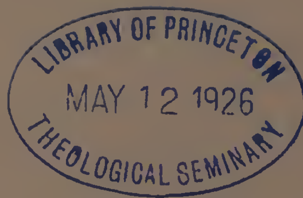

LIBRARY OF PRINCETON
MAY 12 1926
THEOLOGICAL SEMINARY

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME DIXIÈME

LYON. — IMPRIMERIE PITRAT AINÉ, 4, RUE GENTIL



MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ANNALES

DU

MUSÉE GUIMET

TOME DIXIÈME



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1887



Héliog. Dujardin

VRISHABHA

Bas-relief Indou. Haut. 0,490

(Collection du Musée Guimet Nº [illegible])

LA

STÈLE DE PALENQUÉ

DU

MUSÉE NATIONAL DES ÉTATS-UNIS, A WASHINGTON

PAR

LE D[r] CHARLES RAU

TRADUIT DE L'ANGLAIS

AVEC AUTORISATION DE L'AUTEUR

AVERTISSEMENT

La pierre qui fait le sujet de ce mémoire est une partie de la célèbre Stèle du Temple dit de la Croix de Palenqué, dans l'État de Chiapas (Mexique). Elle fut envoyée, il y a plusieurs années, au *National Institute* à Washington et confiée ensuite à la *Smithsonian Institution*. Les premiers dessins et les plus anciennes descriptions de cette Stèle la donnent dans son intégrité; mais ceux de date plus récente ne présentent plus que les deux tiers du monument; la découverte de la partie manquante au National Muséum de Washington a donc vivement excité l'intérêt des archéologues et entre autres de M. Charles Rau qui, en sa qualité de directeur de la section archéologique au National Muséum, avait depuis quelque temps porté toute son attention sur cette remarquable relique. Convaincu de l'immense intérêt qui devait s'y attacher, ce savant n'a reculé devant aucune peine pour reconstituer son histoire et déchiffrer les hiéroglyphes dont elle est couverte. Grâce à ses travaux nous pouvons donner une description complète de la Stèle restituée dans son intégrité, en l'accompagnant de nombreuses figures, les unes faites spécialement pour cet ouvrage et les autres communiquées gracieusement par M. H.-H. Bancroft de San-Francisco. L'auteur fait en même temps l'histo-

rique des fouilles exécutées dans l'antique cité de Palenqué, résume les divers ouvrages qui décrivent ces ruines et enfin, dans un chapitre consacré à l'Écriture primitive du Mexique, du Yucatan et de l'Amérique Centrale, il expose ses opinions sur les manuscrits et les hiéroglyphes d'origine Maya.

Conformément à l'usage de l'Institution, ce mémoire a été soumis à MM. S.-F. Haven de Massachusets et H.-H. Bancroft de Californie, qui ont recommandé sa publication comme « Smithsonian Contribution to knowledge. »

Nous espérons qu'il sera accueilli favorablement à titre de précieuse addition à la littérature d'une question qui s'impose si vivement aujourd'hui à l'attention du monde savant.

Spencer F. Baird.
secrétaire.

Smithsonian Institution, Washington, D. C. (Novembre 1879).

PRÉFACE

Je me suis efforcé de ne présenter dans cette monographie aucune idée qui ne soit absolument d'accord avec les documents dont je me suis servi. Cette règle m'était impérieusement imposée par l'étrange divergence des opinions actuellement répandues sur le premier âge de la civilisation dans le Mexique et l'Amérique Centrale : tandis que les uns se laissent emporter à exagérer la civilisation des anciens habitants de ces régions, les disciples d'une autre école, dans leur ardeur à défendre leurs théories favorites, tombent évidemment dans l'erreur opposée. De tels agissements ne peuvent pas amener à une juste appréciation des questions qu'on se propose d'élucider.

Je me joins à la *Smithsonian Institution* pour offrir nos remerciements à M. H.-H. Bancroft pour le don qu'il nous a fait des clichés galvaniques des figures 1, 2, 4, 5, 10, 13, 14, 15 et 17, qui font partie des illustrations de son livre *Native Races of the Pacific States*. Cet ouvrage sera fréquemment cité dans ce mémoire ; juste hommage que je rends à sa valeur.

C. R.

L'administration du Musée Guimet doit les mêmes remerciements à la *Smithsonian Institution* qui a bien voulu lui envoyer tous les clichés des nombreuses figures de cette monographie.

De Milloué.



Imp A Roux, Lyon

LA STÈLE DE PALENQUÉ

DU NATIONAL MUSÉUM DES ÉTATS-UNIS.

LA

STÈLE DE PALENQUÉ

CHAPITRE PREMIER

HISTOIRE DE LA STÈLE DE PALENQUÉ

La charge de conserver les collections du *National Institute for the Promotion of Science*, fondé à Washington il y a environ quarante ans, a été transférée en 1858 du *United States Patent Office* à la *Smithsonian Institution*. Parmi les objets présentant un caractère archéologique se trouvaient plusieurs fragments formant une grande dalle rectangulaire couverte de dessins hiéroglyphiques en bas-reliefs, qui avaient été offerts au *National Institute* par M. Russel, consul des États-Unis à Laguna, île de Carmen, État de Campèche (Mexique). Ces fragments provenaient de Palenqué. Ils parvinrent à Washington, en 1842, emballés dans deux caisses, qui arrivèrent à quelques mois d'intervalle. Les caisses avaient été expédiées, à ce qu'il semble, par MM. Howland et Aspinwall de New-York. A la même époque le National Institute recevait de M. Russel une lettre datée de Laguna, 18 mars 1842, par laquelle il annonçait avoir envoyé au National Institute, par le navire *Elisa et Suzanne* des fragments d'une Stèle provenant des ruines de Palenqué et par le *Gil-Blas* d'autres morceaux de la même Stèle qui la complétaient. Ces détails insuffisants sont puisés dans le troisième

Bulletin des *Proceedings of the National Institute*, de février 1842 à février 1845. La lettre en question a dû être perdue, car je n'ai pu la retrouver dans ce qui reste des archives du National Institute (actuellement propriété de la Smithsonian Institution) quelque soin que j'aie apporté à sa recherche. Je regrette de n'avoir aucun renseignement sur l'enlèvement de nos fragments des célèbres ruines de Palenqué.

L'explorateur Stephens et son compagnon, l'artiste Catherwood, ont été reçus par M. Russell lors de leur visite à Laguna en 1840. Ils venaient de terminer l'exploration de Palenqué et il n'y aurait rien d'étonnant qu'ils eussent communiqué leur enthousiasme archéologique à M. Russell qui aurait visité les ruines et enlevé les fragments en question. Ce n'est, bien entendu, qu'une pure hypothèse et il se pourrait tout aussi bien que ces débris eussent été enlevés par quelque ou quelques autres personnes et peut-être par l'intermédiaire du consul.

M. Russell était natif de Philadelphie, mais il était depuis longtemps absent de sa patrie lors de la visite de Stéphens. Il avait épousé une Espagnole très riche[1]. D'après les renseignements communiqués par le *Departement of State*, il avait été nommé consul des États-Unis à Laguna le 5 mars 1839 et mourut dans ces fonctions le 10 février 1843.

Il y eut échange de correspondance entre MM. Russell et Stéphens après le retour de ce dernier aux États-Unis. Avant de quitter Palenqué, Stéphens avait appris à un M. Pawling à prendre des empreintes de plâtre des Stèles, des ornements les plus importants, etc., et il avait pris ses mesures pour que ces moulages fussent envoyés aux États-Unis par M. Russell. Cependant les travaux de Pawling furent soudainement interrompus par ordre du gouvernement de Chiapas ; on saisit et retint les moulages obtenus. Il n'est pas inadmissible que, pendant le cours de ses travaux à Palenqué, Pawling ait recueilli les morceaux de la Stèle et les ait envoyés au consul d'Amérique qui les a expédiés au National Institute à Washington.

Stéphens avait caressé l'idée de « fonder un Musée d'Antiquités Américaines digne de l'appui du Gouvernement Central, où on transporterait la galerie indienne de Catlin et tous les autres souvenirs des races aborigènes dont

[1] Stéphens, *Incidents of Travel in Central America, Chiapas and Yucatan*, vol. II, page 390.

l'histoire est déjà presque devenue chez nous du roman et de la légende[1]. »

C'est à M. Titian R. Peale, de Philadelphie, que je dois l'histoire de la Stèle depuis son arrivée à Washington. Au retour de l'*expédition d'exploration et de surveillance des États-Unis dans les mers du Sud* sous le commandement du lieutenant Wilkes, les collections recueillies pendant cette expédition furent envoyées au Patent Office à Washington et M. Peale fut chargé de les placer, avec d'autres collections appartenant alors au Patent Office, dans les salles de cet établissement. Parmi les antiquités réunies en ce lieu se trouvaient les fragments de la Stèle de Palenqué qui, M. Peale le dit formellement, se complétaient exactement. A cette époque la Stèle excita quelque intérêt, mais personne, semble-t-il, n'apprécia, comme on le fait aujourd'hui, son importance archéologique. Plus tard, en 1848, quand le ministre de Prusse aux États-Unis, baron de Gérold, demanda un moulage de cette pièce pour son gouvernement, M. Peale fit faire par le sculpteur Clark Mille une reproduction qui fut envoyée à Berlin par l'ambassadeur prussien. Elle n'est pas mentionnée par le professeur A. Bastian dans le catalogue de la section ethnologique du Musée Royal de Berlin[2]. Le moule demeura au Patent Office jusqu'au moment où il fut remis à la Smithsonian Institution avec les collections du National Institute; il ne pouvait probablement plus servir en 1863, car à cette époque feu le professeur Joseph Henry, premier secrétaire de la Smithsonian Institution, chargea le Dr George-A. Matile, alors attaché à cet établissement[3], de faire un nouveau moulage pour obtenir une reproduction parfaite de la Stèle. Tandis qu'il se livrait à cette occupation, le Dr Matile, qui connaissait les ouvrages de Stéphens, reconnut la Stèle de la Smithsonian pour une des trois pierres qui, réunies, présentaient sur leur surface le bas-relief du fameux *Groupe de la Croix*, principal ornement d'un des monuments de Palenqué, nommé, pour cette raison, le *Temple de la Croix*. La pierre du milieu et celle qui la touchait primitivement à gauche ont été décrites par les derniers explorateurs ; mais celle qui complétait le groupe des sculptures (actuellement conservées dans les galeries de la Smithsonian) était probablement déjà brisée avant 1832, époque où

[1] Stéphens, *Incidents of Travel in Central America, Chiapas and Yucatan*, vol. II, appendice.
[2] Ce catalogue a été publié en 1872.
[3] Maintenant au United States Patent Office.

Waldeck explora les ruines de Palenqué. Stéphens, qui vint huit ans après, a certainement remarqué les fragments épars. Aussi aucun d'eux ne l'a-t-il représentée; mais Del-Rio et Dupaix, à qui nous devons les premières descriptions des ruines de Palenqué, l'avaient encore vue à sa place ainsi que je le prouverai plus loin [1].

Le docteur Matile notifia l'identification de la Stèle dans un article intitulé *American Ethnology*, écrit en 1865 et publié en 1868, dans l'*American Journal of Education*, de Bernard. Le passage où il établit le véritable caractère de la Stèle se trouve page 431 du Journal. Il est incontestable que la simple comparaison des dessins de la Stèle de la Smithsonian avec les représentations des pierres de Palenqué faisant partie du Groupe de la Croix, telles que les donne Stéphens, montre de la façon la plus péremptoire qu'elle est le complément de ces dernières. Le mérite d'avoir le premier indiqué ce fait appartient incontestablement au docteur Matile.

Quelques années plus tard la Stèle fut brisée de nouveau par suite d'un déplorable accident survenu pendant un changement de place dans les galeries de la Smithsonian. Elle a cependant été parfaitement réparée, grâce au fac-simile de plâtre du docteur Matile, qui permit à l'artiste de replacer avec une précision parfaite les morceaux de la sculpture; maintenant, solidement fixée, elle est exposée dans le Musée National des États-Unis (confié aux soins de la Smithsonian Institution) où elle attire l'attention de nombreux visiteurs.

En 1873, la Smithsonian Institution envoya une photographie de cette Stèle au docteur Philippe J.-J. Valentini, de New-York, savant très versé dans l'étude des antiquités du Mexique et de l'Amérique centrale, auteur d'un ouvrage sur la Pierre-Calendrier du Mexique qui parut d'abord en allemand sous forme de brochure [2], fut immédiatement traduit en anglais par M. Stéphen Salisbury, et publié dans les *Proceedings of the American Antiquarian Society* (n° 71) Worcester, Mass. 1878. En recevant cette photographie, le docteur Valentini reconnut de suite qu'elle représentait la pierre perdue de la Stèle du temple de la Croix, et communiqua sa découverte au

[1] Une courte notice de Juarros est la première description de ces ruines qui fut imprimée, à ce que je sache.

[2] *Vertrag über den Mexicanischen Calendar-Stein gehalten von Prof. Ph. Valentini am 30 April 1873*, etc. New-York, 1878.

professeur Henry par une lettre datée du 4 mars 1873. Il était parvenu à ce résultat sans avoir eu connaissance de la conclusion conforme du docteur Matile.

Dernièrement, en relisant les excellents ouvrages de Stéphens sur l'Amérique Centrale, Chiapas et le Yucatan, je fus conduit tout naturellement à examiner de près la relique Palenquéenne de la Smithsonian Institution. Vu son immense importance archéologique, je résolus de la publier et de la décrire en la rapprochant du dessin si connu de la stèle de la Croix par Catherwood, dans le vol. II des *Incidents of Travel in Central America, Ciapas and Yucatan* de Stéphens. J'espère que mes efforts pour présenter le célèbre bas-relief dans son intégrité primitive obtiendront l'approbation de tous ceux qui s'intéressent au peuple remarquable qui a édifié le grand palais et les temples de Palenqué.

La planche au trait qui accompagne ce travail est une reproduction du dessin de Stéphens, auquel a été ajoutée à droite, une esquisse correcte de la stèle complémentaire de la Smithsonian. La ligne verticale pointillée, qui touche presque à la courbe extérieure de la queue de l'oiseau placé au-dessus de la croix, marque la jonction de la pierre de gauche avec celle du milieu. Cette ligne n'a pas été indiquée par M. Catherwood.

Avant d'entreprendre la description de la Stèle, je dois indiquer plusieurs faits secondaires dont la connaissance facilitera la compréhension du sujet auquel cette monographie est consacrée.

CHAPITRE II

EXPLORATIONS DE PALENQUÉ

Je me propose de raconter dans ce chapitre, par ordre chronologique, et aussi succinctement que possible, les principales explorations de la cité antique; c'est-à-dire toutes celles sur lesquelles je reviendrai par la suite.

Les ruines de Palenqué ont pris leur nom du pittoresque village de Santo-Domingo del Palenque[1], distant d'environ huit milles de la ville ruinée, et situé dans l'État mexicain de Chiapas, limitrophe de la République de Guatémala. A l'époque de la domination espagnole, Chiapas était une province du Guatémala; mais immédiatement après la déclaration d'indépendance du Mexique, sous Iturbide, en 1821, cette province fut réunie au nouvel État, en vertu d'un vote de ses habitants. On ne connait pas le nom primitif de la cité aujourd'hui ruinée[2], et les anciens livres qui traitent de ces régions de l'Amérique ne font aucune mention de ce lieu.

Dans sa célèbre expédition au Honduras (1524-1526), entreprise pour châtier la défection de son lieutenant Cristoval de Olid, Cortès passa sans doute à peu de distance de Palenqué. « Si la cité avait été vivante, dit Stéphens, sa

[1] Fondé vers l'an 1564, par Pedro Laurencio, missionnaire dominicain chez les Indiens Tzendals. Selon Morelet, sa population est actuellement de 600 âmes ; mais c'était autrefois une ville florissante.

[2] « Le mot *Palenqué* est d'origine Espagnole; il signifie une fortification ou enclos palissadé. On ignore comment ce nom a pu être appliqué au village de Santo-Domingo, mais il n'y a pas la moindre raison de supposer qu'il ait quelque rapport avec les ruines. » Bancroft : *The nätives races of the Pacific States*, vol. IV, page 294.

renommée fût venue aux oreilles du conquérant, et il se serait détourné de sa route pour s'en emparer et la piller. Il paraît donc raisonnable de supposer, qu'à cette époque déjà, elle était déserte et ruinée, et que son souvenir même s'était perdu[1]. »

Prescott fait la même remarque : « L'armée de Cortès, dit-il, était alors à peu de distance de l'antique cité de Palenqué, sujet de tant d'hypothèses à l'époque actuelle. On dit, en effet que le village de *Las Tres Cruzes*, situé à vingt ou trente milles de Palenqué, rappelle encore le passage des conquérants par les trois croix qu'ils y avaient élevées. Il n'est cependant pas question de cette ancienne capitale. Était-elle alors habitée par la population nombreuse et florissante qui l'a occupée à un moment donné, à en juger par l'étendue et la magificence de ses restes? Ou bien n'était-elle déjà qu'un monceau de ruines ensevelies dans une forêt de végétaux et tellement cachées que, même dans les environs, on en ignorait l'existence? Si la première hypothèse est exacte, il est difficile d'expliquer le silence de Cortès[2]. »

Il existe une tradition confuse de l'origine de Palenqué ; sa valeur est évidemment sujete à caution, néanmoins elle est assez intéressante pour trouver place ici, d'autant plus que l'histoire de l'Amérique Centrale et du Yucatan n'offre que bien peu de bases solides aux recherches de l'investigateur. « Cette histoire, ou plutôt le souvenir qu'il en reste, dit Brasseur de Bourbourg[3], est fondée purement sur un petit nombre de traditions aussi obscures que confuses La chronologie est tout aussi fautive, et celle sur laquelle nous essayons d'étayer les principaux événements des annales du Yucatan, est du laconisme le plus aride. » Tel est l'aveu échappé à un auteur célèbre pour la hardiesse de ses spéculations, et dont la science bien réelle peut à grand'peine contre-balancer la méfiance provoquée par ses conclusions extravagantes.

Pourtant, en dépit de ces réserves, il a mis en lumière beaucoup de détails

[1] Stéphens, *Central America*, etc. vol., II, page 357.

[2] Prescott, *Conquest of Mexico*, vol. III, page 281.

[3] Brasseur de Bourbourg, *Histoire des nations civilisées du Mexique et de l'Amérique Centrale* Paris 1875-1879, tome II, page 2. — L'auteur fait allusion à un manuscrit Maya qui traite des principales époques historiques du Yucatan avant la conquête. Cet ouvrage fut offert par Don Juan Pio Perez, savant Yucatèque, à M. Stéphens, qui le publia, avec une traduction anglaise, dans l'Appendice du second volume de son ouvrage sur le Yucatan. Le manuscrit avait été écrit de mémoire par un Indien à une époque qui n'est pas indiquée.

de la première organisation de ces contrées, et ses ouvrages seront longtemps indispensables à ceux qui étudient l'histoire de l'Amérique. Les idées avancées par Brasseur sur la fondation de Palenqué sont puisées, en grande partie, dans un curieux manuscrit de don Ramon de Ordoñez y Aguiar, né à Ciudad-Réal de Chiapas, et mort à un âge avancé chanoine de la cathédrale de cette ville, environ vers 1840. Le titre étendu de ce manuscrit : *Historia de la Creation del Celo y de la Terra*, dévoile, du premier abord, le dérèglement de son imagination. Voici le résumé qu'en donne Brasseur :

« Plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, une petite flottille de bateaux prit terre à la Laguna de Terminos, et débarqua un personnage nommé Votan, accompagné d'autres chefs de sa nation. Ils venaient d'un lieu appelé *Valum-Votan* ou *Pays de Votan* que le commentateur (Ordoñez) croit être l'île de Cuba. Votan pénétra dans l'intérieur du pays sans rencontrer, à ce qu'il semble, de résistance de la part des naturels[1], et remonta l'Usumacinta, sur les bords de l'un des affluents duquel prit naissance, à ce que l'on croit, la civilisation de l'Amérique Centrale; car pendant son séjour dans cette région, une cité s'éleva au pied des monts Tumbala qui devint la capitale d'un vaste empire[2]. Cette ville était nommée *Nachan*, ville des Serpents[3], et les admirables ruines de Palenqué sont les restes de ses monuments[4]. » Je me bornerai à cette citation de l'histoire de Votan qui est racontée selon la tradition dans les ouvrages de Brasseur et de Bancroft.

D'après Juarros, l'historien du Guatémala, les ruines furent découvertes, vers 1750, par une bande d'Espagnols qui parcouraient la province de Chiapas[5]; mais Stéphens met en doute ce récit, il croit plutôt que l'existence des

[1] Brasseur croit que c'étaient des Tzendals. On retrouve encore des survivants de ce peuple dans le voisinage de Palenqué.

[2] Cerro del Naranjo, sur la nouvelle carte du Yucatan dressée par Hübbe et Perez et revue par Bérendt en 1878.

[3] Quelques auteurs supposent que les noms de *Culhuacan* et de *Huéhuétlapalan* se rapportent à la même ville.

[4] Brasseur de Bourbourg, *Histoire des Nations civilisées*, etc., tome I, page 68.

[5] « *San-Domingo-Palenqué*, village de la province des Tzendals sur les limites des intendances de Ciudad-Réal et de Yucatan. Il est le centre d'une cure, située dans un climat doux et salubre, mais sa population est peu importante. Il doit sa célébrité à la présence sur son territoire des ruines d'une cité très opulente, autrefois sans doute capitale d'un royaume dont l'histoire est perdue, qui a reçu le nom de *Ciudad del Palenqué*. Nouvel Herculanum, cette capitale n'a pas été, comme l'antique cité romaine, engloutie sous les laves d'un autre Vésuve; mais, perdue pendant des siècles au milieu d'un immense désert, elle demeura inconnue jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Les Espagnols qui

ruines a dû être révélée par les Indiens qui possédaient des clairières dans les différentes parties de la forêt utilisées comme terres arables, ou qui peut-être connaissaient ces débris de temps immémorial, et, par leurs récits, engagèrent les habitants des environs à les visiter[1].

D'un autre côté l'abbé Brasseur de Bourbourg constate que les ruines furent découvertes en 1746 par les neveux du licencié Antonio de Solis, qui résidait alors à San-Domingo, dépendance de son diocèse[2]. Quoique la nouvelle de cette découverte se fut répandue dans tout le pays, le gouvernement Guatémalien n'y accorda pendant longtemps aucune attention, soit qu'il manquât de renseignements, soit que ses soins fussent réclamés par d'autres affaires jugées plus importantes. En 1773 cependant, Ramon de Ordoñez décida un de ses frères et plusieurs autres personnes à explorer les ruines, et leurs renseignements lui permirent de rédiger un rapport qui parvint enfin, en 1784, à don José Estachéria, président de l'Audiencia Real de Guatémala. Ce fonctionnaire s'étant épris de la question donna, dès la même année, à José Antonio Caldéron, lieutenant Alcade Mayor de Santo-Domingo, l'ordre de faire de nouvelles recherches et, en 1785, un Italien, Antonio Bernasconi, architecte royal à Guatémala, fut chargé de continuer les travaux. Leurs rapports, accompagnés de dessins qui n'ont jamais été publiés, à ce que l'on croit, demeurèrent en manuscrits; mais Brasseur de Bourbourg les a traduits en français, en partie du moins, et publiés dans son grand ouvrage sur Palenqué, *Monuments anciens du Mexique*, dont nous parlerons plus loin. Les manuscrits en question ayant été envoyés en Espagne furent utilisés

avaient pénétré dans ces effrayantes solitudes se trouvèrent tout à coup, à leur grand étonnement, en présence des ruines d'une cité superbe, dont la circonférence devait avoir six lieues de tour. La solidité de ses édifices, la majesté de ses palais, et la magnificence de ses monuments publics ne le cèdent en rien comme importance à son immense étendue; les temples, les autels, les idoles, les sculptures et les pierres monumentales témoignent de sa grande antiquité. Les hiéroglyphes, les symboles et les emblèmes découverts dans les temples ont une si grande ressemblance avec ceux des Égyptiens, qu'ils permettent de supposer qu'une colonie de ce peuple pourrait avoir fondé la cité de Palenqué ou Culhuacan. La même opinion peut être exprimée à propos de Tulha dont on voit encore les ruines près du village d'Ocosingo dans le même district » *History of the Kingdom of Guatemala*, etc , by don Domingo Juarros; translated by J. Baily, London, 1823, page 18. — *Compendio de la Historia de la Ciudad de Guatemala écrito par el Br. D. Domingo Juarros;* Guatémala, 1808-1818, tome I, page 14.

A juger par cette description on se ferait une triste opinion du canton de Palenqué. Cependant des voyageurs modernes, surtout Morelet et Charnay, font le plus grand éloge de son aspect ravissant.

[1] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, page 294.

[2] Brasseur de Bourbourg, *Monuments anciens du Mexique*, Paris 1866, page 3.

par l'historiographe royal Muños dans un rapport sur les Antiquités de l'Amérique fait par ordre du roi[1].

La première exploration des ruines qui donna un résultat positif, quoique tardif, fut celle du capitaine Antonio Del-Rio, entreprise en 1787 en exécution d'un décret royal rendu le 15 mai 1786. Son rapport est daté de Palenqué, 24 juin 1787, et adressé à don José Estachéria, brigadier, gouverneur et commandant général du royaume de Guatémala, etc.; il fut envoyé en Espagne avec beaucoup de dessins. Mais on avait conservé des copies de ce rapport à Mexico et à Guatémala; une d'elles, acquise par un savant qui habita longtemps la première de ces villes, le docteur Mc-Quy fut apportée par lui à Londres, traduite en anglais et publiée en 1822 par Henry Berthoud. Elle forme un volume, petit in-quarto et porte pour titre : *Description of the ruins of an ancient city, discovered near Palenqué, in the Kingdom of Guatemala, in Spanish America; translated from the original manuscript Report of captain don Antonio Del-Rio, etc*. La suite du titre nous apprend que le livre contient le *Teatro critico Americano* du docteur Paul-Félix Cabrera, une des nombreuses tentatives faites pour expliquer comment l'Amérique a été peuplée. Il paraît que le rapport manuscrit de Del-Rio, d'après lequel a été faite la traduction anglaise, n'était accompagné d'aucun dessin; cependant cette traduction est illustrée de dix-sept planches lithographiées. Ces dessins furent exécutés par Frédéric de Waldeck d'après des copies de dessins de Castañéda, l'artiste employé par le capitaine Dupaix qui, le second, explora la cité de Palenqué. Ces copies pendant quelque temps en la possession de M. Latour-Allard, de Paris, passèrent ensuite dans des mains anglaises. Dans les quelques exemplaires de l'ouvrage de Del-Rio que j'ai examinés, presque chaque planche est marquée des initiales F. W. ou J.-F. W. qui signifient Frédéric Waldeck ou Jean-Frédéric Waldeck. Une planche cependant porte la signature complète. Les planches de

[1] Bancroft, *Native Races*, etc., vol. IV, p. 289, note. Cette note de plusieurs pages comprend le récit complet des explorations qui ont révélé les ruines de Palenqué, et le résumé de beaucoup de rapports et de livres résultats de ces explorations. Quoique nos renseignements soient puisés à des sources originales, j'ai emprunté différents détails à cet excellent résumé; j'en ai tiré d'autres des *Monuments anciens du Mexique*, de l'abbé Brasseur, ouvrage qui contient la description la plus complète qui ait jamais été publiée des ruines de Palenqué. Je n'avais pas cet ouvrage sous la main quand j'ai commencé cette monographie.

Del-Rio, dans la traduction anglaise, sont exactement celles de Dupaix, seulement un peu améliorées, surtout pour les contours des figures humaines. Les erreurs même de Castañéda, qui ont été constatées par d'autres représentations plus récentes et plus correctes des mêmes objets, sont reproduites dans les planches de la traduction anglaise du rapport de Del-Rio. C'est ainsi que la position absolument inexacte des hiéroglyphes du Groupe de la Croix se remarque dans la planche de Del-Rio, comme dans celle de Dupaix, et il est facile de relever de semblables défauts communs aux deux ouvrages qui ne résultent réellement pas du hasard. Quant aux descriptions de Del-Rio, elles ont certainement quelque valeur, quoiqu'elles manquent de la précision et de l'exactitude de celles des explorateurs modernes. Les planches n'étant pas numérotées, les renvois aux figures sont souvent obscurs et seraient même inintelligibles si on n'avait des guides plus sûrs dans les ouvrages plus récents publiés sur Palenqué [1].

Les trois expéditions faites de 1805 à 1807, en exécution d'un ordre royal pour explorer les antiquités du Mexique, par Guillaume Dupaix, capitaine de dragons en retraite, sont beaucoup plus importantes. Il était accompagné par Luciano Castañéda, ingénieur et dessinateur, par un secrétaire et une escorte militaire. Dans sa troisième expédition, en 1807, il arriva à Palenqué où il passa plusieurs mois à étudier consciensieusement les ruines. Le manuscrit de son rapport et ses dessins devraient être en Espagne ; mais l'explosion de la révolution mexicaine dérangeàt ce projet et ces documents demeurèrent pendant cette période de troubles sous la garde de Castañéda qui les déposa dans le musée de la ville de Mexico

A la même époque les copies des dessins de Castañéda possédées par Latour-Allard furent recopiées par Augustin Aglio et publiées en 1830 dans le vol. IV des *Mexican Antiquities* de lord Kingsborough. Trente-quatre

[1] Je connais deux traductions allemandes du Rapport de Del-Rio : *Huehuetlapallan, Amerikais grosse Urstadt in dem Königreich Guatemala. Neu entdeckt vom capitain Antonio Del-Rio, etc. Mit 17 grossen Zeichnungen in Steindrück*, Meiningen, 1824 ; et *Beschreibung einer alten Stadt, die in Guatemala (Neuspanien) unfern Palenque entdeckt worden ist. Nach der englischen Uebersetzung der Spanischen Original Handschrift des capitains Antonio Del-Rio, etc., Mit 14 lithogr. Tafeln von Minutoli*, Berlin, 1832.

Selon Bancroft la Société de Géographie en a publié une traduction française par M. Warden, avec une partie des planches, et le Rapport original de Del-Rio a paru en espagnol en 1835 dans le *Dicionario Universal de Geografia*, etc., t. VIII, pp. 528-33.

des nombreuses planches qui composent ce volume se rapportent à Palenqué. Une copie du texte espagnol de Dupaix, acquise on ne sait comment par lord Kingsborough, parut en 1830, comme partie du volume V de l'ouvrage que nous venons de citer, sous le titre de *Viages de Guillelmo Dupaix sobra las Antiguïdades Mejicanas*, et, en 1831, le sixième volume du magnifique mais peu maniable ouvrage de Kingsborough contenait une traduction anglaise du même rapport sous le titre de *The monuments of New-Spain by M. Dupaix.* Ainsi la gloire d'avoir mis au jour pour la première fois les résultats des travaux de Dupaix revient au zèle sans exemple de ce gentilhomme qui consacra son temps et sa fortune à réunir et à publier tous les documents existants qui pouvaient servir à faire connaître l'histoire et les arts de l'ancien Mexique.

En 1828 le gouvernement Mexicain céda le manuscrit et les dessins de Dupaix à M. H. Baradère qui les publia à Paris en 1834, en deux grands in-folios intitulés : *Antiquités mexicaines. — Relation des trois expéditions du capitaine Dupaix ordonnées en* 1805, 1806 *et* 1807, *pour la recherche des antiquités du pays, notamment celles de Mitla et de Palenqué, accompagnée des dessins de Castañéda, etc., suivie d'un parallèle de ces monuments avec ceux de l'Égypte, de l'Indoustan et du reste de l'Ancien Monde, par Alexandre Lenoir, etc.* Le premier volume précédé d'une dédicace de M. H. Baradère au Congrès Mexicain, contient, en plus des autres matières, des notes et des commentaires de plusieurs auteurs, Warden, Fărcy, Baradère, de Saint-Priest; le rapport de Dupaix est imprimé en espagnol et en français. Un atlas de cent soixante-six planches forme le second volume.

Parmi les auteurs qui seront cités dans les pages suivantes, je dois mentionner le colonel Juan Galindo qui communiqua des notes sur les antiquités du Mexique et de l'Amérique Centrale aux Sociétés savantes de l'Europe et de l'Amérique. Une de ses lettres est particulièrement intéressante par ses observations sur Palenqué; elle est adressée à la Société de géographie de Paris en date du 27 avril 1831, et figure dans les *Antiquités mexicaines* parmi les notes et documents annexés sous le titre de *Notions transmises par M. Juan Galindo, officier supérieur de l'Amérique Centrale, sur Palenqué et autres lieux circonvoisins.* Une autre communication sur les ruines de Copan, incidemment sur celles de Palenqué, a été adressée par lui à M. Tho-

mas L. Winthrop, président de l'American Antiquarian Society ; elle est datée de Copan, 19 juin 1835, et figure dans le second volume de l'*Archæologia Americana*[1].

C'est à l'artiste français cité dans les lignes précédentes, Jean-Frédéric Waldeck, que nous devons les documents les plus complets sur l'exploration des ruines de Palenqué. Né en 1766, il mourut en 1875, à l'âge très avancé de cent neuf ans. En 1798, il avait accompagné comme volontaire la fameuse expédition scientifique d'Égypte ; plus tard, il voyagea dans différentes parties de l'Afrique au prix de dangers et de fatigues innombrables. Dans le courant de l'année 1819, il visita le Chili et d'autres parties de l'Amérique. De retour en France, il copia les planches de l'ouvrage de Del-Rio, et, croyant avoir trouvé des inexactitudes dans ces dessins, il prit la résolution d'explorer en personne ces ruines. En 1832, âgé de soixante-six ans, âge auquel la plupart des hommes éprouvent le besoin de se reposer des soucis et des fatigues de la vie active, il arrivait à Palenqué plein de vigueur et d'enthousiasme, et se construisait, au pied de la pyramide qui supporte le Temple de la Croix, une habitation où, d'après son propre témoignage, il vécut deux années activement occupé à étudier et à dessiner les ruines[2]. Les moyens de mener à bien son œuvre lui avaient été fournis en partie par le gouvernement mexicain, alors dirigé par Bustamanta.

Plusieurs années s'écoulèrent cependant depuis son retour en France, avant que les résultats de ses travaux fussent révélés au monde savant. Enfin, en 1860, le gouvernement français chargea une commission composée de MM. Mérimée, Angrand, de Longpérier, Antin, de Saint-Priest et Daly, d'examiner les dessins de Waldeck, et de faire un rapport sur leur valeur. Le

[1] Stéphens raconte la fin tragique du colonel Galindo dans son ouvrage *Central America*, etc., vol. I, p. 423. Servant sous les ordres du général Morazan, il périt dans une rencontre désastreuse près de Tégucigalpa dans le Honduras. Cet événement se passa pendant le voyage de Stéphens.

[2] Waldeck, *Voyage pittoresque et archéologique dans la province de Yucatan*, Paris 1838, p. VIII. Cet ouvrage est un grand volume in-folio, richement illustré, que l'auteur dédie à Lord Kingsborough qui lui avait généreusement fourni les ressources nécessaires pour accomplir ses recherches. La partie archéologique traite principalement des ruines d'Uxmal. Cette exploration était plus récente que celle de Palenqué, mais il hâta la publication de son livre, craignant que quelque autre s'emparât du sujet parce que ses dessins avaient été confisqués par ordre du président Santa-Anna, chef du même gouvernement, dit-il, qui lui avait autrefois prêté assistance. Il avait heureusement gardé des duplicata de ses dessins qui lui permirent d'illustrer le volume. Il se plaint amèrement de ce traitement et appelle les Mexicains des barbares indignes d'être mis au rang des nations civilisées.

verdict ayant été favovorable, les planches jugées dignes d'être publiées furent choisies et mises en œuvre. Le texte de Waldeck ne fut pourtant pas accepté, et la partie littéraire de l'œuvre fut confiée à la plume de Brasseur de Bourbourg. L'ouvrage parut à Paris en 1866, en un grand volume in-folio intitulé : *Monuments anciens du Mexique. Palenqué et autres ruines de l'ancienne civilisation du Mexique. Collection de vues, bas-reliefs, etc., dessinés par M. de Waldeck. Texte rédigé par M. Brasseur de Bourbourg.* Le titre constate ensuite que l'ouvrage est publié sous les auspices du Ministre de l'Instruction publique.

Voici quelles sont les divisions de cet ouvrage :

1° *Avant-propos*, contenant le rapport de M. Léonce Angrand sur les dessins de Waldeck, adressé au Ministre de l'Instruction publique, et divers autres détails sur la publication de ce volume.

2° *Introduction aux ruines de Palenqué*, traitant de la découverte des ruines et des différents rapports qui y ont trait (Caldéron, Bernasconi, Muñoz, Del-Rio, Dupaix, Stéphens, Morelet, Charnay).

3° *Recherches sur les ruines de Palenqué et sur les origines de l'ancienne civilisation du Mexique.* Huit chapitres, comprenant une étude très consciencieuse sur les peuples du Mexique et de l'Amérique centrale; leurs traditions, migrations, mythologie, mœurs, etc.

4° *Description des ruines de Palenqué et explication des dessins qui y ont rapport, rédigée par M. de Waldeck.* Seule part littéraire qu'il ait à ce volume, ce n'est qu'une liste descriptive des planches, comprenant huit pages seulement. « Les éditeurs, dit Bancroft, ont probablement agi sagement en rejetant l'ensemble du texte de Waldeck, parce que ses conjectures archéologiques sont toujours plus ou moins absurdes; mais il aurait mieux valu donner plus d'importance à ses descriptions [1]. » Il en résulte que les données nouvelles sur les ruines elles-mêmes, que contient ce livre, sont presque exclusivement comprises dans les planches. Le savant abbé, éditeur du livre, ne pouvait apporter aucun fait nouveau, puisqu'il n'avait pas visité Palenqué à l'époque où parurent les *Monuments anciens*. Il vit les ruines quelques années plus tard, en 1871.

[1] Bancroft, *Native Races*, etc., vol. IV, p. 293.

Les planches de Waldeck sont des lithographies splendides au nombre de soixante-six, dont quarante sur Palenqué. Bien que le mérite artistique de ces dessins soit digne des plus grands éloges, ils inspirent à l'observateur attentif certains doutes sur la fidélité absolue des objets qu'ils représentent. Comme beaucoup d'artistes, Waldeck a le crayon flatteur, qualité qui n'a pas échappé aux experts chargés d'examiner les dessins, et qui est qualifié avec indulgence dans le rapport de M. Angrand de « un penchant aux restaurations ». Il me semble que ces dessins présentent les proportions anatomiques des figures humaines bien mieux que les sculptures elles-mêmes. C'est évidemment le cas pour les figures droites de la pierre centrale du groupe de la Croix que j'ai comparé avec la photographie correspondante de Charnay, dont nous reparlerons plus loin. Des considérations de cet ordre, c'est ici le cas de le dire, m'ont décidé à prendre pour les principales illustrations de cette monographie la représentation du bas-relief par Catherwood, de préférence à celle de Waldeck. Il faut bien avouer cependant qu'on ne peut pas juger sérieusement le mérite d'un dessin quand on ne connaît pas l'original.

En 1839, le président Van Buren confia à M. John Lloyd Stéphens, de New-Jersey, une mission diplomatique dans l'Amérique centrale, charge qui lui laissait beaucoup de temps pour des voyages et des explorations d'un genre tout spécial qu'il avait précédemment exécutées avec succès en Égypte, en Arabie et en Palestine. En dix mois, il explora huit cités ruinées, et, à son retour aux États-Unis, publia son célèbre ouvrage : *Incidents of Travel in Central America, Chiapas and Yucatan* [1], illlustré par son compagnon de voyage, l'artiste Catherwood, de Londres. Tandis que s'imprimait ce livre, Stéphens s'embarquait de nouveau, toujours avec Catherwood, pour le Yucatan, où ses immenses explorations de ruines lui fournirent la matière d'un second livre. *Incidents of Travel in Yucatan* [2]. La réputation de Stéphens, comme auteur de talent et véridique, est si bien établie, que tout nouvel éloge peut paraître superflu; une large part de gloire revient également à Catherwood, l'habile dessinateur.

« Relativement à la compétence de ces explorateurs, dit Bancroft [3], et à la

[1] Première édition, New-York, 1842 (2 volumes).

[2] Première édition, New-York, 1843 (2 volumes).

[3] Bancroft, *Natives Races*, etc., vol. IV, p. 293.

fidélité de leurs textes et de leurs dessins, il ne peut y avoir qu'une seule opinion. Leur livre de Chiapas ne le cède qu'à leur ouvrage sur le Yucatan. »

Brasseur de Bourbourg, qui lui-même voyagea dans ce pays, montre presque autant d'enthousiasme. A propos des *Incidents of Travel in Yucatan*, il dit : « Malgré quelques imperfections, ce livre restera toujours un ouvrage de premier ordre pour les voyageurs et les savants, c'est là qu'on trouve pour la première fois, avec une fidélité presque photographique, cette série de monuments dont l'Égypte elle-même se serait enorgueillie, et à l'authenticité desquels, il y a trois ans à peine, M. Charnay est venu apporter avec ses belles photographies le plus éclatant témoignage[1]. » Le docteur Carl Hermann Bérendt, mon ami regretté, qui avait vu presque tous les lieux visités par Stéphens, m'affirma, à plusieurs reprises, qu'avec les livres de ce voyageur pour guide, il s'était parfaitement orienté au milieu des ruines décrites par lui.

Le récit de Stéphens sur Palenqué, qui nous occupera surtout dans le cas actuel, constitue une partie considérable (pages 289 à 365) du premier de ses ouvrages, et la plupart des planches de ce volume représentent des monuments et des bas-reliefs de Palenqué. Si on considère que son exploration exacte des ruines, faite en mai 1840, ne dura que trente jours rendus pénibles par les pluies de la saison, on sera réellement frappé d'étonnement de la somme de travail produit par lui et son associé. Il faut aussi se rappeler que si Waldeck a exploré les ruines de Palenqué plusieurs années avant Stéphens et Catherwood, les résultats des travaux de ces messieurs ont été publiés bien longtemps avant les siens, et que, par conséquent, ils ne peuvent en aucune façon avoir bénéficié de ceux de leur prédécesseur.

C'est ensuite la visite faite à Palenqué par le naturaliste Arthur Morelet qui appelle notre attention ; en 1846, il passa quinze jours dans les ruines, ainsi qu'il le dit dans son *Voyage dans l'Amérique Centrale, l'île de Cuba et le Yucatan*, Paris, 1857. La partie la plus intéressante de cet ouvrage a été traduite en anglais par Mme M. F. Squier, et publiée sous le titre de *Travels in Central America*, New-York, 1871. S'en rapportant aux explorateurs

[1] Brasseur de Bourbourg, *Archives de la Commission scientifique du Mexique*, Paris, 1865, t. I, p 91.

précédents, M. Morelet ne fait aucune description des ruines ; mais son récit offre beaucoup d'intérêt sur d'autres points, ainsi que le montreront mes citations fréquentes.

Il faut encore citer le grand atlas de vues photographiques des ruines du Mexique et du Yucatan, prises par M. Charnay qui visita le continent occidental en 1857 avec la mission, donnée par le gouvernement français, d'explorer les ruines de l'Amérique. Son atlas est accompagné d'un volume in-8° intitulé *Cités et Ruines américaines: Mitla, Palenqué, Izamal, Chichen-Itza, Uxmal. Recueillies et photographiées par Désiré Charnay, avec un texte par M. Viollet le Duc; suivi du voyage et des documents de l'auteur*. Paris, 1863. Des quatre photographies qu'il a prises à Palenqué, celle de la stèle centrale du groupe de la Croix présente un intérêt tout particulier au point de vue du sujet que nous traitons ici, et nous y reviendrons par la suite.

CHAPITRE III

LE TEMPLE DE LA CROIX

Le caractère de cette monographie ne comporte rien qui ressemble à une description de Palenqué, description qui semble du reste superflue en présence de tout ce qui a été écrit sur ce sujet. Il me paraît cependant nécessaire de résumer les renseignements des auteurs, cités dans le chapitre précédent, sur le Temple de la Croix et le célèbre bas-relief qui nous occupe. J'ai dressé également, planche II, un plan de Palenqué indiquant bien exactement la position des diverses constructions qui toutes, comme on le verra, sont orientées aux points cardinaux. Le Temple de la Croix, marqué 4 sur le plan, est situé à environ 135 mètres à l'est du grand édifice n° 1, communément appelé le Palais, et sur le bord opposé de la petite rivière Otolum [1], qui traverse le champ des ruines.

Il s'élève sur une base pyramidale ruinée, construite en pierres, mesurant, environ 44 mètres de talus, et forme un rectangle de 18 mètres de long sur 10 de large [2]. Les figures 2, 3 et 4 indiquent le style du monument.

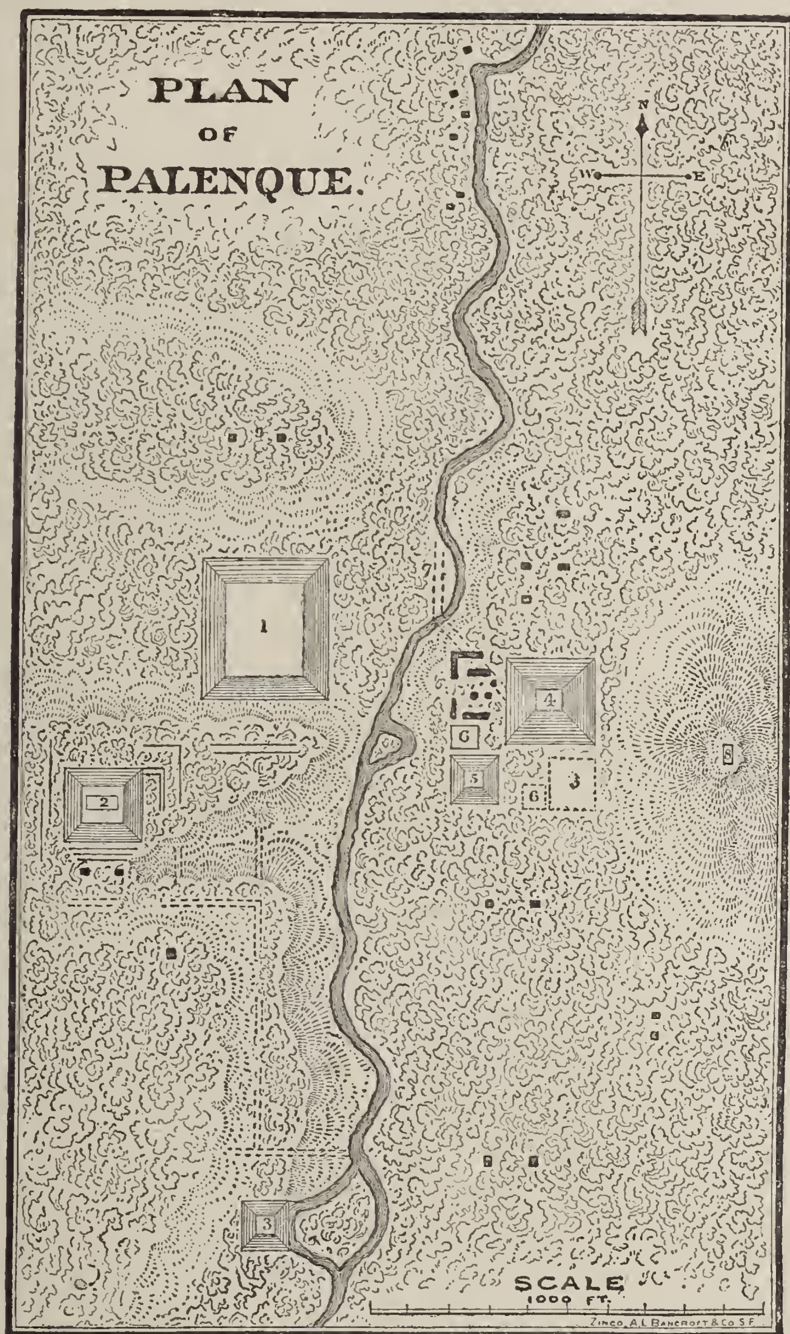
Voici la description, quelque peu vague que Del-Rio fait du monument :

« A l'est de cette construction [3], se trouvent trois petites éminences for-

[1] Nom que lui donne Del-Rio ; Stéphens l'appelle Otala. Selon Brasseur, Otolum signifie *Terrain de pierres croulantes* et ce nom s'applique aux ruines aussi bien qu'au torrent. Les habitants du voisinage appellent les ruines *Casas de Piedra*, « maisons de pierre. »

[2] Mesures de Stéphens.

[3] Il parle d'un des temples situé au sud du Palais.



PLAN DE PALENQUÉ

— D'APRÈS WALDECK —

1. Palais.
2. Temple des Trois Stèles.
3. Temple du Beau Relief.
4. Temple de la Croix.
5. Temple du Soleil.
6. Pyramides ruinées.
7. Aqueduc.
8. Ruine.
9. Ruine.

Les Edifices marqués 5 et 6 sont placés par Stéphens au sud du Temple de la Croix, comme l'indique la ligne pointillée. Quelques-unes de ces contructions ne sont pas citées dans cet ouvrage.

mant un triangle, sur chacune desquelles s'élève un édifice carré de 16 mètres 50 de long sur 10,25 de large, de la même architecture que le premier, mais pourvus le long de leurs toitures, de plusieurs corniches, hautes à peu près de 2 mètres 80, semblables à des tourelles et couvertes de divers ornements et dessins en stuc.

« Dans l'intérieur du premier de ces trois édifices, au bout d'une galerie presque entièrement ruinée, on rencontre une salle à chaque extrémité de laquelle se trouve une petite chambre ; au centre de cette salle se dresse un oratoire d'un peu plus de 2 mètres 80 carrés, présentant de chaque côté de l'entrée une dalle perpendiculaire sur laquelle une figure d'homme est représentée en bas-relief [1]. « En entrant, je trouvai toute la façade [2] de l'oratoire, occupé par trois pierres unies ensemble sur lesquelles sont représentés allégoriquement les objets décrits figure 26 [3]. La décoration extérieure ne consiste qu'en une sorte de moulure complétée par de petites briques de stuc ornées de bas-reliefs ; le dallage de l'oratoire, que nous avons dû percer pour creuser le sol, est parfaitement uni et épais de huit pouces. Dans cette excavation, à une profondeur d'à peu près un demi-yard, je trouvai un petit vase de terre rond, d'environ un pied de diamètre, fixé horizontalement à l'aide d'un mélange de chaux à un autre vaisseau de même sorte et de même dimension. Nous les enlevâmes et continuant à creuser nous découvrîmes à un quart de yard plus bas une pierre circulaire d'un diamètre un peu plus grand que ces premiers objets ; déplacée, cette pierre laissa voir une cavité cylindrique, large d'un pied et profonde d'un tiers de pied à peu près, dans laquelle se trouvaient une lance de pierre, deux petites pyramides coniques ornées de la figure d'un cœur en une pierre dure et cristalline (très commune en ce royaume et nommée *Challa*) ainsi que deux petites jarres de terre ou aiguières à couvercle contenant de petites pierres et une boule de vermillon. Cette cachette souterraine se trouve exactement au centre de l'oratoire, et dans chaque angle intérieur, près de l'entrée est une cavité, semblable à celle que je viens de décrire, ren-

[1] Ce sont les stèles, aujourd'hui scellées dans le mur d'une maison de Santo-Domingo. Stéphens les décrit par erreur comme des ornements de l'entrée de l'oratoire du Temple dit du Soleil (nº 5 du plan). Les exposés de Dupaix et de Galindo ne permettent aucune hésitation, comme on le verra.

[2] Il aurait dû dire *le fond*.

[3] Comme il a été dit précédemment, les planches de la traduction anglaise du rapport de Del-Rio ne sont pas numérotées.

fermant aussi deux petites jarres. Il est inutile de s'étendre sur les sujets que représentent les bas-reliefs des trois pierres, ou sur l'état des objets trouvés en ce lieu ; on se rend compte que c'était là que les anciens habitants adoraient comme objets sacrés ce qui leur restait de leurs plus grands héros, à qui ils érigeaient des monuments rappelant les distinctions particulières qu'ils avaient reçues de leur pays pour leurs services ou les victoires remportées sur l'ennemi et dont les inscriptions des stèles devaient éterniser le nom ; car c'est évidemment là la destination des bas-reliefs et des caractères qui les entourent [1]. »

Telle est la maigre description que fait Del-Rio de cet intéressant monument ; il était certainement moins apte à décrire les antiquités que son successeur Dupaix, au rapport duquel, selon le plan que j'ai adopté, j'emprunte la description suivante du Temple de la Croix :

« Cette planche représente un oratoire ou temple que nous appellerons le *Temple de la Croix* à cause de l'objet remarquable qu'il renferme. Il est de mêmes dimensions que celui que nous venons de décrire, mais il n'a qu'un seul étage. Il est situé sur une colline d'accès difficile. Sa façade regarde aussi le nord [2], mais il se distingue du précédent par son ornementation intérieure. Ce temple renferme un symbole particulier sous la forme d'une croix, de construction très compliquée, placée sur une sorte de piédestal. Quatre figures humaines, deux de chaque côté, contemplent cet objet avec vénération. Les figures les plus rapprochées de la croix portent des costumes différents de ceux que nous avons vus jusqu'ici ; elles paraîssent revêtues d'une plus haute dignité et méritent une attention spéciale. L'un de ces personnages, plus grand que les autres, présente sur ses mains levées en l'air un enfant de configuration fantastique ; le second personnage est représenté dans une attitude d'admiration. Les deux autres sont placés derrière les premiers ; l'un d'eux représente un homme âgé tenant, dans ses deux mains levées, un instrument à vent dont l'extrémité s'applique à sa bouche comme s'il soufflait. Le tube de cet instrument est droit, formé de plusieurs morceaux réunis par des anneaux et de son extrémité inférieure partent trois feuilles, ou plutôt trois

[1] Del-Rio. *Description*, etc., p. 17.

[2] L'édifice est tourné vers le sud.

plumes, puisque ce peuple a une prédilection marquée pour ce genre d'ornement. La dernière figure représente un homme grave et majestueux perdu dans la contemplation de ce qui se montre à ses yeux. Les costumes et les ornements de ce grand bas-relief sont trop compliqués pour qu'on puisse les décrire ; c'est la réalisation de tout ce que l'imagination exaltée d'un artiste ou d'un rêveur peut concevoir et produire. Il n'y a qu'un dessin, ou le bas-relief lui même, qui puisse donner une idée exacte d'un pareil travail. Des ornements entourent les figures de tous les côtés, sans cependant les couvrir jamais. Des hiéroglyphes innombrables accompagnent cette mystérieuse image; ils se trouvent non seulement près de la Croix, qui est l'objet principal, mais aussi autour des figures latérales et sur des plaques d'une sorte de marbre jaune foncé à grain très fin disposées en lignes horizontales. On peut imaginer notre surprise en voyant tout à coup cette croix ! Par un examen sérieux et impartial on reconnaît cependant que ce n'est pas la croix latine, celle que nous adorons, mais plutôt celle des Grecs défigurée par une ornementation extravagante; car la première se compose d'une ligne verticale coupée inégalement par une ligne horizontale plus courte formant avec l'autre quatre angles droits. La croix grecque est aussi composée de deux lignes droites, l'une verticale et l'autre horizontale, mais celle-ci coupe la première en deux parties égales en formant également quatre angles droits au point d'intersection. De plus, les ornements compliqués et fantastiques qui se montrent ici sont tout à fait incompatibles avec la vénérable simplicité de la croix et sa signification sublime. Nous devons donc attribuer cette composition allégorique à la religion de l'ancien peuple de ce pays, sujet sur lequel nous ne pouvons rien dire dans l'ignorance absolue où nous sommes de ses cérémonies. »

« Quelle satisfaction serait la nôtre si nous pouvions donner une interprétation vraie de ces bas-reliefs et des hiéroglyphes plus impénétrables encore ! Il paraît que ces peuples employaient deux méthodes pour exprimer leurs idées, se servant tantôt de lettres ou signes alphabétiques, tantôt de symboles mystérieux. Les caractères étaient disposés en lignes horizontales et verticales se coupant à angles droits, jamais à angles aigus. C'est tout ce que j'ai pu remarquer. J'ajouterai cependant que, dans les deux séries de lignes, les mêmes figures se répètent quelquefois, et aussi que les têtes humaines, qui se

présentent fréquemment, sont toujours tournées de profil et à gauche. Il semble donc que les inscriptions se lisaient et s'écrivaient de droite à gauche comme les caractères des Hébreux[1]. »

Réservant mes commentaires à propos de la description inexacte que Dupaix nous donne de la Stèle, je vais maintenant traduire les observations de Galindo sur le temple et son sanctuaire.

« Un autre édifice, consacré à un but religieux, s'élève à l'est du palais sur une colline encore plus haute que celles qui supportent les constructions précédemment décrites. L'édifice en question se compose de deux galeries dont l'une, celle de face, occupe toute sa longueur, tandis que l'autre est divisée en trois salles. Celle de l'est ressemble à un cachot, mais son entrée exiguë ne présente aucun indice de portes. La salle de l'ouest est un simple appartement; celle du milieu n'a point de porte, mais comme il y a des piliers dans le mur, je suppose qu'elle se fermait par des rideaux. Cette chambre renferme une petite chapelle pourvue d'un toit plat. Sa façade est formée de deux dalles de pierre jaune séparées par une large entrée. Sur la pierre placée à l'ouest, on a représenté un homme la tête tournée du côté de la porte; sa tête est ornée de plumes et de branches dont une supporte une petite grue avec un poisson dans son bec. Il est vêtu d'une sorte de pèlerine et d'un pantalon descendant jusqu'au milieu de la jambe, dont le bas est entouré de bandelettes; des bottes sans semelles couvrent seulement le derrière du pied. Une petite figure humaine, d'aspect effroyable, assise le dos tourné vers le personnage debout n'a point de pieds et se termine par une queue. Sur la même dalle, au-dessus et devant la figure humaine debout, on voit sept inscriptions gravées sur des tablettes de deux pouces et demi en carré. »

« L'autre pierre nous présente un affreux vieillard tenant dans sa bouche quelque chose qui ressemble à une branche ou à une pipe. En haut et en bas, en face de ces figures, se trouvent des saillies de mur destinées probablement à attacher des victimes ou des criminels. A l'intérieur, sur la partie du fond de la chapelle, on voit, parmi des filigranes, deux figures humaines d'environ trois pieds de haut, dont la plus grande pose une tête d'homme sur le haut d'une croix faite absolument comme celles des chrétiens. L'autre figure paraît

[1] *Antiquités Mexicaines; troisième expédition du capitaine Dupaix*, t. I, p. 26.

être celle d'un enfant. Toutes deux tiennent les yeux fixés sur la tête exposée. Derrière les deux figures, se trouvent de petits carreaux couverts de caractères bien gravés. Je me trompe peut-être en supposant qu'on faisait des sacrifices humains dans cette chapelle, car on croit que ces sacrifices s'accomplissaient sous les yeux de grandes assemblées populaires, et, dans ce lieu, peu de personnes seulement auraient pu y assister. Peut-être était-ce une estrade couverte sous laquelle s'asseyaient les magistrats pour rendre la justice? Au-dessus de ces salles, s'élèvent deux murs parallèles étroits qui atteignent une hauteur de quatre-vingts pieds au-dessus du sol. Ils sont percés d'ouvertures carrées, et, à l'aide de pierres saillantes, on peut atteindre à leur sommet, d'où on jouit d'une vue très étendue sur la plaine dans la direction du nord. »

« Les traits des figures humaines indiquent qu'elles représentent une race identique aux Indiens modernes; peut-être était-elle un peu plus grande que la race actuelle qui est de taille moyenne, ou même petite, comparée aux Européens. On trouve aussi parmi les ruines des moulins à moudre le maïs, de même forme que ceux qu'emploient actuellement les Indiens de l'Amérique Centrale et du Mexique. Ce moulin se compose d'un trépied de pierre d'une seule pièce, et d'un rouleau également de pierre avec lequel les femmes broient le maïs. »

« Quoique la langue Maya ne se parle pas dans toute sa pureté dans le voisinage, je crois qu'elle vient de l'ancien peuple qui a laissé ces ruines et que c'est une des langues primitives de l'Amérique. Elle est encore employée par le plus grand nombre des Indiens, et même par les autres habitants de la partie orientale de Tabaco, de Péten et du Yucatan. Il y a des livres imprimés en Maya, et le clergé prêche et confesse les Indiens dans cette même langue[1]. »

Les pages qui précèdent résument les premières descriptions du temple de la Croix; nous passerons maintenant aux observations de Stéphens et de Charnay, en y ajoutant ce que nous pourrons tirer des dessins de Waldeck, et de ses explications peu satisfaisantes.

[1] Lettre de Galindo à la Société de Géographie de Paris (27 avril 1831). Dans les *Antiquités Mexicaines, notes et documents divers*, t. 1, p. 74.

D'après Stéphens, la construction pyramidale qui supporte le temple s'élève sur une terrasse de pierre effondrée qui mesure environ soixante pieds de talus, terminée par une esplanade plane de cent dix pieds de surface. La pyramide elle-même, maintenant ruinée et envahie par la végétation, a cent trente-quatre pieds de hauteur latérale, ainsi que nous l'avons déjà dit[1]. Charnay place le temple de la Croix à environ trois cents mètres à droite du palais. Il parle de la hauteur de la pyramide sans en donner la mesure, et se plaint de la difficulté de l'ascension. « Les pierres avec lesquelles la pyramide a été construite cèdent sous le pied ; les plantes grimpantes empêchent d'avancer,

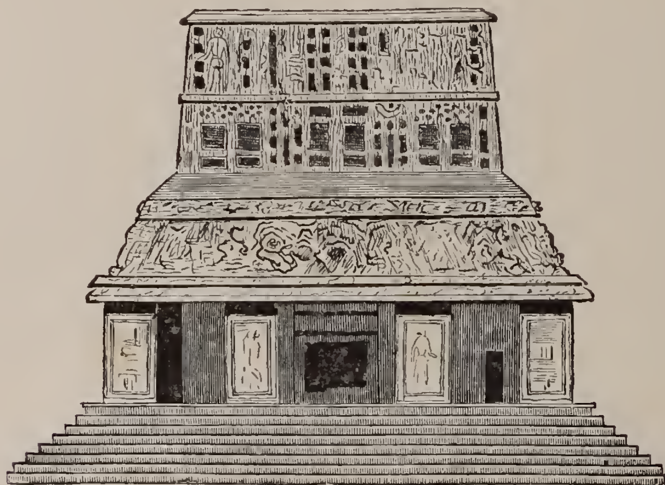


FIGURE 1.
Temple de la Croix. — Elévation.
— D'APRÈS STÉPHENS —

et les arbres sont quelquefois si rapprochés, que le passage est impossible. Il est difficile de définir le mode de construction de ces monuments étonnants, et on se demande si les naturels n'ont pas profité de ces éminences naturelles si fréquentes en Amérique, en les modifiant pour les approprier à leurs desseins soit en les élevant, soit en les tronquant ; après quoi ils auraient revêtu de pierres l'extérieur de ces buttes[2]. »

Waldeck (planche XX de ses *Monuments anciens*) donne une excellenet

[1] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, p. 344.
[2] Charnay, *Cités et Ruines*, etc., p. 417.

vue de la pyramide et du temple qui la couronne prise de l'entrée principale du palais. Le dessin représente la pente raide de la pyramide envahie par les arbres et les buissons, et, près de sa base, la cabane qu'il habita pendant son séjour au milieu des ruines. La figure 2 est une copie du temple exécutée d'après cette planche.

Nous avons déjà indiqué les dimensions horizontales du temple : cinquante pieds sur la façade, et trente et un de profondeur. La figure 1 représente l'élévation de la façade de l'édifice (restaurée) avec ses trois portes ; la fig. 3 donne le plan de projection. Ces deux figures sont empruntées à Stéphens.

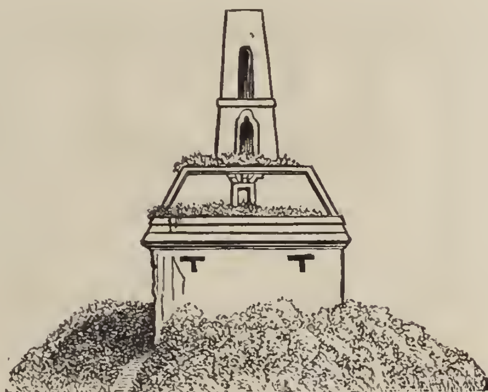


Figure 2.
Temple de la Croix — Vue Latérale
— d'après Waldeck —

« Toute la façade était couverte d'ornements en stuc. Les deux culées extérieures sont revêtues d'hiéroglyphes ; une des culées intérieures est tombée, l'autre est ornée d'une figure en bas-relief, mais effacée et tombant en ruines[1]. » Nous avons décrit en partie l'intérieur du monument ; le plan de projection indique sa disposition en deux corridors, dans le sens de la longueur ; celui de derrière divisé en trois salles, celle du milieu renfermant un réduit oblong, sorte de chapelle, muni d'une large porte faisant face à l'entrée principale de l'édifice. Cette construction intérieure était entourée d'une lourde corniche de stuc moulé, et au-dessus de la porte se trouvaient de riches or-

[1] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, p. 344.

nements, maintenant très dégradés; les deux côtés extérieurs de cette porte étaient ornés de tables de pierre sculptées, qui, toutes deux, ont été enlevées [1]. J'aurai lieu de revenir à ces deux stèles que les premiers explorateurs avaient encore vues à leur place. Selon Stéphens, le réduit intérieur mesure treize pieds en longueur, et sept en profondeur. Galindo dit positivement que ce sanctuaire, qu'il appelle une chapelle, était couvert d'un toit plat [2], circonstance dont Stéphens ne parle pas, mais que Charnay indique. Contre le fond de ce réduit, et le couvrant presque entièrement, étaient fixées les trois tables

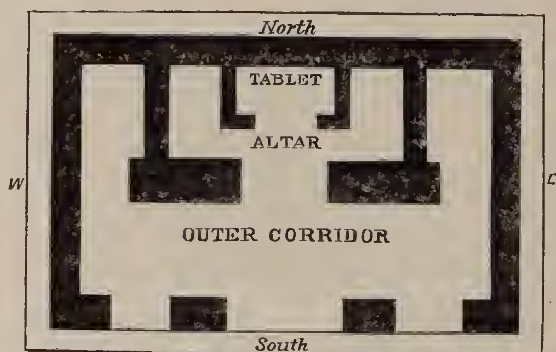


Figure 3.

Temple de la Croix. — Plan de Projection

— d'après Stéphens —

qui composent le bas-relief de la croix. La lumière ne pénétrait que par la porte. Stéphens trouva le sol de l'édifice recouvert de larges dalles, et constata les brèches et les excavations faites par le capitaine Del-Rio.

Voici ce que dit Charnay à propos de ce sanctuaire : « Cet autel, qui rappelle par sa forme l'arche des Hébreux, est une espèce de caisse couverte, ornée d'une petite frise à moulures. Aux deux extrémités de cette frise, en haut, se déployaient deux ailes qui rappellent un ornement du même genre genre qui se voit fréquemment sur les frontons des monuments égyptiens [3]. De

[1] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, p. 385.

[2] Voyez p. 28 de cet ouvrage.

[3] Ni Stéphens, ni aucun des explorateurs, ne fait mention de ces ornements, qui sont cependant très visibles au-dessus de l'entrée du sanctuaire du Temple du Soleil, ainsi qu'on le voit dans la planche placée en face de la page 354 du second volume de *Central America* de Stéphens. Il paraît

chaque côté de son entrée se trouvent des ornements de stuc, et quelquefois de pierre, représentant divers personnages, et dans l'arrière-fond de l'autel, on voit, à moitié caché dans l'obscurité, un large panneau composé de trois immenses dalles juxtaposées et couvertes de sculptures précieuses [1]. »

Il est évident que Charnay veut dire simplement que, dans le principe, les dalles constituaient un panneau complet, mais non qu'elles soient encore en place. Nous en avons la preuve par ses propres descriptions que nous donnerons en leur lieu. Une véritable erreur, quoique très pardonnable, paraît découler du passage suivant :

« De la salle gauche, un escalier descend dans un passage souterrain conduisant exactement sous l'autel que nous avons décrit. Il est probable que le prêtre, caché sous cette voûte inconnue aux fidèles, prononçait des oracles d'une voix forte que le demandeur prenait pour celle de son dieu. Ainsi depuis la création on a employé les mêmes moyens [2]. »

Ce que Charnay prend pour l'œuvre des constructeurs primitifs n'est probablement que l'excavation faite par Del-Rio et signalée par Stéphens. Del-Rio lui-même dit que « la position de la cachette souterraine correspond au centre de l'oratoire [3]. »

Le temple mesure à peu près quarante pieds de hauteur y compris naturellement le toit et sa superbe superstructure. Les figures 1, élévation de la façade, et 2, vue latérale, donneront une idée de son aspect extérieur. Le toit présente deux pentes; la plus basse « était richement décorée de figures de stuc, plantes et fleurs, en grande partie détruites. Parmi ces

donc probable que c'est par erreur que Charnay attribue ces ornements en forme d'ailes au Temple de la Croix.

Le Temple du Soleil, marqué nº 5 sur le plan de Palenqué, s'élève sur une construction pyramidale près de celle qui supporte le Temple de la Croix; il ressemble beaucoup à ce dernier par son aspect extérieur comme par sa disposition intérieure. Sur le mur du fond de son sanctuaire se trouvent trois bas-reliefs de pierre ayant beaucoup de ressemblances de détails avec ceux de la Croix. Stéphens représente la première de ces pierres dans le frontispice du susdit volume. Les deux personnages principaux, probablement les mêmes qui figurent sur la Stèle de la Croix, offrent chacun un enfant à une figure centrale qui a l'aspect d'un grand masque hideux tirant la langue. On a supposé que cette figure était l'image du soleil et c'est de là que le temple a reçu son nom. Stéphens définit cette Stèle « le plus parfait et le plus intéressant des monuments de Palenqué... La sculpture est parfaite et les figures se détachent claires et distinctes sur la pierre. De chaque côté sont des rangées d'hiéroglyphes. »

[1] Charnay, *Cités et Ruines*, etc., p. 418.

[2] Charnay, *Cités et Ruines*, etc., p. 419.

[3] Voyez page 27.

ornements se trouvaient les restes d'une belle tête et de deux corps qui se rapprochaient du modèle grec par la justesse des proportions et la symétrie. Au sommet de ce toit, une plateforme étroite supporte ce que j'appellerai, pour la nécessité de la description, deux étages. La plate forme n'a que deux pieds dix pouces de largeur et le premier des étages qui la surmontent a sept pieds cinq pouces de haut, le second huit pieds cinq pouces; tous deux ont la même largeur. On monte de l'un à l'autre au moyen de pierres carrées qui dépassent le mur; l'étage supérieur est couvert de pierres plates posées en travers et qui dépassent le bord. Les longs côtés de cette construction sont de stuc, couverts de dessins curieux et impossibles à décrire, figures humaines dont les jambes et les bras poussent au hasard et séparées par des ouvertures; le tout était autrefois surchargé d'ornements riches et élégants en relief de stuc. A distance, cela devait avoir l'air d'un treillage fantastique. Comme qu'il en soit, c'était, de même que toute l'architecture et les ornements, un monument absolument unique, différent des œuvres de tous les autres peuples que nous connaissons et dont l'usage et la destination sont entièrement incompréhensibles. Peut-être était-ce un observatoire ? Du haut de la galerie supérieure, à travers les interstices des arbres qui entourent ce monument, nous apercevons une immense étendue de forêt, le lac de Terminos et le golfe du Mexique [1]. » Bancroft pense « que la partie supérieure n'a été ajoutée que pour donner au temple un aspect plus imposant. Ce ne pouvait pas être un observatoire vu la difficulté de monter au sommet [2]. »

Il y a une différence marquée entre la description et le dessin d'élévation de la façade par Stéphens (fig. 1) et la vue latérale du même édifice par Waldeck (fig. 2). Dans cette dernière le toit n'a pas la même forme et ses plateformes paraissent avoir plus de deux pieds dix pouces de largeur, ce qui est la mesure de Stéphens; les constructions supérieures sont élancées au lieu d'être formées de murs parallèles. Dans ce dessin les deux étages sont indiqués par des fenêtres et le mur du temple est percé d'ouvertures en forme de T, dont Stéphens ne fait pas mention. Il est impossible pour le

[1] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, p. 347.
[2] Bancroft, *Native Races*, etc., vol. IV, p. 331. — Dans les *Antiquités Mexicaines* le temple n'a point de construction supérieure (*Troisième expédition*, pl. XXXV).

moment de décider quel est celui des explorateurs qui a raison, puisqu'on ne peut en appeler à une autorité plus récente.

Parlant du principal ornement du temple, la Stèle de la Croix, Stéphens dit : « Le sujet principal de cette stèle est la Croix. Elle est surmontée d'un oiseau étrange et chargée d'ornements indescriptibles. Ils sont bien dessinés et, comme symétrie de proportions, pourraient peut-être se comparer à beaucoup de ceux qui sont sculptés sur les murs des temples ruinés de l'Égypte. Les deux figures sont évidemment des personnages importants. Leur costume ne se rapporte comme style à aucun de ceux que nous connaissons; les plis indiquent un tissu souple et facile à draper, comme le coton. Tous deux regardent la croix: l'un semble faire acte d'offrande; il présente peut-être un enfant. Toutes les hypothèses sur ce sujet sont naturellement sans valeur, mais on pourrait peut-être assigner à ces personnages un caractère sacerdotal. Probablement que les hiéroglyphes expliquent tout cela. Près d'eux se trouvent d'autres hiéroglyphes qui rappellent l'usage égyptien de reproduire à côté des figures le nom, l'office ou le caractère de la personne représentée. Cette Stèle de la Croix a peut-être donné naissance à plus d'hypothèses savantes que tous les autres monuments de Palenqué. Dupaix et ses commentateurs donnent à ce monument une très haute antiquité, ou du moins l'attribuent à une époque de beaucoup antérieure à l'ère chrétienne; ils expliquent la croix en prétendant qu'elle était un symbole connu et ayant un sens défini chez les nations de l'antiquité, bien longtemps avant qu'elle devînt l'emblème de la religion chrétienne..... Il y a des raisons de croire que ce singulier édifice était un temple, et que la chambre intérieure qu'il renferme servait d'adoratoire, ou d'oratoire, ou d'autel. Ce qu'étaient les rites et les cérémonies du culte, personne ne pourrait le dire [1]. »

Ainsi que nous l'avons déjà dit, Morelet s'abstient de toute description des ruines de Palenqué, en renvoyant le lecteur aux explorations précédentes. Il accorde cependant en passant un mot à la Stèle : « Le bas-relief, connu sous le nom de Pierre de la Croix, mérite d'être cité comme un des plus remarquables. Arraché par des mains profanes du sanctuaire qui le protégeait et abandonné au pied d'une colline où il se détruit peu à peu, l'énigme de ce

[1] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, p. 346.

fragment historique a longtemps absorbé l'attention des savants. Ils ont cru pouvoir reconnaître parmi les objets qu'il représente, les symboles du culte de Memphis, puis encore ceux de la religion chrétienne. Mais je crois qu'il sera bon d'attendre qu'un nouveau Champollion nous donne la clef des hiéroglyphes américains et jusque-là de ne voir dans cette pierre qu'une allégorie indienne dont les figures principales ont été empruntées aux produits du pays [1]. »

On ne peut pas douter qu'en 1808 Dupaix ait encore vu les trois pierres à leur place. La preuve en est qu'il représente, quoique maladroitement, le bas-relief complet, y compris les parties sculptées sur la pierre qui est actuellement dans le Musée National des États-Unis. Je ferai plus loin une comparaison des divers dessins qui ne laissera aucun doute à cet égard. Cependant en 1832 Waldeck trouva la pierre centrale déplacée et il rapporte ce fait en ces termes : « C'est cette partie de ce bel ouvrage que j'ai sauvée du voyage aux États-Unis où l'on allait l'expédier. On était parvenu, non sans beaucoup de travail, à descendre cette lourde pierre jusqu'au ruisseau qui coule entre les ruines, et c'est là que je la confisquai par ordre du gouverneur de Chiapas ; c'est là aussi que je l'ai dessinée. Dix ans plus tard Stéphens et Catherwood la trouvèrent à la même place. Il ne restait en 1832 que la pierre de gauche et de droite du relief, et, en 1842 [2], Stéphens ne trouva plus que celle de gauche [3]. »

Si réellement Waldeck a vu en 1832 la pierre de droite à sa place (ce dont je doute, attribuant son affirmation à une erreur) il est réellement surprenant qu'il ait négligé de la dessiner, puisqu'il avait conscience de l'importance de cette sculpture. Sa grande planche double [4] si bien exécutée ne représente que la pierre du milieu et celle de gauche.

En fait Stéphens et Catherwood trouvèrent la pierre du milieu à la place même où Waldeck l'avait dessinée ; mais Stéphens, aussi bien que Charnay, attribue son enlèvement à une autre cause.

« Celle de gauche, dit Stéphen, est encore en place. La pierre du milieu

[1] Morelet, *Voyages*, etc., p. 98.
[2] Ce devait être en 1840.
[3] Waldeck, *Description des Ruines*, etc., p. VII, dans *Monuments anciens*.
[4] *Monuments anciens*, etc., pl. XXI et XXII.

a été enlevée et emportée hors de l'édifice ; elle gît maintenant sur le bord du torrent. Elle fut déplacée, il y a bien des années, par un des habitants du village qui voulait la transporter dans sa maison. Mais quand elle arriva à ce point, après bien des peines, sans autres instruments que les bras et les mains des Indiens et quelques rouleaux coupés aux arbres voisins, son enlèvement fut arrêté par un ordre du gouvernement défendant de rien enlever aux ruines. Nous l'avons trouvée couchée sur la face postérieure, sur le bord du torrent dont les fréquentes inondations la recouvrent pendant la saison des pluies, cachée sous une épaisse couche de poussière et de mousse. Nous l'avons dressée et étayée, et probablement que le premier voyageur la trouvera soutenue par les étais que nous avons placés. *La pierre de droite est brisée et malheureusement presque entièrement détruite; la plupart des fragments ont disparu, mais à en juger par le peu de morceaux que nous avons trouvés parmi les ruines, devant l'édifice, on ne peut douter qu'elle ne contint des rangées d'hiéroglyphes correspondant comme apparence à ceux de la pierre de gauche*[1]. »

Donc, nous le savons, la pierre de droite était encore dans les ruines de Palenqué, quoiqu'à l'état de débris, en 1840, époque de l'exploration de Stéphens. Il lui aurait été facile de réunir et de dessiner ces fragments ; mais sans doute que la brièveté de son séjour l'empêcha de se livrer à cette chasse aux débris, quand il y avait là tant d'autres choses d'un intérêt capital à reproduire avec la plume et le crayon. Je suppose que la pierre en question fut brisée lorsqu'on enleva la dalle centrale, qu'on ne pouvait en effet guère déplacer sans enlever au préalable une des tables latérales. Ainsi que nous l'avons vu, ces fragments furent envoyés aux États-Unis peu de temps après l'exploration de Stéphens à Palenqué.

Nous avons dit que l'atlas de Charnay ne renferme que quatre photographies de Palenqué, dont l'une représente la partie centrale du Groupe de la Croix. Il trouva probablement la dalle sinon soutenue encore par ses étais, comme le prévoyait Stéphens, du moins à la place même où l'explorateur américain l'avait fait dessiner. « Arrachée à sa place primitive, dit Charnay, par un fanatique qui croyait y voir une reproduction de l'emblème chrétien,

[1] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, p. 345.

miraculeusement employé par les anciens habitants de ces palais, cette pierre était destinée à orner la maison d'une riche veuve du village de Palenqué ; mais les autorités furent indignées de cette dévastation et défendirent de l'enlever ; on la laissa donc dans le bois, où je la foulai aux pieds sans me douter de sa valeur jusqu'au moment où mon guide appela mon attention sur cette pièce précieuse. La mousse la recouvrait et les sculptures étaient complèplètement invisibles. Quand ensuite je résolus de la reproduire, il fallut la laver, la brosser et la dresser contre un arbre. »

« Le bas-relief figure une croix, surmontée d'un oiseau de forme fantasque, auquel un personnage debout, d'un dessin parfaitement pur, présente un enfant étendu sur ses bras ; près de la tête de la figure on voit une inscription composée de cinq caractères ; quatre autres caractères du même genre sont placés au bas des côtés de la Croix. Une hideuse tête d'idole forme la base de monument. Les deux autres pierres, *aujourd'hui en place dans le sanctuaire du temple*, contiennent : celle de gauche, un personnage debout qui semble attendre que le sacrifice soit accompli. Derrière le bas-relief s'étend une inscription. *La pierre de droite est également couverte de caractères, qui dévoilent sans doute la signification de la Croix et l'histoire du temple ou de ses fondateurs* [1]. »

Les passages imprimés en italiques renferment indubitablement une erreur de la part de Charnay, qui n'a pas pu voir à Palenqué un objet qui n'y était plus depuis longtemps, puisque, plus de quinze ans avant sa visite, cette pierre avait été transportée dans un autre pays. Loin d'accuser ce savant d'aucune inexactitude volontaire, je suis persuadé qu'il écrivait sous l'influence d'une fausse impression [2].

On se rappelle que Del-Rio, Dupaix et Galindo indiquent parmi les sculptures, qui existaient à leur époque dans le Temple de la Croix, deux tables de

[1] Charnay, *Cités et Ruines*, etc., p. 418.

[2] M. Charnay écrit bien et avec l'intention évidente de représenter les choses sous leur vrai jour, comme le reconnaîtra quiconque aura lu le récit de ses voyages qui forme la plus grande partie des *Cités et Ruines*. Un homme de son caractère ne voudrait pas propager de parti pris une inexactitude Il s'est seulement trompé. Sans doute qu'il aura cru avoir vu dans le sanctuaire de la Croix, ce qu'il aura remarqué quelque part ailleurs dans les ruines de Palenqué, Peut-être l'observation du docteur Samuel Johnson serait-elle applicable dans cette circonstance : « Combien il est rare que les descriptions répondent à la réalité ! Et la raison en est qu'on ne les écrit que quelque temps plus tard, et alors l'imagination y a ajouté des détails » (Boswell).

pierre représentant chacune une figure humaine en bas-relief. Les descriptions de Dupaix et de Galindo en particulier ne permettent pas de douter que ces tables se dressâssent, à une époque donnée des deux côtés du passage conduisant au sanctuaire de la Croix [1]. Stéphens les représente dans les deux planches insérées entre les pages 352 et 353 du volume II de son ouvrage sur l'Amérique centrale, et une seconde fois, en plus petite dimension, comme ornant l'extérieur des piliers qui forment l'entrée du temple du Soleil Il n'aurait pas pu faire erreur s'il avait lu ce qui disent de ces tables Dupaix et Galindo.

« Les deux images, dit-il se font vis à vis, la première à droite faisant face au visiteur. Le nez et les yeux sont vigoureusement indiqués, mais l'ensemble n'est pourtant pas tellement étrange qu'on puisse y voir une race totalement différente de celles qu'on connaît actuellement. La coiffure est curieuse et compliquée; elle consiste principalement en feuilles de plantes avec une grande fleur pendante; parmi les ornements on distingue le bec et les yeux d'un oiseau et une tortue. Le manteau est en peau de léopard et la figure a des manchettes aux poignets et aux chevilles. »

« La seconde figure, à gauche du spectateur, a le même profil qui caractérise toutes les autres statues de Palenqué. Elle a une coiffure formée d'un bouquet de plumes dans lequel se trouve un oiseau tenant un poisson dans son bec ; d'autres poissons figurent aussi dans différentes parties de la coiffure. Cette figure porte une pèlerine richement brodée, avec une large ceinture ornée par devant d'une tête d'animal, des sandales et des jambières. Sa main droite est étendue la paume en l'air, dans une position de prière ou d'invocation. Au-dessus de la tête de ces deux mystérieux personnages sont trois [2] rangs d'hiéroglyphes cabalistiques [3].

Waldeck aussi a dessiné ces deux stèles [4], et il est sûrement dans le vrai en affirmant qu'elles ont appartenu au Temple de la Croix. Longtemps avant sa visite, on les avait enlevées de leur place primitive et fixées dans le mur d'une salle de la maison du député Bravo, dans le village de Santo-Domingo. « Ils

[1] Voir pages 18 et 28 de cet ouvrage.
[2] Son dessin en offre quatre.
[3] Stephens, *Central America*, etc., vol. II, p. 353.
[4] Planches XXIII et XXIV dans *Monuments anciens*, etc. On trouve des reproductions de ces tables, mais moins exactes, dans les relations de Del-Rio et de Dupaix.

y sont (ces bas-reliefs) peut-être encore, car on ne pouvait les acheter qu'en épousant une des sœurs du député[1]. » Stéphens raconte que la maison appartenait à deux vieilles filles qui attachaient une grande valeur à ces sculptures, et ce ne fut pas sans peine qu'elles permirent à Catherwood de les dessiner. Stéphens voulait les acheter et les emporter aux États-Unis comme un échantillon de Palenqué; mais on ne pouvait les obtenir qu'en achetant la maison, condition qu'il avait acceptée. Il s'éleva cependant des difficultés qui firent échouer ses plans[2]. Charnay les a vues dans cette maison plusieurs années plus tard, et il profita de cette occasion pour constater que les gravures de ces bas-reliefs, dans l'ouvrage de Stéphens, sont parfaitement exactes[3].

Pour compléter ma description du Temple de la Croix, je dois citer encore deux statues parfaitement pareilles découvertes par Waldeck sur la pente méridionale de la pyramide, et qu'il suppose avoir servi de supports à une plateforme ou balcon qui s'étendait devant la porte du milieu du temple. Cette plateforme, dit-il, avait vingt pieds de long et dix de large. Une des statues avait les jambes brisées, l'autre était entière. Il dessina cette dernière[4], puis les tourna toutes deux face contre terre afin de les soustraire à l'attention des spéculateurs du village de Santo-Domingo[5]. La mieux conservée des deux n'échappa cependant pas à l'œil investigateur de Stéphens qui la représente dans la planche qui fait face à la page 349 de son ouvrage. Nous reproduisons ici son dessin sous le n° 4. Il paraîtrait qu'il n'ait pas eu connaissance de l'existence de la seconde. Voici comment il décrit la seule qu'il ait vue :

« Elle gît devant l'édifice, à environ quarante ou cinquante pieds au-dessous de la face latérale de la pyramide. Quand nous passâmes pour la première fois à côté d'elle avec notre guide, elle reposait la face contre terre, la tête en bas, à moitié ensevelie sous un amas de terre et de pierres. La partie visible était brute et rugueuse; notre attention fut attirée par sa dimension. Le guide prétendait que cette pierre n'était pas sculptée, mais quand il nous eut montré

[1] Waldeck, *Descriptions des Ruines de Palenqué* dans *Monuments anciens*, etc., pl. VII.
[2] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, p. 353.
[3] Charnay, *Cités et Ruines*, etc., p. 413.
[4] Planche XXV dans *Monuments anciens*, etc.
[5] Waldeck, *Descriptions des Ruines*, etc., dans *Monuments anciens*, etc., pl. VII.

tout ce qu'il connaissait et que nous l'eûmes remercié, nous nous arrêtâmes de nouveau en repassant, et, ayant creusé la terre autour de ce bloc, nous



FIGURE 4.

Statue du Temple de la Croix

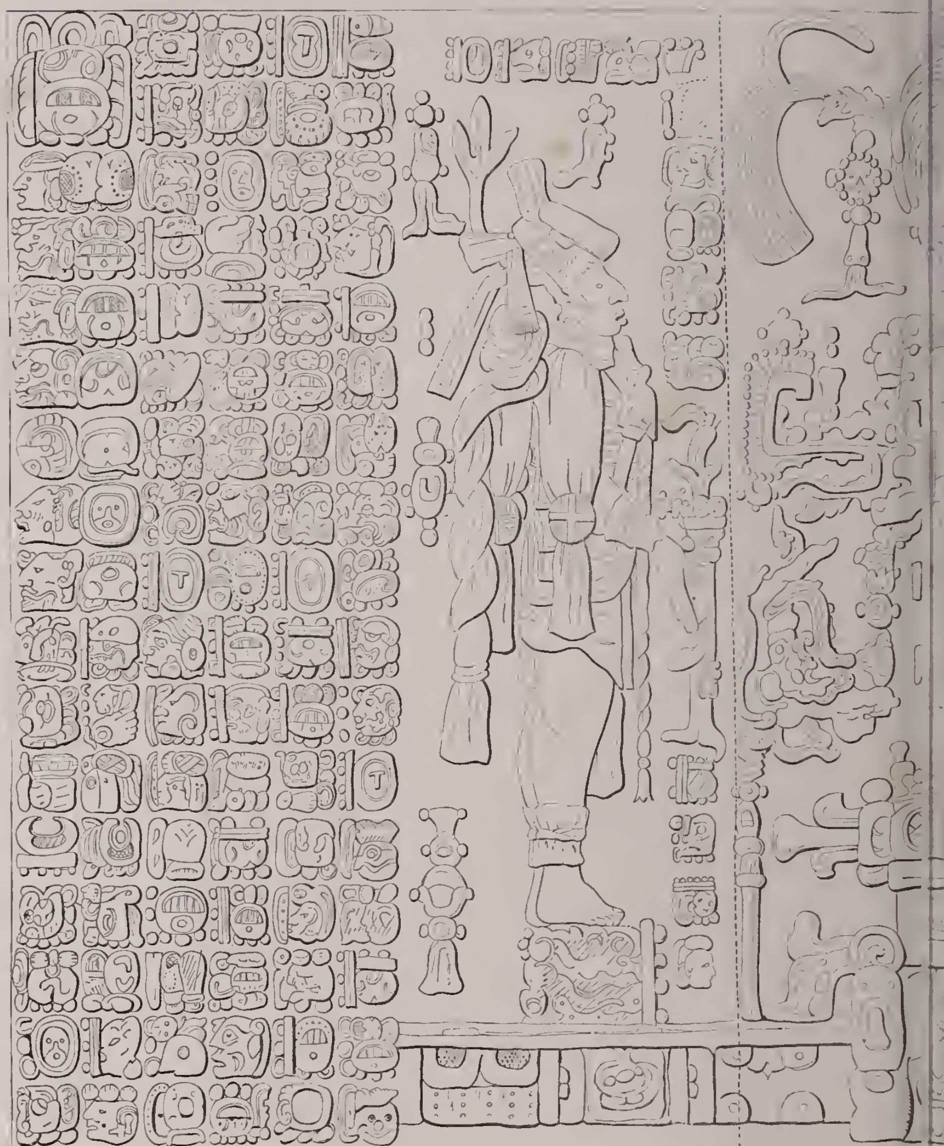
— D'APRÈS STÉPHENS —

découvrîmes que la surface qui reposait sur le sol était sculptée. Les Indiens coupèrent quelques branches pour en faire des leviers et la retournèrent. C'est

la seule statue qu'on ait jamais trouvée à Palenqué. Nous fûmes frappés tout à la fois de son expression de calme sérénité et de sa grande ressemblance avec les statues égyptiennes, quoiqu'on ne puisse la comparer comme dimension avec les ruines gigantesques de l'Égypte. Elle est haute de dix pieds six pouces, sur lesquels deux pieds six pouces devaient être enfouis dans la terre. La coiffure est gracieuse et élevée ; à la place des oreilles, il y a des trous qui servaient peut-être à suspendre des boucles d'oreilles d'or ou de perles. Autour du cou, on voit un collier, et la main droite presse contre sa poitrine un instrument dentelé. La gauche repose sur un hiéroglyphe duquel descend un ornement symbolique. La partie inférieure du vêtement offre une similitude malencontreuse avec nos pantalons modernes. La figure repose sur un objet que nous avons toujours pris pour un hiéroglyphe; encore une coutume analogue à celles des Égyptiens qui indiquaient ainsi le nom et la charge du héros ou du personnage représenté. Les côtés sont arrondis et le dos est de pierre brute. Il est probable qu'elle était debout et fixée dans le mur[1]. »

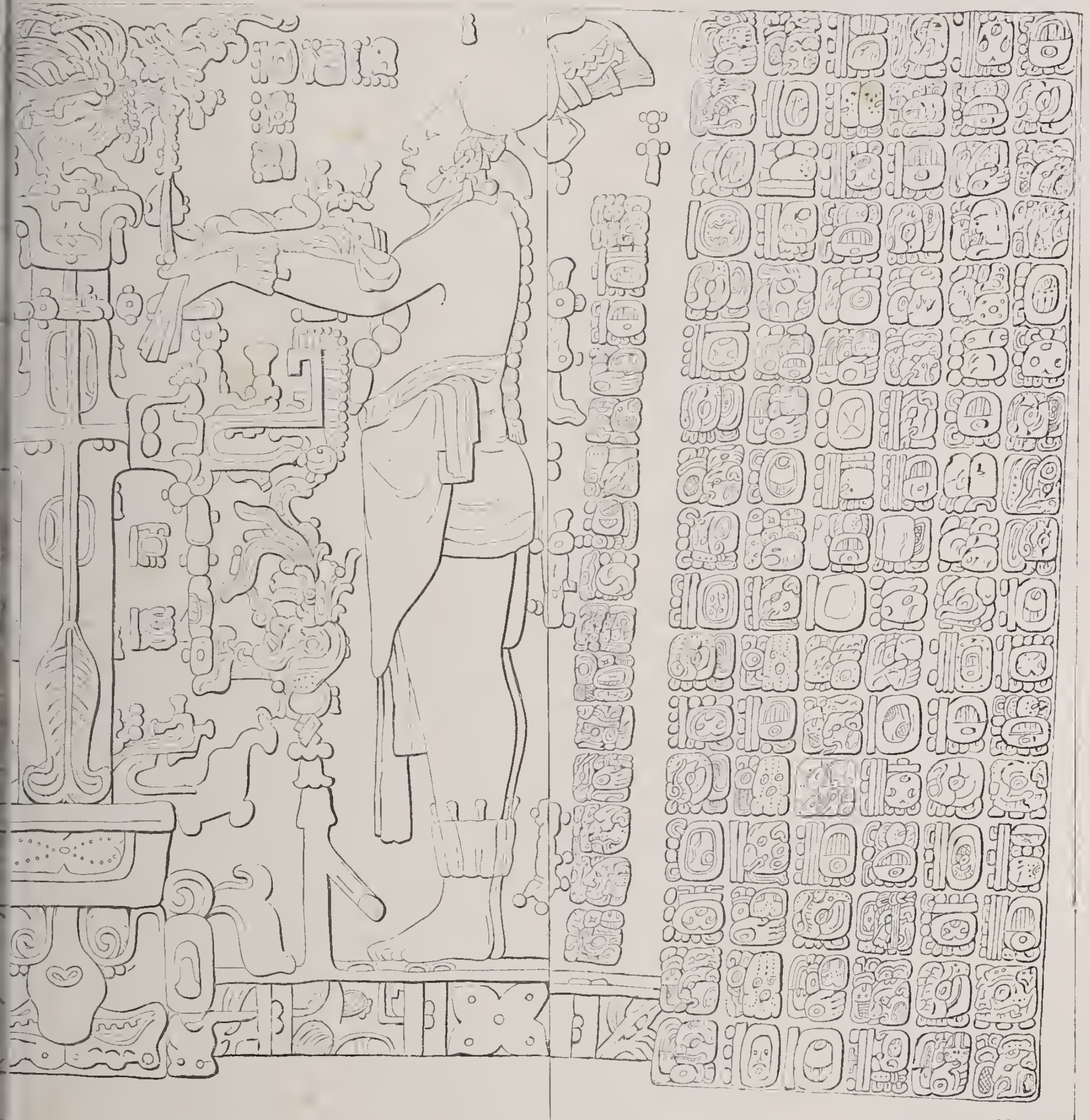
Si Stéphens penche vers cette opinion, c'est sans doute parce qu'il n'a vu qu'une seule des statues; Waldeck paraît avoir raison quand il suppose qu'elles servaient de cariatides.

[1] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, p. 348. Il faut remarquer que, nonobstant les remarques ci-dessus, Stéphens repousse toute parenté entre les Egyptiens et les constructeurs de ces ruines.



F. Catherwood del.

LE GROUPE I



LA CROIX DE PALENQUÉ

CHAPITRE IV

LE GROUPE DE LA CROIX

La planche III ci-jointe montre les trois tables qui composent le Groupe de la Croix juxtaposées ainsi qu'elles doivent l'être. Nous avons dit que seule la pierre de gauche est encore à sa place dans le Temple de la Croix et que celle du milieu git depuis longtemps sur le sol, à quelque distance du monument, exposée à l'action destructive des changements de saisons. On a représenté la Stèle de la Smithsonian à sa place primitive à droite de la pierre centrale : une ligne très fine indique la jonction des deux tables. Ce dessin a été fait sous ma direction, par un artiste habile, d'après un *fac-simile* de plâtre coulé dans le moule fait en 1863, époque où la Stèle était encore dans dans un état de conservation relativement parfait. Comme nous l'avons dit dans le premier chapitre, la partie la plus large de cette planche est la reproduction du dessin de Catherwood dans le second volume de l'ouvrage de Stéphens sur l'*Amérique centrale.*

D'après les mesures de Stéphens les tables de Palenqué ont six pieds quatre pouces de hauteur[1], ce qui est la dimension exacte de la Stèle de la Smithsonian, qui cependant présente des parties de pierre unie au-dessus, au-dessous et à droite des sculptures. Il ne serait pas impossible que ces

[1] Stéphens, *Central America*, etc., vol. II, p. 345.

rebords en forme de cadre eussent été cachés en partie ou en totalité lorsque les stèles étaient fixées au mur de fond du sanctuaire. Les explorateurs ne donnent aucun renseignement sur la façon dont les stèles étaient retenues à leur place. La surface sculptée de celle de la Smithsonian est entourée par une ligne creuse, horizontale dn haut et approximativement verticale à droite, distante, sur ce dernier point, de deux pieds huit pouces du bord gauche de la pierre. Cette mesure a été prise du milieu de la Stèle, la distance est plus grande en haut et moindre en bas à cause de l'obliquité de la ligne verticale. Ce fait est bien clair dans le dessin qui accompagne cet ouvrage. Ainsi que dans le dessin de Catherwood, cette planche ne montre pas de partie unie au-dessus de la partie sculptée de la stèle de la Smithsonian, mais on peut voir une portion de la pierre brute à droite et en bas. La dalle a trois pouces et quart d'épaisseur ; elle est faite d'une pierre de grès dur à grain fin et d'une couleur gris jaunâtre. Je parlerai plus loin de la sculpture.

Nous avons précédemment établi que Del-Rio et Dupaix ont vu la table de la Croix dans son intégrité — ce fait ressort des dessins qui accompagnent leurs rapports—, et de plus que leurs planches sont matériellement conformes, puisqu'elles ont été copiées sur les dessins de Castañeda. Dans la planche qui accompagne les *Antiquités mexicaines*, le sujet est renversé, la figure de l'homme qui tient l'enfant est à gauche, etc., erreur qui a été évitée dans les planches similaires de Del-Rio et de Kingsborough [1].

Je donne, planche IV, une partie de la planche de Del-Rio qui comprend la table centrale et la partie adjacente qui est sensée représenter celle de droite. La figure 5 est une réduction, d'après Waldeck, qui représente la table centrale et une partie de celle de gauche. Nous avons dit plus haut que l'atlas de Charnay renferme une vue photographique de la Stèle centrale dont les sculptures, nous le montrerons plus loin, ont été gravement endommagées par une longue exposition aux intempéries. Cela seul suffirait pour excuser le manque de netteté de la photographie; mais de plus Charnay reconnaît que, par suite de difficultés techniques, il a été peu heureux dans ses essais de pho-

[1] *Antiquités Mexicaines*, troisième édition, pl. XXXVI. — *Kingsborough*, vol. IV, troisième partie, p. 41. La planche corespondante du rapport de Del-Rio ne porte pas de numéro.



PARTIE DE LA STELE DE LA CROIX

— RÉDUCTION, D'APRÈS DEL-RIO —

tographies de Palenqué[1]. J'ai cependant fait dessiner et réduire photographiquement le côté droit de sa planche, et cette réduction jointe à un dessin au trait de la portion gauche de la Stèle dela Smithsonian constitue la planche V.

Si l'on compare la Stèle de la Smithsonian, telle qu'elle est dans la planche au trait, avec la planche IV, on est aussitôt frappé de l'inexactitude absolue de cette dernière. Dans la Stèle de la Smithsonian un rang de quinze hiéroglyphes

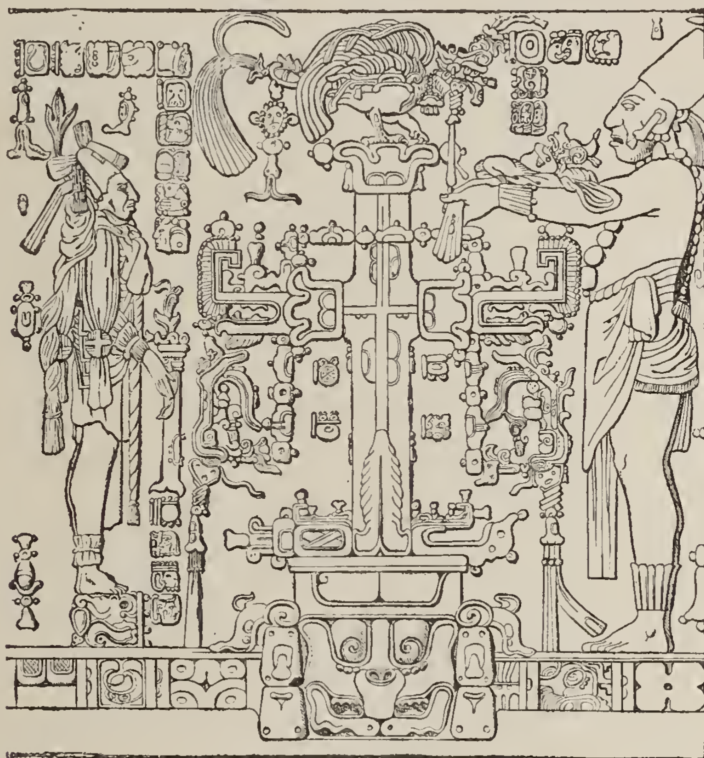


Figure 5.

Partie de la Stèle de la Croix. Réduction

— d'après Waldeck. —

est placé le long du dos de la figure debout ; de ces quinze caractères la planche IV n'en montre que dix, inexactement dessinés et de plus mal placés. Derrière ce rang d'hiéroglyphes on voit sur la Stèle de la Smithsonian une surface

[1] « Du reste, je l'avoue, mon expédition à Palenqué fut un insuccès déplorable. » — *Cités et Ruines*, etc., p. 430.

sculptée figurant un rectangle quelque peu irrégulier, ou une colonne, contenant cent deux caractères disposés en lignes parallèles de six hiéroglyphes dans la largeur et dix-sept dans la hauteur de la colonne. Au lieu de cela la planche de Del-Rio ne présente qu'un seul rang perpendiculaire de huit hiéroglyphes, choisis parmi ceux dont nous venons de parler et si mal dessinés qu'il est presque impossible de les reconnaître [1]. La figure de l'homme qui tient un enfant — nous l'appellerons un prêtre — et les ornements qui sont juste derrière elle manquent aussi d'exactitude dans la planche IV, mais pourtant ils ont leur importance dans l'étude actuelle.

Il suffit de jeter un regard sur la planche III, pour s'assurer que la Stèle de la Smithsonian est bien le complément du Groupe de la Croix, quoique ses dessins ne concordent pas exactement avec ceux de la pierre centrale. Cela, cependant, s'explique facilement par le fait que Catherwood a *dessiné* l'original d'après lequel a été exécuté la planche de Stéphens, tandis que la partie que j'ai ajoutée est la reproduction d'une photographie. Dans ces conditions il serait extraordinaire qu'il n'y eût pas quelque désaccord, car on ne peut demander à un dessinateur, quelqu'habile qu'il soit, la précision de l'appareil photographique. De plus la pierre centrale est fort endommagée par des brisures le long de son arrète droite et là aussi les sculptures paraissent usées et indistinctes ; c'est du moins l'impression que produit l'examen de la photographie de Charnay. De là on peut conclure que Waldeck et Catherwood ont eu une tâche difficile pour dessiner l'arrète de la dalle.

Catherwood ne put parvenir à reproduire exactement le bonnet en forme de fez que porte le prêtre, aussi les parties correspondantes de la coiffure ne se raccordent pas. Tel est particulièrement le cas pour les fleurs qui surmontent l'ornement qui sort du bonnet. Le dessin de l'appendice inférieur du bonnet auquel sont attachés deux petits objets (des perles?) est beaucoup meilleur. On devrait voir dans le dessin de Catherwood une partie de l'ornement en forme d'arabesque qui se trouve derrière le dos du prêtre; mais il l'a complètement oublié; il est légèrement indiqué dans la figure 5 et parait plus distinctement à gauche de la planche V. Cet ornement est entièrement repré-

[1] Le même arrangement arbitraire des hiéroglyphes se remarque dans le reste de la planche de Del-Rio que nous n'avons pas reproduit.



PARTIE CENTRALE DE LA STÈLE DE LA CROIX

— D'APRÈS CHARNAY —

Réunie à la partie correspondante de la Pierre appartenant à la *Smithsonian Institution*

senté, mais pas très correctement, dans la planche de Del-Rio, planche IV. On aperçoit une partie de l'ornement placé derrière les jambes du prêtre dans le dessin de Catherwood et dans celui de Waldeck (fig. 5) ; il manque presque entièrement dans la planche IV (Del-Rio), mais il est visible dans la planche V (à gauche). Le complément de l'ornement placé derrière les pieds du prêtre se voit très distinctement dans les dessins de Catherwood et de Waldeck. Dans la planche de Del-Rio il est mal figuré et placé trop haut. L'assemblage de ses parties n'est pas mauvais dans la planche V.

Je dois observer qu'il n'était pas facile de tracer, d'après la photographie de Charnay, les contours de la partie des ornements qui touchent au bord, vu que la photographie a un aspect rugueux qui empêche de bien distinguer les sculptures marginales. Néanmoins l'artiste a fait tous ses efforts pour les rendre aussi fidèlement que possible.

Quiconque examine le dessin de la Stèle de la Smithsonian est frappé du défaut de symétrie de ses sculptures et de l'incorrection du trait. Les lignes verticales d'hiéroglyphes penchent toutes à droite et la pierre elle-même affecte la forme d'un rectangle irrégulier. Cette irrégularité ne dépend pas de la restauration, comme on pourrait le croire à première vue, mais simplement d'un défaut de précision de la part du sculpteur. La photographie de Charnay, aussi fidèle assurément qu'il soit possible, révèle les mêmes imperfections dans la pierre centrale; les deux petits côtés convergent vers la droite et par conséquent les angles ne sont pas égaux. Si les figures en bas-relief présentent un fini satisfaisant, l'aspect total de la sculpture n'est pas d'un travail parfait, du moins à notre avis. La Croix n'est pas bien proportionnée dans ses parties, les signes hiéroglyphiques et les ornements ne sont pas disposés dans un ordre complètement harmonieux. Ces défauts sont peu sensibles dans les dessins des prédécesseurs de Charnay, qui sans doute cédèrent tous plus ou moins à cette tendance, peut-être inconsciente, des artistes de représenter les objets sous une forme plus parfaite qu'ils ne l'ont en réalité.

Ce manque d'habileté dans l'exécution des détails qui s'observe à Palenqué n'échappa pas à l'esprit critique de Morelet. « Les ruines de Palenqué, dit-il, ont peut-être reçu trop d'éloges. Elles sont certainement magnifiques dans leur antique hardiesse et leur force; la solitude qui les environne leur donne

un air de grandeur indescriptible, mais imposante; pourtant sans contester leur mérite architectural, je dois dire que dans les détails, elles ne justifient pas l'enthousiasme des archéologues. Les lignes ornementales manquent de régularité, le dessin de symétrie, la sculpture de fini. Je dois cependant faire une exception en faveur des tables symboliques dont la sculpture m'a frappé par sa remarquable habileté. Quant aux figures, leur exécution grossière indique qu'elles étaient les premiers essais d'un art encore en enfance [1]. » J'ai devant moi une sculpture de Palenqué, et je ne puis entièrement partager les appréciations de M. Morelet au sujet du bas-relief des Stèles. Mes raisons je les ai exposées dans mes précédents rapports sur la Stèle de la Smithsonian, laquelle, à mon avis, est un magnifique échantillon de la sculpture en bas-relief de Palenqué.

Les hiéroglyphes de cette stèle représentent, pour ainsi dire, des figures en carré, dont les côtés mesurent trois pouces et demi à quatre pouces environ, et saillant hors de la pierre de trois seizièmes de pouce (ou 5 millimètres). Ceux qui ont échappé aux injures du temps sont francs et bien finis; ils montrent également, d'une façon tout à fait nette, les détails de sculpture les plus minutieux, tels que pointillés, boucles, etc. La photo-lithographie ci-jointe Pl. I représente, si bien le travail de sculpture, que tout essai de plus ample description semblerait superflu.

Après avoir décrit la Stèle Smithsonian dans son état, je ne dois pas oublier de donner de justes éloges aux sculpteurs de Palenqué, qui ont si bien réussi à produire un tel travail avec des instruments de qualité inférieure, probablement avec des outils de silex. Les constructeurs de Palenqué possédaient peut-être des instruments de cuivre ou de bronze, mais ils n'auraient assurément pu s'en servir pour travailler une matière aussi dure que celle dont est formée la Stèle de la Smithsonian. Les instruments en silex ou autre pierre résistante étaient beaucoup plus propres en cette occasion. Des expériences modernes ont prouvé que la pierre peut se travailler sans faire usage d'outils en métal [2].

[1] Morelet, *Voyages*, etc., p. 97.

[2] « Les Yucatèques avaient de petites haches d'un métal particulier (du bronze sans doute) qui étaient fixées à des manches en bois. A la guerre, elles leur servaient d'armes; au logis, elles fendaient le bois. Comme ce métal n'était pas très dur; ils les aiguisaient en les battant avec des pierres. » *Diego de*

Dans les pages précédentes, nous avons donné différents extraits relatifs au bas-relief de la Croix, dans la limite que comportait une simple description, mais nous devons y ajouter quelques détails. Bien indiquer la signification des groupes, voilà ce qui doit surtout nous occuper.

Je dois dire avant tout que je penche à attribuer l'œuvre de Palenqué aux Tzendals ou à quelque autre branche de la famille Maya : Les raisons qui m'ont amené à cette opinion sont fondées sur le caractère même des hiéroglyphes dont je parlerai au chapitre suivant. Évidemment le groupe représente une cérémonie religieuse célébrée près d'une croix dont la base représente une tête hideuse et surmontée d'un oiseau figurant sans doute le Quetzal (le *Trogon resplendens, Gould;* le *Pharomacrus Mocimo,* de la Clave), oiseau de grande valeur chez les anciens habitants de ces régions, à cause des longues plumes de sa queue, d'un vert doré, qui servait à orner la coiffure des personnes de distinction[1]. La figure à droite de la croix est, selon moi,

Landa. Relation des choses du Yucatan; Paris, 1864, p. 171. Le cuivre ne se trouvant pas au Yucatan, on suppose qu'ils le tiraient par voie d'échange des régions plus septentrionales. Le grand canot, dont il a été si souvent parlé lors du quatrième voyage de Colomb (1502), et que l'on vit toucher à l'île de Granaja (ou Bonacca), dans la baie de Honduras, venait, supposait-on du Yucatan, et contenait entre autres choses, des haches, des cloches et autres objets en cuivre, ainsi qu'un creuset grossier pour fondre le métal. Les antiquités de cuivre ou de bronze sont relativement assez rares au Yucatan. Il y a quelques années, j'eus l'occasion d'examiner une collection considérable d'antiquités Yucateques envoyées à New-York, pour y être vendues, par Don Florentino Gimeno, de Campêche. Il ne s'y trouvait ni cuivre ni bronze.

Cette question fut pratiquement résolue au Congrès International Anthropologique, tenu à Paris en 1867. Il y a au Musée de Saint-Germain, des moulages de figures de pierre sculptée, représentant des parties d'un dolmen de l'île de Gavr'Innis, dans la baie de Morbihan, en Bretagne. Ces pierres présentent des surfaces toutes couvertes de spirales entre-mêlées. et sur l'une des tables, en granit gris compact, on voit également de grossières ébauches de haches en pierre, dont les dessins sont réguliers et profondément sculptés (voir les fig. 152 et 153 dans les *Monuments en pierre grossières de Fergusson*). Les savants présents dirent que ces sculptures n'avaient pu être exécutées sans l'emploi d'outils en acier ou en bronze durci. Mais M. Alexandre, directeur du Musée, était d'opinion tout autre; il voulut faire un essai Un morceau du même granit fut travaillé avec des hachettes et des ciseaux en pierre, et l'expérience réussit au mieux Après un jour de travail, un cercle et quelques lignes étaient gravées. Un ciseau de silex poli, dont on fit tout le temps usage, fut à peine endommagé; un ciseau de métal avait été passablement endommagé, et un semblable instrument de diorite l'avait été encore davantage, mais le taillant d'une hache de bronze fut faussé en un instant. Il était évident que ces sculptures avaient été faites non avec le bronze, mais avec la pierre. Toutefois, il fallut probablement des années de travail pour réussir à tracer toutes ces figures sur la surface de ces pierres. Le professeur Carl Vogt nous a donné ces détails dans une série de lettres adressées de Paris à la *Gazette de Cologne* en 1867.

[1] « Le plumage du Quetzal est très brillant au mois de mars. C'est alors que les chasseurs le traquent dans les bois, et ils le font jusqu'à l'époque de l'accouplement, c'est-à-dire lorsque le mâle perd les plumes de sa queue. On expédie chaque année deux à trois cents de ces oiseaux de Coban, où ils valent à peu près un demi-dollar, au Guatémala où ils montent à trois dollars. Mais la plupart sont envoyés en Europe où ils sont mal empaillés, et livrés comme spécimens du genre. Les anciens habitants, si l'histoire est digne de foi, prenaient ces oiseaux au lacet, et, après avoir enlevé leurs queues

celle d'un prêtre; celle de gauche, à en juger par les dimensions représente un jeune homme. Ces deux figures ont le front quelque peu déprimé, ce qui indiquerait l'aplatissement artificiel de la tête chez ces peuples[1].

La petite figure présentée à l'oiseau par le prêtre doit, croit-on, représenter un enfant; toutefois l'imagination s'y prêterait un peu. Ainsi qu'il a été établi dans une note, page 33, les figures du prêtre et du jeune homme se trouvent également, selon toute apparence, sur la Stèle du Temple du Soleil, et ici, chacune d'elles tient un enfant à visage grotesque, mais en somme elles sont beaucoup plus finies que dans la Stèle de la Croix[2]. De plus, quelques bas-reliefs en stuc, en fort mauvais état maintenant, offrent encore à nos regards des personnages avec des enfants dans leurs bras.

Bien qu'on ait cru que le Groupe de la Croix pût rappeler quelque cérémonie baptismale, il y a peut-être plus de raison de penser qu'il a pour but d'entretenir d'un fait beaucoup moins innocent : je veux dire le sacrifice d'un enfant. L'évêque Diego de Landa qui, pendant la seconde partie du seizième siècle, habita le Yucatan, consacre tout un chapitre à ces cérémonies baptismales assez compliquées en usage chez les Mayas. Ces peuplades appelaient cette cérémonie d'un nom significatif: Renaître, comme le *Renasci* des Latins. Toutefois il semble que cette cérémonie ne s'appliquait pas aux nouveaux-nés, mais à tel ou tel individu assez âgé pour en comprendre la portée[3]. Le même auteur donne un récit assez révoltant des sacrifices humains pratiqués chez les Mayas, et ceux-ci étaient cependant bien moins barbares sous ce rapport que les Aztèques à l'époque, où Fernand Cortès et ses compagnons envahirent la vallée d'Anàhuac. « A l'occasion d'un grand malheur ou de nécessité publique, les prêtres ordonnaient parfois des sacrifices humains,

magnifiques, leur donnaient de nouveau la liberté. La loi punissait celui qui tuait ces oiseaux. A cette époque reculée, on dit que les plumes du Quetzal constituaient le seul article d'exportation de Vera-Paz, pauvre pays couvert de forêts, et de difficile accès. Grand nombre sont recherchés par les artistes, et servent à rehausser les curieuses et splendides mosaïques en plumes, qui ont si vivement excité l'admiration des conquérants. » Morelet, *Voyages*, etc., p. 335, *Quetzalli*, d'après Clavigero, signifie « plume verte ».

[1] Selon quelques anciens historiens espagnols (Landa, Herrera), cette coutume était en usage chez les Mayas, au temps de la conquête.

[2] Dans le dessin de Del Rio, l'enfant, ainsi que nous le verrons, est très distinctement représenté; mais les dessins de Waldeck et de Catherwood et surtout la photographie de Charnay lui donnent un aspect beaucoup plus fantastique.

[3] Landa, *Relation des choses du Yucatan*, texte espagnol et français ; ouvrage édité par l'abbé Brasseur de Bourbourg. Paris, 1864, § XXVI.

auxquels contribuaient toutes les classes de la société. Ceux-ci donnaient des esclaves pour le bûcher; ceux-là leurs jeunes enfants *(sus hijitos)*, voulant ainsi prouver leur dévotion[1]. » Le baptême d'un enfant n'était pas assurément considéré chez les Mayas comme d'une importance assez considérable pour être perpétué sur la pierre ou le stuc, tandis que le sacrifice d'un enfant, par lequel, d'après leurs croyances, quelque grand désastre avait été détourné, constituait évidemment un motif plus puissant de transmettre le souvenir de ce fait aux générations futures. Si cependant, comme on a pu le croire, les petites figures tenues dans les mains des personnages de la Stèle de la Croix, aussi bien que de celle du Temple du Soleil, ne doivent pas représenter des enfants, mais des *Idoles*, les bas-reliefs en question, naturellement, ne peuvent avoir nul rapport avec les cérémonies baptismales ou sacrificatoires, mais doivent être considérées comme représentations de quelque autre acte religieux.

C'est ici que nous pouvons placer quelques observations sur la signification de la Croix de Palenqué. Les premiers écrivains espagnols font très souvent allusion aux croix que rencontrèrent les Européens qui envahirent le Mexique, l'Amérique Centrale et autres parties du nouveau Continent; et, bien qu'il y ait beaucoup à dire sur ce sujet, je ne pourrais le traiter à fond, sans me laisser entraîner au-delà des limites que m'impose cette monographie. Ces auteurs ne pouvaient séparer la croix de l'idée chrétienne; aussi en attribuèrent-ils la présence en Amérique à quelques missionnaires qui y avaient prêché l'Évangile, bien longtemps avant l'arrivée des Espagnols. Il est assez étrange qu'on ait supposé que l'apôtre saint Thomas soit allé en Amérique pour y répandre la foi chrétienne, et que des tentatives aient été faites pour l'identifier avec le dieu de l'air du Mexique, le héros-civilisateur Quetzalcohuatl ou « Serpent Emplumé. » On a vu, jusqu'à ces derniers temps, soutenir cette curieuse théorie de la propagation de la foi chrétienne avant Christophe-Colomb, et l'on vit parmi ses défenseurs le professeur Tiedemann, anatomiste distingué, qui prouva ainsi une fois de plus

[1] Landa: *Relations*, etc., § XXVIII. — On tuait les victimes de différentes manières. L'une consistait à les précipiter vivantes dans une profonde ravine de Chichen-Itza, d'où, rapporte l'évêque Landa, elles sortaient au bout de trois jours. Cependant, ajoute-t-il plaisamment, on ne revit jamais une seule d'entre elles.

que des connaissances étendues dans une direction ne sauvent pas de l'erreur dans une autre[1]. Cette théorie est presque aussi absurde que celle qui fait descendre des Juifs les Indiens d'Amérique, et nous voyons lord Kingsborough lui-même s'évertuer dans de vains efforts de science pour démontrer que les Mexicains remontent aux Hébreux.

Assurément la croix fut un symbole dans l'Ancien Monde, pendant les siècles précédant l'ère chrétienne[2], ainsi que, dans le Nouveau, longtemps avant que Christophe Colomb eût déployé sur la côte de Guanahani la bannière de Castille et de Léon. Les sculptures et peintures égyptiennes nous montrent des croix de différentes formes. On voit souvent, comme symbole de la vie, dans les mains des divinités égyptiennes, une petite croix à poignée ovale ou ronde, la *Crux ansata*. Sur des monnaies frappées à Sidon, à Beyrouth, etc., Astarté, la divinité syrienne dont le culte était accompagné de cérémonies d'un caractère obscène, se présente tenant à la main une grande croix semblable à celles des processions catholiques. La déesse est debout sur un bateau ou dans un temple, et toujours la croix est le plus apparent de ses attributs[3]. Cet emblème, en effet, a toujours été très commun chez les anciens peuples, et bien qu'il ait pu souvent être employé en manière de simple ornement, il est probable que, là où il apparaît avant l'ère chrétinne, d'une façon symbolique à n'en pas douter, il a servi à pour exprimer les principes réciproques de la nature. Je n'ai pas, dans cette publication, l'intention de m'étendre sur ce point, et, si j'y fais allusion, c'est à cause de sa portée au point de vue du sens de la croix en Amérique. Toutefois, il sera de toute évidence, pour qui voudra approfondir ces idées, qui ont maintenant tant de valeur, que les mystères de la génération ont dû puissamment agir sur l'imagination des hommes des premiers siècles et les conduire, par suite d'une tendance caractéristique d'une certaine époque du développement humain, à la symbolisation de ce qui donne la vie et de ce qui la continue. Plus

[1] On peut voir quelque chose d'à peu près semblable dans la tendance des auteurs grecs et romains à reconnaître leurs propres dieux et déesses dans les divinités des nations barbares dont ils nous donnent l'histoire. Hérodote surtout nous en fournit de nombreux exemples. D'après César, la Gaule adorait Mercure, Apollon, Mars, Jupiter et Minerve, et les croyait descendre de Pluton, etc.

[2] La croix, on le sait parfaitement, était aussi un instrument de supplice chez maintes nations, et, comme tel, devint le symbole du christianisme, après la mort de son fondateur.

[3] On voit de semblables monnaies dans les « *Recherches*, etc., » de Mac Culloh ; Baltimore, 1829, pp. 332-33, et dans les « *Mœurs des Sauvages Américains* » de Lafitau. Paris 1725, t. I, pl. 17.

tard la signification de l'emblème se modifia, bien qu'il semble toujours se rapporter en quelque façon à la puissance créatrice de la nature.

Plusieurs anciens auteurs Espagnols nous apprennent que la croix fut jadis vénérée au Yucatan comme procurant la pluie. Quand, en 1518, Grijalva toucha à l'île de Cozumel [1], maintenant déserte et toute couverte de forêts, non loin de la côte du Yucatan, il aperçut avec étonnement, une croix de ce genre élevée dans l'enclos d'un des nombreux temples de cette île. « Les arrivants y virent, dit Herrera, quelques sanctuaires et temples, dont l'un en particulier avait la forme d'une tour carrée, pleine à la base et creuse au sommet, qui présentait quatre grandes fenêtres et tout autant de spacieux corridors. La portion creuse formait la chapelle, où se trouvaient les idoles et dans le fond une sacristie où étaient déposés les objets du culte. Au pied de la tour était une construction en pierre et chaux, badigonnée et garnie de créneaux. Au milieu de cet édifice s'élevait une croix en calcaire, haute de trois varos. Pour les indigènes, c'était la divinité de la pluie; ils avaient en elle tant de confiance que jamais, selon eux, elle ne manquait d'exaucer leurs vœux, s'ils l'invoquaient avec dévotion. En d'autres parties de cette île, et aussi dans le Yucatan, se voyaient des croix de la même forme et peintes; elles n'étaient pas en laiton, comme le prétend Gomara, car on n'en avait point, mais en pierre ou en bois [2].

Herrera, dans sa description de la tour (téocalli) et de la croix, se trouve d'accord avec Gomara, le plus ancien de ces deux auteurs. D'après le dernier, la croix avait dix palmes de haut *(tan alta como diez palmos);* elle était adorée par les Indiens, comme divinité de la pluie ; ils s'y rendaient en procession avec grande dévotion lorsque les eaux tombaient du ciel et offraient

[1] L'île de Cozumel (primitivement Cuzamil), « Ile des Hirondelles, » selon Cogolludo, était avant l'arrivée des Espagnols, une sorte de Mecque Indienne, où les naturels faisaient des pèlerinages pour célébrer leurs cérémonies religieuses.

[2] « Vieron algunos adoratorios, i templos i uno en particular, cuia forma era de una torre quadrada, ancho del pie, i hueca en lo alto, con quatro grandes Ventanas, con sus Corredores i en lo hueco, que era la capilla, estaban Idolos, i las espaldas estaba una sacristia, adonde se guardaban las cosas del servicio del templo : i al pie de este estaba un cercado de Piedra, i cal, almenadi, i enlucido, i enmedio una Cruz de Cal, de tres varas en alto, à la qual tenian por el Dios de la lluvia, estando mui certificados, qui no les faltaba, quando devotamente se la pedian : i en otras partes de esta Isla, i en muchas de Jucatàn, se vieron cruces de la misma manera. i pintadas, i na de Latòn por que nunca le huovo, como dice Gomara, sino de Piedra, i Palo ». (Herrera, *Historia generale de los Hechos de los Castellanos en las Islas y Tierra firme del mare oceano.* — *Madrid,*, 1725-30, déc. 2, livre III, ch. I. La première édition parut en 1605-15).

des cailles en sacrifice, brûlaient de l'encens, et les aspergeaient d'eau pour apaiser la colère de la divinité. Cette vénération pour la croix, continue l'écrivain, rendit ces indigènes plus empressés à adopter le symbole des chrétiens [1]. Cogolludo, Peter Martyr et autres auteurs, ont également parlé des croix du Yucatan; mais comme j'ai dit tout ce qui était nécessaire pour mon sujet, je m'arrête là.

Le Licencié Palacio a vu, dans le Honduras, au milieu des ruines de Copan, une croix de pierre, mesurant trois palmes de hauteur, dont un des bras était cassé [2]. L'abbé Clavigero parle de plusieurs points du Mexique où furent signalées des croix d'origine indienne, mais il ne dit pas dans quelle intention les natifs les ont élevées. Quant à ce qui concerne les prétendus travaux de la mission de saint Thomas en Amérique, il dit avec prudence : « Nous n'avons jamais pu partager cette opinion [3]. » Le P. Antonio Ruiz parle d'une croix miraculeuse trouvée en un certain endroit du Paraguay, lequel, d'après cette circonstance, fut appelée Santa-Cruz. Ce père considère cette croix comme une preuve à l'appui de l'opinion que l'apôtre saint Thomas a annoncé la religion chrétienne au Brésil, au Paraguay et au Pérou [4].

Garcilasso de la Vega, le chroniqueur du Pérou, décrit une croix conservée de son temps à Cuzco, capitale de l'empire des Incas. J'extrais, en partie, les passages relatifs à cette croix d'une minutieuse traduction de sir Paul Rycaut, l'original espagnol n'étant pas à ma disposition : « En la cité de *Cozco*, les *Incas* possédaient une certaine croix en marbre blanc, dit *Jaspe de Cristal*, mais on ne sait depuis quelle époque. En 1560, je la laissai dans la sacristie de la cathédrale de cette ville ; je me rappelle qu'elle était pendue à un clou avec une bande de velours noir ; cette croix, lorsqu'elle était en possesion des Indiens, avait été suspendue par une chaîne d'or ou

1 Gomara, *Hispania victrix*, première et deuxième partie de *la Historia generale de las Indias*. Avec la *Conquista de Mexico y de la Nueva España;* Medina del Campo, 1553; seconde partie, fol. 10.

2 Ouvrage dédié au roi d'Espagne, par le licencié docteur Don Diego Garcia de Palacio, 1576, avec traduction anglaise et notes par E.-G. Squier. New-York, 1860, p. 93.

3 Clavigero, *History of Mexico*, traduite de l'italien par Charles Cullen. Philadelphie, 1817, vol. II, p. 14.

4 Ruiz, *Conquista Espiritval por los religiosos de la Compagia de Jésus, en los provincias del Paraguay, Parana, l'Uruguay y Tape*. Madrid, 1639, §§ XXI-XXV. Dans cet ouvrage, les feuilles seules sont numérotées.

d'argent, qui dans la suite, fut changée par les personnes qui la déplacèrent. Cette croix était carrée, aussi large que longue, et de trois doigts d'épaisseur. Longtemps elle resta dans l'un de ces appartements royaux, qu'ils appellent *Huaca*, expression équivalent à lieu consacré. Les *Indiens* ne l'adoraient pas, toutefois ils l'avaient en grande vénération, soit à cause de sa beauté, soit pour quelque autre motif, dont ils ne sûrent nous rendre compte [1]. »

Les exemples précédents que, s'il était nécessaire, on pourrait augmenter de bien d'autres, ont démontré que la croix a été considérée comme un symbole par les plus anciens peuples de l'Amérique. Maintenant, je vais citer en passant les opinions de quelques auteurs traitant du sujet en question. Je commencerai par le docteur J.-G. Müller qui a écrit un volume de 706 pages sur les religions primitives de l'Amérique. Professeur de théologie, ce caractère doit le défendre contre toute imputation de tendance particulière à partager les théories en désaccord avec les sentiments moraux qui prévalent aujourd'hui parmi les nations civilisées. Après avoir parlé de la croix de Cozumel, comme divinité de la pluie, et avoir fait allusion à la rencontre de croix dans d'autres endroits de l'Amérique, il continue :

« La croix se trouve également comme *symbolisant la nature* chez les anciens peuples de notre hémisphère, fait qui, étant donnée la simplicité de forme de cet objet peut difficilement causer quelque surprise. Les Indous, les Égyptiens, les Syriens et les Phéniciens firent en ce sens usage de la croix. Elle orne la tête de la déesse d'Éphèse. Mais c'est la simplicité même de sa forme qui en rend l'interprétation difficile, parce qu'elle peut se prêter à trop d'hypothèses. Tous les essais tentés jusqu'ici pour faire de la croix soit la clef du Nil, soit un phallus, soit un signe des saisons, se rapportent à la conception de l'énergie de la nature productrice. C'est pourquoi la croix apparait avec les dieux représentant le soleil et avec la divinité d'Éphèse, et qu'elle est dans les parages tropicaux, le symbole par excellence, du dieu de la pluie qu'elle représente suivant les dires des indigènes. En Chine, aussi, pluie signifie conception, et le mythe grec de la pluie que verse sur Danaé Jupiter, le pourvoyeur de nuages, n'a pas d'autre sens.

[1] Garcilasso de la Vega. *Commentaires royaux du Pérou*, etc., traduits de l'espagnol par Sir Paul Rycaut, Kt. Londres, 1688, liv. II, ch. III, p. 30.

C'est pourquoi, partout où il est fait mention de la vénération de la croix dans l'Amérique Centrale et dans les pays limitrophes il semble moins hasardeux de rattacher ce culte à l'idée de la divinité de la pluie fertilisant, traversant la terre qui la reçoit dans son sein maternel.... Il est impossible de croire que Stéphens se soit refusé à admettre que les Indiens idolâtres aient jamais adoré la croix[1]. Lui-même, dans son ouvrage sur l'*Amérique Centrale* cite une pareille croix à Palenqué et en donne la description. Au-dessus de la croix est un oiseau, et à côté se trouvent deux figures humaines en contemplation devant elle, et paraissant lui offrir un enfant..... De plus, la même croix se rencontre dans de vieux manuscrits hiéroglyphiques Mexicains, tels que, par exemple, dans le Codex de Dresde, et dans le manuscrit de M. de Fejervary, de Budapest, en Hongrie. A la fin du dernier de ces manuscrits, on voit une espèce de croix maltaise, ayant au centre une divinité sanguinaire. Sur chacun des quatre grands bras de la croix figure, mais différent sur chacun d'eux, un objet en forme de **T** avec une figure humaine debout de chaque côté, et un oiseau perché sur la traverse horizontale..... L'oiseau qui est associé à la croix sur le bas-relief de Palenqué et sur le manuscrit ci-dessus mentionné, est un attribut propre au dieu de l'air et de la pluie. A l'oiseau et à la pluie appartiennent les régions de l'air[2]. »

D'après ce qui précède on peut conclure que le professeur Müller regarde la croix anté-chrétienne, comme étant, dans sa conception originelle, un symbole phallique non seulement dans l'Ancien Monde, mais aussi dans le Nouveau. Bien différentes sont les vues du docteur D.-G. Brinton, telles qu'elles sont exprimées dans ses « *Myths of the New World* » ouvrage dénotant une science et des recherches peu communes. Pour lui, la croix

[1] Ce n'est pas sans raison que Stéphens a pu faire cette remarque, si l'on considère que ce savant connaissait les écrits d'Herrera et de Cogolludo, auteur, comme nous l'avons vu, de *Récits sur les croix Yucatèques et sur leur culte.* — « Die Kreuze, welche auf Cozumal, in Yucatan, und anderen Gegenden von Amerika die Aufmerksamkeit der Conquistadores in so hohem Grade auf sich gezogen haben, beruhen Keineswegs auf *Mönchssagen*, sondern verdienen, wie Alles, was auch nur entfernten Bezug auf den religiosen Kultus der eingeborenen Völker von Amerika hat, eine ernstere Untersuchung ». — Humbolt : *Kritische Untersuchungen über die historische Entwickelung der geographischen Kenntnisse von der neuen Welt;* Berlin, 1852, Bd. I, S.544.

[2] Müller, *Geschichte der Amerikanichen Urreligionen.* Basel, 1855. p. 497. — J'ai pris la liberté, dans ma traduction, d'emprunter au professeur Müller son compte rendu de la croix représentée d'une façon un peu plus complète dans le manuscrit de M. de Fejervary. Ce manuscrit est reproduit au vol. III, de l'ouvrage de Lord Kingsborough.

est purement le symbole des quatre points cardinaux, des quatre vents. « Les missionnaires catholiques, dit-il, trouvèrent que la croix, n'était pas un objet d'adoration nouveau chez la race rouge, et ils ne savaient s'il fallait attribuer ce fait aux pieux labeurs de saint Thomas ou à la subtilité sacrilège de Satan. Elle occupait le centre du grand temple de Cozumel, et se conserve encore dans les bas-reliefs des ruines de la cité de Palenqué. De temps immémorial, elle avait reçu les prières et les sacrifices des Aztèques et des Toltèques; elle était appendue comme un auguste emblème aux murs des temples de Popayan et de Cundinamarca. Dans la langue mexicaine, le mot « Croix » porte le nom juste et significatif « d'Arbre de notre vie, » ou bien « Arbre de notre chair (Tonacaquahuitl). »

« La croix représentait le dieu des pluies et de la santé, et c'était là, par-tout, sa simple signification. Les natifs du Yucatan, disent les chroniqueurs, invoquaient la croix comme dieu des pluies, lorsqu'ils avaient besoin d'eau. La déesse des pluies des Aztèques[1] tenait une croix à la main, et lors des fêtes célébrées en son honneur, dès les premiers jours du printemps, des victimes étaient clouées à une croix et ensuite percées de flèches. Quetzalcoatl, le dieu des vents, portait, comme attribut de ses fonctions, une massue en forme de croix d'évêque; sa robe était parsemée de croix en guise de fleurs; l'adoration et le culte rendus à ce dieu étaient entièrement confondus[2]. Lorsque les Muyscar sacrifiaient à la déesse des eaux, ils tendaient des cordes en travers des profondeurs tranquilles de quelque lac, formant ainsi une croix gigantesque, et, à leur point de rencontre, ils jetaient leurs offrandes, de l'or, des émeraudes, des huiles précieuses. Les bras de la croix indiquaient les points cardinaux, et représentaient les quatre vents, pourvoyeurs de la pluie[3]. »

La tentative du docteur Brinton, pour interpréter la signification du Groupe de la Croix de Palenqué, est à coup sûr très ingénieuse, et je la transcris ici, en raison du jour qu'elle peut jeter sur le sujet que traite cette monographie :

[1] Chalchihuitlicue.

[2] Quetzalcoatl fut le premier qui planta et adora la croix, que l'on nomma Tonaca-Quehuitl, ce qui veut dire « arbre de la nourriture et de la vie. » Ixtlilxochitl : *Histoire des Chichimèques*. Paris, 1840, t. I, p. 5. (Collection Ternaux-Compans.)

[3] Brinton, *Myths of the New-World*, New-York, 1868, p. 95.

« Le serpent lumineux, était le dieu de l'abondance; c'était comme le symbole des averses fécondantes de l'été. Né au sein des ondes atmosphériques, il était l'attribut propre de celui qui gouverne les vents. De plus, nous avons déjà vu qu'on représentait les vents comme de grands oiseaux. De là, l'union de ces deux emblèmes dans des noms tels que Quetzalcoalt, Gucumatz, Kukulkan, qui tous sont des appellations du dieu de l'air dans les idiomes de l'Amérique Centrale, et qui, tous aussi, signifient l'Oiseau-Serpent. Là également, nous pouvons voir la solution de ce monument qui a tant embarrassé les antiquaires américains; j'ai nommé la croix de Palenqué. C'est une stèle fixée au mur d'un oratoire. Elle représente une croix surmontée d'un oiseau, et reposant sur la tête d'un serpent. Ce dernier n'est pas bien indiqué sur la planche des *Travels* de M. Stéphens, mais on le distingue parfaitement dans les photographies prises par M. Charnay, qui a été assez aimable pour me permettre d'en prendre connaissance. La croix, je l'ai démontré plus haut, était le symbole des quatre vents; quant à l'oiseau et au serpent, ce sont simplement les rébus du dieu de l'air, qui les gouverne [1]. »

Cette explication serait assez plausible, s'il n'y avait pas lieu de croire que la figure, formant la base de la croix, ne doit probablement pas représenter la tête d'un serpent. Je ne puis la reconnaître comme telle, ni dans le dessin de Stéphens, ni dans la photographie de la pierre centrale de Charnay. Au surplus, les zoologistes du Musée National des États-Unis, que j'ai consultés à cet égard, corroborent pleinement cette opinion. Charnay lui-même l'appelle *une hideuse figure d'idole*. En outre, les Mexicains et les habitants de l'Amérique Centrale imitèrent généralement dans leurs sculptures le serpent, qui constituait un des principaux éléments de leur mythologie, avec assez d'exactitude pour qu'on puisse facilement le reconnaître. Aussi en conclurons-nous que la figure de Palenqué ne peut être considérée même comme une œuvre de convention. Mais on trouve un argument encore plus fort contre l'opinion du docteur Brinton, dans le dernier groupe des dessins du Fejervary de Budapest, où nous rencontrons quatre fois représenté une figure qui, on l'a établi, offre, sans exagérer, une remarquable analogie avec le groupe de la Croix de Palenqué. Le bras inférieur de la croix,

[1] Brinton, *Myths of the New-World*, New-York, 1868, p. 18.

renversé dans la figure 6, nous montre un tronc aux branches horizontales surmontées d'un oiseau. Deux personnages apparemment en prières, se tiennent debout tout auprès. La base du tronc a la forme d'une tête hideuse, à laquelle sont ajoutés deux avant-pieds se terminant en griffes ou doigts ; aucune autre partie du corps n'est visible. Cet être ressemble bien plus à une grenouille qu'à un serpent [1].

Le docteur Brinton est très hostile à la théorie phallique, il la combat

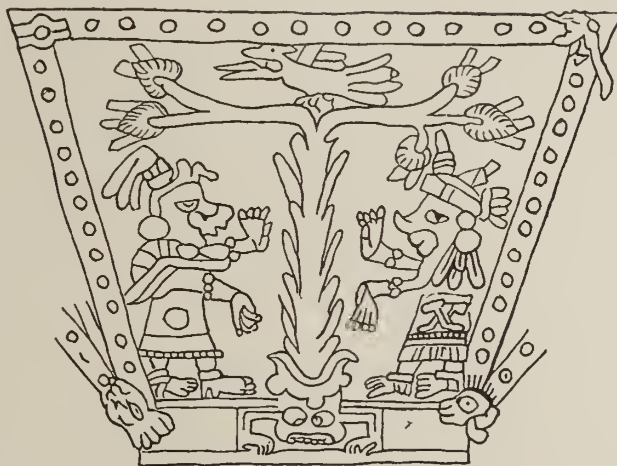


FIGURE 6.
Partie d'une figure du manuscrit Fejérváry
— D'APRÈS KINSGBOROUGH —

avec une véhémence plus grande qu'il n'est nécessaire en cette occurence. En l'appelant « dégradante », il semble oublier ce fait, que la pudeur des nations chrétiennes de notre temps n'est de nulle façon une qualité innée, mais tout simplement le résultat d'une longue éducation.

Il ne s'agit pas de savoir si une idée ou un usage répugne à nos sentiments, mais si elle a pu avoir quelque influence sur le développement intellectuel de l'homme. Rien, par exemple, n'excite notre horreur à un plus haut degré que le cannibalisme et cependant il est plus que probable que, dans les siècles

[1] Dans la seconde édition de ses « *Myths* » (New-York, 1876), que j'ai vue pour la première fois, après qu'eût été faite la mention ci-dessus, le docteur Brinton modifie son opinion sur le caractère de cette figure. « Le bras descendant (de la croix), dit-il, repose sur un crâne, peut-être celui d'un serpent, mais plus probablement sur un crâne humain, » p. 124.

reculés, nos aïeux ont versé dans ces pratiques abominables. En effet, s'il faut s'en rapporter aux monuments d'Hérodote et d'autres anciens auteurs, l'anthropophagie, lors des temps historiques, survivait encore parmi certains peuples européens. Personne ne peut préjuger comment jugeront nos manières de penser et de vivre ceux qui viendront après nous. Celles-ci, d'ailleurs, se modifieront grandement encore, à coup sûr, avec la marche progressive de la civilisation.

Le sujet auquel le caractère de cette publication m'a forcé de faire allusion a été traité par M. Squier dans son ouvrage intitulé *the Serpent Symbole and worship of the reciprocal principles of nature in America*, et de plus, récemment, tout à fait à fond par M. Bancroft dans son ouvrage souvent cité : *Native Races of the Pacific States*. Les idées de M. Squier diffèrent de celles de M. Bancroft ; cela est prouvé par le passage suivant relatif à la croix : « La rencontre fréquente de la croix qui, dans des parties si nombreuses de la terre, chez des peuples si séparés les uns des autres, a servi à symboliser le principe vivifiant, créateur et fertilisant de la nature, est peut-être l'une des évidences les plus frappantes de l'antique reconnaissance par les Américains des principes réciproques de la nature, surtout lorsque nous nous rappellerons que le mot mexicain, usité pour désigner cet emblème, Tonacaquahuitl, signifie « arbre d'une seule vie, ou de la chair [1] ».

M. Squier, considère les croix du Yucatan comme différant, par la signification, du Tonacaquahuitl ou arbre de vie, qu'il croit être représenté sur la croix de Palenqué [2] ; le docteur Valentini, à en juger d'après un passage d'une lettre à moi-même adressée, regarde aussi la sculpture de Palenqué comme l'arbre symbolique de vie. Jusqu'à meilleures informations, nous sommes autorisés à voir dans le bas-relief de Palenqué un monument commémoratif d'un sacrifice propitiatoire au dieu de la pluie, accompli, peut-être, durant une période de souffrances inouïes causées par le manque d'eau. Toutefois, il peut se faire que sa véritable signification soit tout autre et qu'on ne la connaisse positivement que lorsque le sens des caractères qui l'accompagnent aura cessé d'être une énigme.

[1] Bancroft, *Races Primitives*, etc., vol. III, p. 506.
[2] Note 30 de sa Traduction de Palacio, p. 120.

CHAPITRE V

ÉCRITURE PRIMITIVE AU MEXIQUE, AU YUCATAN ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE

En 1863, l'abbé Brasseur de Bourbourg découvrit, dans les archives de l'Académie Royale d'Histoire de Madrid, un manuscrit espagnol, copie d'un autre manuscrit composé par Diego de Landa, membre de l'ordre des Franciscains. Celui-ci, après avoir, bien jeune encore, quitté l'Espagne, vécut en missionnaire de nombreuses années au Yucatan, où il mourut en 1579, second évêque de Mérida. L'infatigable savant français, comprenant de suite l'importance du manuscrit, le copia, fit publier à Paris l'année suivante (1864) le texte espagnol accompagné de la traduction, d'une préface et de nombreuses notes et additions, le tout formant un volume de 516 pages, sous ce titre « *Relation des choses du Yucatan de Diego de Landa*, » et « *Relacion de las Cosas de Yucatan, sacada de lo que escrivió el P. Fray Diego de Landa de la Orden de San-Françisco.* » Cet ouvrage nous donne une histoire de la contrée, de son histoire, de sa conquête par les Espagnols, puis une description tout à fait *inextenso* des indigènes, de leurs mœurs, leurs arts et leur religion ; mais la supériorité que cette œuvre a acquise sur les livres de même genre est due principalement à cette circonstance que l'auteur présente le dessin des signes que, d'après son exposé, les Natifs employaient pour leur écriture, et aussi le dessin de ceux qui exprimaient les jours et les mois de leur calendrier. Un texte explicatif accompagne ces caractères. La division du temps est surtout traitée d'une façon tout à fait intelligible.

Quelques savants enthousiastes, spécialement intéressés au déchiffrement des hiéroglyphes de Palenqué et autres, et aussi à celui du petit nombre de manuscrits échappés au zèle destructeur des prêtres espagnols, regardèrent la publication de ces caractéres comme un événemement littéraire rempli de conséquences considérables. On crut à la découverte d'une espèce de Pierre de Rosette, à l'aide de laquelle une nouvelle lumière pourrait être jetée sur les premières périodes de l'histoire de l'Amérique. Bientôt les



Figure 7.

Alphabet Maya de Landa

savants français qui, généralement se donnent plus à l'étude de l'archéologie américaine, que ceux des autres contrées européennes, en entreprirent l'interprétation ; mais les résultats, ainsi que nous le verrons, n'ont pas jusqu'ici justifié les hautes espérances qu'on avait conçues tout d'abord.

L'alphabet de Landa (fig. 7) se compose de trente-trois signes. Vingt-six d'entre eux figurent les lettres, six les syllabes et un (le dernier)

marque l'aspiration. Quelques-unes de ces lettres A, B, H, etc., sont représentées par plusieurs caractères. L'évêque a une manière bien peu satisfaisante d'interpréter l'usage de ces signes ; celle-ci est confuse et prouve que l'auteur avait peu d'aptitude à apprécier la valeur future de ce qu'il donnait à connaître. Cette absence de clarté peut néanmoins s'attribuer en partie à la négligence du scribe. En effet, le manuscrit publié par Brasseur n'était pas l'original, mais une copie que l'on supposait avoir été faite trente ans environ après la mort de l'écrivain. Brasseur croit également que le copiste se permit d'omettre quelques portions du texte. Les observations de Landa sur l'écriture Maya commencent ainsi : « Les habitants faisaient usage également de certains caractères ou lettres avec lesquelles ils écrivaient au bas de leurs livres leurs anciennes affaires et ce qu'ils savaient. Au moyen de ces caractères, de certaines figures, et de signes particuliers y ajoutés, ils se rendaient compte de ce qui les concernait, le faisaient comprendre aux autres, et le leur enseignaient. Nous trouvâmes chez eux un nombre considérable de livres écrits de cette façon ; mais, comme il n'y en avait pas un seul qui ne contînt des superstitions et des mensonges diaboliques, nous jetâmes au feu ceux qui blessaient les croyances des indigènes ou ceux encore qui pouvaient les affliger[1]. » La confession de ce vandalisme, qui peut rivaliser, pour de semblables faits, avec celui de Zumárraga, premier archevêque du Mexique, et avec celui d'autres ecclésiastiques espagnols de ce temps, démontre clairement que Landa n'était pas moins imbu que ses contemporains de l'esprit fanatique de son époque.

Landa nous donne quelques exemples d'épellation Maya, mais un seul d'entre eux est parfaitement intelligible. *Ma in Kati*, dit-il, signifie : « Je ne veux pas : » Voici comment on l'écrit :

Des opinions tout à fait dissemblables ont été émises au sujet de la valeur de l'alphabet de Landa. Tandis que les uns, comme on l'a dit plus haut, y voient la clef qui pouvait en dernier ressort résoudre le mystère des hiéroglyphes de l'Amérique Centrale, d'autres, moins présomptueux, et ils sont en nombre, vont assez loin pour se refuser à croire que cet alphabet possède

[1] Landa, *Relation des choses du Yucatan*, p. 316.

en rien le caractère que lui attribue l'évêque de Mérida. Parmi ces derniers, on compte le professeur H. Wuttke, auteur qui a fait une étude spéciale et complète de ce genre d'écriture. « Nous devons, dit-il, nous refuser, pour le moment, à partager les idées de quelques savants modernes, prétendant que les naturels de l'Amérique Centrale ont jadis eu notion d'une écriture alphabétique. Aucun des premiers historiens, lesquels eurent cependant des relations avec les Mexicains les plus éclairés, n'a émis une semblable opinion, à l'exception de Landa dont les affirmations sont très confuses. Dans certaines circonstances, leurs observations arrivent même à l'opposé. Dans l'écriture de leurs livres, dit Landa, les Yucatèques font usage de certains caractères ou lettres, et, à l'aide de ceux-ci, de figures et de certaines marques sur ces dernières, ils se rendent compte de leurs affaires *(sus cosas)*. Landa donne un alphabet de ces lettres, lequel peut néanmoins n'être qu'un essai tenté par les naturels *après l'introduction de l'alphabet espagnol*. Son défaut de connaissance approfondie du système d'écriture des Yucatèques n'est pas seulement démontré par la confusion de ses rapports — car un récit embarrassé annonce presque toujours que l'on a guère compris — mais ce manque de lumières se décèle également par son incertitude relativement à la valeur de deux des signes. Au caractère **∩** il ajoute comme explication *signe d'aspiration?* et à celui qui rend MA *quizá tambien* (peut-être aussi !) ME ou MO' [1]. »

Évidemment, Landa faisait peu de cas de l'écriture Yucatèque, puisqu'il traitait ce sujet comme chose peu digne de son attention. Il ne s'était pas donné la peine de s'éclairer suffisamment sur l'application des caractères Maya, lesquels, comme il le constate lui-même, étaient à cette époque tombés entièrement en désuétude, par suite de l'introduction des lettres espagnoles dans le pays [2].

« Nous considérons, continue Wuttke, l'écriture de l'Amérique Centrale, comme une *véritable écriture peinte*, et nous pensons que Gama a raison de nier l'existence d'une clef générale, universellement applicable. La nature même de l'écriture peinte donne place à une diversité de méthodes [3]. » Plus

[1] Wuttke, *Die Entstehung der Schrift*, etc. Leipzig, 1872. — S. 205.
[2] Landa, *Relation*, etc., p. 322.
[3] Wuttke, *Die Entstehung der Schrift*, etc., S. 205.

loin, Wuttke s'explique d'une façon plus explicite sur l'origine de l'alphabet présenté par Landa. Après la conquête, les Indiens, croit-il, avaient choisi parmi leurs caractères *(aus ihrem Schriftvorrathe)* un certain nombre d'entre eux, qu'ils employaient au lieu de lettres, quand ils voulaient écrire dans leur propre langue. « L'alphabet Yucatèque peut difficilement être sorti de la souche Maya. L'influence de l'alphabet espagnol sur les naturels en a amené la naissance[1]. » Il admet donc que les Mayas avaient des caractères propres au moment de l'invasion espagnole, mais il en regarde l'application en signes phonétiques, comme une conséquence de leurs relations avec les conquérants.

Le docteur Valentini, dans son travail sur la pierre calendrier des Mexicains, s'exprime encore avec plus d'assurance que Wuttke : « Cet alphabet Yucatèque, dit-il, n'est tout simplement qu'un essai de quelque évêque missionnaire, de Diego de Landa, pour enseigner aux indigènes leur langage, d'une manière phonétique, à notre façon, mais avec leurs propres caractères. Je ne veux pas traiter plus amplement ce sujet, mais je donnerais volontiers plus tard, si on le désirait, des explications plus détaillées. » Celles-ci sont, en effet, très à souhaiter, et il y a espoir que le docteur Valentini nous fera bientôt partager les bénéfices de son expérience.

Les premiers écrivains espagnols nous parlent de livres, qu'ils virent entre les mains des naturels de ces pays et aussi des moyens qu'ils employaient pour exprimer leurs idées, à l'aide de signes. Las Casas, le vénérable évêque de Chiapas, s'étend, lui surtout, sur ce sujet dans son *Historia Apologetica de las Indias Occidentales*. Ses longs séjours au Nouveau Monde, principalement dans les endroits où n'avaient pas encore pénétré les Espagnols, lui fournissaient des facilités pour prendre pleine connaissance des détails de la vie indienne. « Dans toutes les républiques de ces contrées, dit-il, dans les royaumes de la Nouvelle Espagne, et partout ailleurs, il y avait des gens qui remplissaient la tâche de chroniqueurs et d'historiens. Ils avaient connaissance des commencements de la religion et de tout ce qui y avait rapport ; les dieux, leur culte, aussi bien que les fondateurs de villes et de cités étaient dans leur mémoire. Ils étaient loin d'ignorer les origines des rois et des per-

[1] Wuttke : *Die Entstehung der Schrift*, pp. 237 et 238.

sonnages considérables de leurs États, le mode de leur élection, comment ils se succédaient, le nombre et les qualités de leurs premiers chefs, leurs travaux et leurs actions mémorables, bonnes et mauvaises ; enfin, s'ils avaient bien ou mal gouverné, etc..... Les jours, les mois, les années, ils les savaient. Bien que leur écriture ne fût pas semblable à la nôtre, ils avaient toutefois leurs figures et leurs caractères au moyen desquels ils se rendaient compte de tout ce dont ils avaient besoin ; ils possédaient également leurs immenses livres composés avec tant d'art, de savoir-faire et de génie, que nous pourrions assurer que nos lettres ne leur avaient pas été d'un bien grand usage *que podriamos decir que nuestras Letras no les hicieron mucha ventaja.* Nos religieux ont vu tels de ces livres et j'en ai remarqué d'autres ; néanmoins un grand nombre ont été brûlés à l'instigation des moines qui craignaient que les parties concernant la religion pussent devenir nuisibles aux indigènes. Le hasard fit cependant que quelques-uns d'entre-eux, ayant oublié certaines phrases, certaines particularités de la doctrine chrétienne, dans laquelle on les instruisait, et n'étant pas capables de lire nos lettres, se mirent à écrire le tout avec leurs figures et leurs caractères mêmes, ce qu'ils firent d'une façon très ingénieuse en substituant le son de notre vocable à la figure correspondante dans leur idiome : Ainsi, pour dire *amen*, ils peignaient quelque chose ressemblant à de l'eau (*a*, racine de *atl*, en mexicain), ensuite un *agave (me* racine de *metl)*, ce qui chez eux a presque le son de *amen*, parce qu'ils disent *ametl*, et ainsi procédaient-ils en d'autres circonstances [1]. »

Cette manière de faire s'accordait avec l'ancien système d'écriture mexicaine qui a été si bien commenté par M. Aubin. D'après cet illustre savant, l'écriture mexicaine montre au moins deux degrés ou phases de développement. « Leurs assez grossières compositions, dit-il, les seules dont se soient jusqu'ici occupés presque exclusivement les auteurs, ressemblent beaucoup aux rébus servant à l'amusement des enfants. Comme les rébus, elles sont généralement phonétiques, mais souvent aussi confusément symboliques et idéographiques. Tels sont les noms de villes et de trois cités par Clavigero d'après

[1] Las Casas, *Histoire Apologétique des Indes Occidentales*, vol. IV, ch. 235, p. 321, etc.; manuscrit de la Bibliothèque du Congrès. Washington, D. C.

Purchas et Lorenzana, et par tout un monde d'auteurs d'après Clavigero. M. de Humboldt les définit bien, quand il les appelle *des signes pouvant être lus*, et plus loin, lorsqu'il établit *que les Mexicains savaient écrire les noms en réunissant certains signes qui en rappelaient les sons*[1]. »

Comme exemple, M. Aubin donne le nom du quatrième roi du Mexique, Itzcoatl ou « Serpent d'Obsidienne ». La figure qui exprime ce nom représente un serpent, *coatl*, avec des dards d'obsidienne, *itz-tli*, sortant du dos même de l'animal (fig. 8). Le nom, toutefois, a été indiqué d'une autre façon, que M. Aubin appelle avec raison le degré le plus avancé de l'art de l'écriture chez les Mexicains. Dans ce dernier cas, le dessin



Fig. 8.



Fig. 9.

(fig. 9), représente une arme garnie de lames d'obsidienne, puis un pot de terre, *co-mitl*, au-dessus duquel on voit le signe représentant l'eau, *atl*. [2]. « Ici, dit M. Tylor, nous avons une véritable écriture phonétique, car le nom n'est pas à lire selon le sens, *Couteau-bouilloire eau*, mais seulement d'après les mots Astèques, *Itz-co-atl*[3]. »

Voilà assurément, dans un certain sens, une écriture phonétique, mais elle n'est pas d'un ordre aussi élevé que celle qu'attribue Landa aux natifs du Yucatan. Je ne sache pas que les autres chroniqueurs espagnols du seizième siècle aient corroboré l'opinion de ce missionnaire. Je fais cependant exception pour Mendieta, qui fait observer que, bien que les indigènes ignorassent l'écriture, ils n'en ressentaient pas le besoin, en raison des peintures et des caractères qu'ils employaient au lieu de lettres. « Mais, dans le pays de Champoton, dit-il, on en faisait usage, et les naturels se

[1] Brasseur de Bourbourg, *Histoire des Nations civilisées*, etc., t. I, p. XLIV. — Comme je n'ai pas à ma disposition les ouvrages de M. Aubin, je cite d'après Brasseur.

[2] Brasseur de Bourbourg, *Histoire des Nations civilisées*, etc., t. I, p. XLV. — Le système d'écriture brièvement exposé ici survécut parmi les naturels du Mexique longtemps après la conquête ; des fonctionnaires spéciaux étaient chargés d'interpréter les documents tracés de cette manière.

[1] Tylor, *Recherches sur l'Histoire Primitive du genre humain*. Londres, 1870, p. 95.

comprenaient de cette façon, tout aussi bien que nous de la nôtre[1]. » Cette remarque n'est pas très positive, mais elle tire quelque valeur de cette circonstance qu'elle s'applique aux natifs de Champoton[2], localité faisant partie de la péninsule du Yucatan.

J'ignore si jamais quelqu'un, aux États-Unis, a éprouvé la valeur de l'alphabet de Landa, en l'appliquant à l'interprétation. Quoi qu'il en soit, le docteur Brinton a publié, en 1870, une brochure sous le titre de *Ancien alphabet phonétique du Yucatan.* Dans cet ouvrage, il donne un intéressant résumé du sujet, en même temps que la reproduction des signes alphabétiques. Après avoir parlé du petit nombre de manuscrits en langue yucatéque qui ont pu être conservés : « Il y a, dit-il, un fonds presque inépuisable dans les inscriptions que garde la pierre des temples, des autels et des piliers du Yucatan, et que nous pouvons compter voir déchiffrer avant de nombreuses années. La seule difficulté sérieuse que nous rencontrions pour l'heure, c'est notre ignorance de l'ancien idiome Maya. » Il fait ensuite mention de cette œuvre si complète, composée avec tant de soin, du dictionnaire Maya que l'on peut voir à Providence (Rhode Island), bibliothèque Brown, et qui attend d'être publié. « Cet ouvrage en mains, continue-t-il, le déchiffrement des inscriptions de Palenqué, d'Uxmal, d'Itza, et autres cités en ruines du Yucatan, et celui des manuscrits mentionnés plus haut, deviendra certainement une tâche moins sérieuse que la traduction des inscriptions cunéiformes de Ninive[3]. »

Telle était l'impression de Brinton, il y a neuf ans ; mais des recherches plus récentes ont considérablement modifié cette façon de voir, comme le prouvera le passage suivant d'une lettre que j'ai reçue le 4 mars 1879 : « Mes dernières lectures m'ont amené à douter si l'alphabet de Landa est réellement un alphabet dans le sens propre du mot, c'est-à-dire, représentant les sons élémentaires du langage en caractères écrits. Il semble plus vraisemblable que les figures qu'il donne représentent des sons composés, syllabiques ou en partie, et qu'elles ne sont que les fragments d'un immense répertoire de signes, qui n'ont jamais

[1] Mendieta, *Histoire Ecclésiastique Indienne.* Méxio, 1870, p. 143. Le manuscrit fut édité par Icazbalceta. Mendieta était un moine franciscain qui vint au Mexique en 1554.

[2] Primitivement nommée par les indigènes Pontonchan.

[3] Brinton *The ancient Phonetic alphabet of Yucatan*, New-York, 1870, p. 2.

été réduits en éléments sonores; fragments dont faisaient usage les Mayas de cette époque. De Landa, de toute évidence, les considérait comme phonétiques, et non idéographiques, et il ne pouvait avoir été trompé sur ce point, je devrais le supposer. Dans ses efforts pour les arranger d'après l'alphabet latin, il jeta l'obscurité sur l'usage réel de ces signes; aussi, mon avis est-il de rejeter l'ensemble de sa théorie sur leur usage en cette circonstance. » Je suis très heureux de connaître les vues muries du docteur Brinton à cet égard, car nous sommes ainsi en communion d'idée. Ces lignes ont été publiées du consentement de l'auteur.

Les essais tentés pour interpréter les hiéroglyphes et les manuscrits de l'Amérique Centrale au moyen de l'alphabet de Landa, ont été jusqu'ici, comme il a été établi, accomplis principalement par des savants français, surtout par Brasseur de Bourbourg, H. de Charencey et Léon de Rosny.

Avant de parler de leur efforts dans cette direction, je dirai quelques mots d'un petit nombre de manuscrits existant encore et que l'on fait remonter aux Mayas. Le plus important d'entre eux est le *Codex de Dresde*, appelé par Humboldt manuscrit mexicain, et reproduit comme tel dans l'œuvre considérable de Lord Kingsborough, erreur facile à découvrir, si l'on compare ce Codex avec le travail plus grossier des peintures des Aztèques, lequel en outre se présente sous un aspect tout différent. Le Codex de Dresde, dû sans doute à une main ferme et habile, porte ce que je pourrais appeler un caractère Palenquéen et semble originaire de l'Amérique Centrale. On peut suivre l'analogie dans les traits des figures humaines et autres, aussi bien que dans les caractères dont elles sont accompagnées, qui offrent, sans nul doute, une ressemblance générale avec les hiéroglyphes que l'on voit sur les murs de Palenqué et de quelques autres cités en ruines du Yucatan. Les figures de ce Codex sont presque toujours représentées en traits de couleur noire; mais le rouge, le jaune, le bleu, le vert et le brun ont été fréquemment employés pour un fond destiné à faire ressortir les figures d'une façon plus distincte. On ne sait rien de l'histoire de ce Codex, si ce n'est qu'il a été acheté à Vienne, en 1739, pour la Bibliothèque royale de Dresde. Il a été reproduit en vingt-sept pages dans le troisième volume de l'ouvrage de Kingsborough; mais le dessin original a été exécuté sur les deux côtés d'une feuille de papier d'agave de douze pieds six pouces de long

sur huit de large. On l'a pliée et repliée, elle ressemble ainsi à un volume in-octavo de huit pouces de haut sur trois et demi de largeur. Le papier est couvert, sur les deux côtés d'une couche épaisse d'une substance blanchâtre, polie avec le plus grand soin, il ressemble assez à du parchemin[1].

On conserve un autre manuscrit Maya à la Bibliothèque Nationale de Paris. On l'avait par erreur désigné *Codex Mexicanus* n° 2 ; mais M. Léon de Rosny s'étant aperçu qu'il était d'origine Maya lui a donné le nom de *Codex Peresianus*. Il avait découvert le mot « Perez » écrit sur l'enveloppe contenant ce manuscrit. Celui-ci a été publié par M. de Rosny dans un ouvrage que je n'ai jamais vu (*Archives Paléographiques de l'Orient et de l'Amérique*[2]).

Le *Codex Troano* est le troisième manuscrit important méritant une mention dans ce travail. Il fut ainsi appelé du nom de celui qui le possédait, Don Juan de Tro y Ortolano, descendant de Fernand Cortès et professeur de paléographie à Madrid. Brasseur le vit en 1866, en visitant la capitale de l'Espagne, et le possesseur du manuscrit lui permit de copier ce précieux document qui fut publié à Paris, en 1869-70, sous les auspices de la Commission scientifique du Mexique, sous le nom de *Manuscrit Troano. Etudes sur le Système graphique et la langue des Mayas*, par M. Brasseur de Bourbourg[3]. » Ce Codex ressemble au premier abord à celui de la Bibliothèque de Dresde ; comme ce dernier, on l'a plié plusieurs fois, de manière à en former une espèce de volume. Toutefois, les dessins exécutés des deux côtés sur le papier, en noir, en rouge, en bleu et en brun sont beaucoup plus grossiers que le manuscrit de Dresde, circonstance qui a conduit Brasseur à le considérer comme bien plus ancien qu'il ne l'est évidemment.

On a donné à entendre que le manuscrit Féjérvary, dont il a été parlé plus haut, pourrait être une production Maya. Je dois avouer que cette analogie

[1] Klemm, *Allgemeine Cultur-Geschichte der Menschheit*, Leipzig, 1847. Bd. V. (États d'Anahuac et de la Haute-Egypte), S. 133. « Leurs livres étaient écrits sur une grande feuille pliée, puis placée entre deux planches ornementées. Ils écrivaient sur les deux côtés, en colonnes, suivant la disposition des plis. Quant au papier, ils le faisaient avec les racines d'un arbre, et le recouvraient d'une couche de vernis blanc, sur lequel ils savaient écrire parfaitement. « Landa, *Relation*, etc., p. 44. Une description semblable est donnée par Peter Martyr. Ces livres sont appelés *Analtés*.

[2] De Rosny, *Essai sur le Déchiffrement de l'Écriture Hiératique de l'Amérique Centrale*. Paris, 1876, p. 6.

[3] Deux volumes in-folio.

ne me paraît pas suffisamment indiquée pour justifier une telle hypothèse.

Brasseur de Bourbourg, fut l'un des premiers, qui firent usage de la clef de Landa pour le déchiffrement, l'appliquant alors au *Codex de Dresde* et au *Codex Mexicain*, n°2 *(Codex Perisianus)*, qui sont écrits dans les mêmes caractères. Malgré le peu de temps que nous les eûmes en mains, fait-il remarquer, « nous y trouvâmes tous les signes du calendrier reproduits par Landa, et environ une douzaine de signes phonétiques. Nous y avons *lu* ainsi un certain nombre de mots, tels que *ahpop, ahau*, qui sont communs à presque tous les idiomes du centre de l'Amérique. La difficulté que nous avons rencontrée jusqu'ici pour identifier les autres signes nous a amenés à croire qu'ils appartiennent à un langage primitif, ou bien à des dialectes différents de ceux de Maya ou de Quiché. Du reste, un examen plus attentif du *Codex de Dresde* peut néanmoins nous conduire à modifier encore notre appréciation[1]. »

Les tentatives si connues de Brasseur, pour déchiffrer une partie du *Codex Troano* doivent être considérées comme un insuccès complet, et il est presque à regretter qu'il ait jamais publié ses *Études*, ce qui a, sans nul doute, fait grand tort à sa réputation littéraire en amoindrissant la confiance que l'on donnait généralement à ses déductions. Il est en effet pénible de suivre les erreurs qu'on y rencontre, et auxquelles il s'abandonne au cours de son interprétation. Ce document, croit-il, réunit les éléments phonétiques, monosyllabiques et alphabétiques, mêlés à des caractères figuratifs et symboliques[2], et raconte les événements géologiques, tels que la submersion et le soulèvement de la terre, ses convulsions, les éruptions volcaniques et phénomènes semblables qui, dans les siècles reculés, modifièrent la forme du continent Américain. Le défaut de vraisemblance de cette explication est si clair, que Brasseur fut peut-être le premier, et le seul qui pût y ajouter foi. « Cet écrivain, dit Bancroft, après de profondes études sur la matière, consacre cent trente-six pages in-quarto à examiner les caractères Maya et leurs modifications, puis cinquante-sept à la traduction du manuscrit

[1] De Landa, *Relation*, etc., p. IV.

[2] « Ce document est phonétique, monosyllabique et alphabétique à la fois. Il est mêlé de caractères figuratifs et symboliques. » Brasseur de Bourbourg, *Manuscrit Troano*, t. I, p. 41.

Troano. Cette traduction est un échec pour l'auteur, surtout lorsque celui-ci a avoué plus tard, dans un autre de ses ouvrages, qu'il avait commencé sa lecture en sens inverse, erreur de peu d'importance dans l'opinion de l'enthousiaste Abbé, mais assez sérieuse pour des hommes de science[1]. »

Il ne peut guère y avoir de doute que les caractères du *Codex Troano* aient une certaine analogie avec ceux de Landa ; du reste, ils appartiennent évidemment à une époque plus éloignée que les derniers, qui d'ailleurs se sont modifiés d'âge en âge. Un très court examen du manuscrit *Troano* m'a mis à même d'identifier la lettre C (?), la syllabe CA (?), et les signes représentant les jours MANIK, AHAU, ÉZANAB, BEN et YMIX (voyez page 78). Des signes tout élémentaires, ou au moins paraissant tels, se rencontrent fréquemment dans ce Codex ; on y trouve aussi des combinaisons de caractères dont le débrouillement, s'il était possible, demanderait un travail soigné et de longue durée.

Le *Codex Troano* a été également l'objet des recherches du comte Hyacinthe de Charencey, qui a publié dans une brochure son opinion relative à cet ouvrage. Il rejette absolument l'interprétation de Brasseur, mais il admet que l'Abbé a raison dans son explication des chiffres représentant les nombres. Un point signifie une unité ; une barre exprime le nombre cinq ; deux barres équivalent au nombre dix ; une barre avec deux points, au nombre sept, etc. Mais cette idée ne vint même pas à Brasseur, qui, de cette façon, échoua dans la traduction qu'il avait entreprise pour enrichir d'une nouvelle découverte, nos connaissances sur l'Amérique[2]. M. de Charencey nous indique un certain ordre de succession pour les signes des jours dans le manuscrit *Troano*, et nous le montre par là comme un document tout cabalistique, tout astrologique. « Ces monuments, fait-il observer, ne traitent nullement de l'histoire antédiluvienne ou pré-glaciaire du Nouveau-Monde, comme l'a supposé l'abbé Brasseur, mais ce sont de simples combinaisons et supputations,

[1] Bancroft, *Native Races*, etc., vol. II, p. 780. Cette mordante remarque de la part de M. Bancroft, est suivie, on doit le dire, de termes exprimant sa haute estime du zèle de l'abbé pour la cause de l'archéologie américaine : « De longtemps d'ici, dit-il, on n'entreprendra avec un tel dévouement, un tel savoir, une tâche semblable, presque désespérée. »

[2] De Charencey, *Recherches sur le Codex Troano*. Paris, 1876, p. 6.

soit astrologiques, soit astronomiques, plus ou moins compliquées. En offrir la clé maintenant semblerait prématuré [1]. »

En 1876 et 1877, parurent à Paris, les premiers numéros d'un in-folio de M. Léon de Rosny, ouvrage de prix, richement illustré, avec ce titre : *Essai sur le déchiffrement de l'Écriture hiératique de l'Amérique Centrale*. La partie de l'ouvrage qui a été publiée jusqu'à présent comprend une introduction de main de maître, et une analyse des signes employés dans les manuscrits d'origine Maya; mais, d'après ce que j'ai pu voir dans le temps bien court qui me fut accordé pour me livrer à l'examen de cette œuvre, je ne me suis pas aperçu qu'il eut fait de nouveaux efforts à l'égard du déchiffrement des signes et caractères. Cela produit une assez plaisante impression, car M. de Rosny critique avec assez de sévérité les travaux de M. de Charencey, son collègue dans le même champ d'investigation. De Rosny donne, figure II de son exposé, un dessin très défectueux du groupe de la Croix de Palenqué, y compris la pierre de droite qui offre des caractères tout à fait différents de ceux que l'on voit sur l'original de la Smithsonian. Je ne puis m'expliquer pour quel motif M. de Rosny a placé, dans un ouvrage entièrement scientifique, un dessin si peu en rapport avec l'objet qu'il est censé représenter.

M. William Bollaert fit une tentative pour déchiffrer, à l'aide des signes de Landa, une figure du Codex de Dresde, mais il n'eut pas le succès qu'il en attendait; aussi, dit-il dans une lettre qu'il adressa, en 1875, à M. de Rosny : « L'alphabet de Landa n'a pas répondu à mes espérances [2]. »

D'après ce qui précède, à peine sera-t-il nécessaire de constater l'insuffisance totale des résultats obtenus par les savants qui ont essayé de traduire les manuscrits existant comme archives d'origine Maya. La clef appliquée à ce but n'a pas réussi à remplir l'office qu'on en avait attendu, et cependant il y a grande connexion entre les signes de Landa et ceux des Codex, c'est indiscutable. A n'en pas douter, les Yucatèques et les Américains du centre employèrent dans leur écriture certains caractères équivalents à des sons, peut-

[1] De Charencey, *Recherches sur le Codex Troano*, p. 13.
[2] De Rosny, *Essai sur l'Écriture Hiératique*, etc., p. 13.

être à des syllabes, et en même temps susceptibles d'une immense extension ; puis des figures conventionnelles ayant une signification déterminée.

Il m'est impossible d'admettre la pensée que les caractères en usage chez ces peuples relativement civilisés dussent se borner à ne représenter rien autre chose qu'une espèce d'écriture peinte systématisée, alors que leurs voisins les Mexicains, ainsi qu'on l'a démontré, avaient déjà fait quelques pas vers la phonétisation. D'autre part, je ne puis réellement supposer que les Mayas et races congénères soient jamais allés assez loin pour exprimer les sons élémentaires de la parole par des signes correspondants; en un mot, qu'ils aient jamais possédé un langage écrit dans notre sens. En traitant des caractères yucatèques, l'évêque Landa, je le répète, s'est évidemment aventuré sur un terrain qui ne lui était pas suffisamment familier. Si cependant, contre mon attente, il était prouvé plus tard que ces caractères peuvent être d'une plus grande utilité qu'ils ne l'ont été jusqu'ici, je modifierais avec grand plaisir mon opinion présente.

D'ailleurs, en admettant que les manuscrits Maya *aient* été traduits, en tout ou en partie, au moyen de la clef de l'évêque Landa, ce serait encore une tâche difficile, sinon impraticable, d'interpréter les hiéroglyphes sculptés sur les stèles de Palenqué, lesquels sont, de toute évidence, d'une antiquité plus reculée que l'écriture de ces archives. En admettant la contemporanéité, les premiers, à coup sûr, différeraient par la forme, de ceux du travail du copiste ; car celui-ci, nous pouvons le supposer, s'est acquitté au plus vite de son office en employant des abréviations et autres modifications dont n'a pas fait usage l'artiste qui a fouillé la pierre du bas-relief[1]. Ces deux sortes de caractères ne sont pas toutefois de même époque ; les sculptures sont, en toute apparence, de plusieurs siècles plus anciennes que les manuscrits; et durant la période comprise entre l'exécution des unes et des autres, il peut s'être produit de nouvelles altérations dans la forme des signes de l'écriture. Néanmoins, ces difficultés dont il vient d'être parlé sont d'une importance relative si nous prenons en considération celles qui touchent aux modifications du *langage*. J'ai, ailleurs, énoncé ma pensée : à mon avis, la langue Maya, ou un dialecte

[1] Eu égard à leur forme, M. Aubin a appelé ces caractères « Calculiformes ». Il ne me semble pas que cette définition soit généralement applicable.

de même famille, était en usage chez les constructeurs de Palenqué, aussi me plais-je à maintenir que cet idiome est la base des signes que présentent les stèles des ruines de cette ville. Si nous attribuons à ces stèles une antiquité de dix siècles, ce qui est probablement une appréciation modeste, la clef de Landa, si elle était applicable au Maya tel qu'il était parlé il y a trois cents ans environ, ferait défaut pour déchiffrer la signification des hiéroglyphes de Palenqué, parce qu'ils expriment le Maya d'une période beaucoup plus reculée et, par là, différent de l'idiome en usage au temps de la conquête[1]. Mais si, comme il a été affirmé, Palenqué fut élevé par les Toltèques, après leur retraite d'Anáhuac au onzième siècle de notre ère, les inscriptions hiéroglyphiques doivent naturellement être rapportées à une période plus récente. J'ai peine à croire à une haute antiquité des ruines de l'Amérique centrale, toutefois, d'après ma pensée, elles devaient exister avant la civilisation des Toltèques dans cette partie du continent. Les traditions relatives à un tel état de choses, et aussi les hiéroplyphes mêmes, corroborent cette manière de voir.

M. de Charencey a fait quelques tentatives pour déchiffrer les hiéroglyphes

[1] Je ne puis m'abstenir de noter ici, pour plus de clarté, les observations de Sir Charles Lyell sur la mutabilité des langues. —« Aucun des langages parlés, çà et là dans l'Europe moderne n'a mille ans d'existence. Nul savant anglais, qui ne s'est pas spécialement adonné à l'étude de l'anglo-saxon, ne peut interpréter les documents dans lesquels sont écrites, au temps du roi Alfred, les chroniques et lois de l'Angleterre, de telle sorte que nous pouvons être sûrs que pas un Anglais du dix-neuvième siècle ne pourrait s'entretenir avec les sujets de ce monarque, si ces derniers pouvaient maintenant être rappelés à la vie. Les difficultés qui se produiraient ne viendraient pas simplement de l'intrusion des termes français, conséquence de l'invasion normande, parce que cette considérable portion de notre diome (renfermant des articles, des pronoms, etc.) qui est toute saxonne, a également subi une grande transformation sous le rapport des abréviations, des nouveaux modes de prononciation, de telle façon que ces deux langues Germaniques, l'ancienne et la moderne, sont tout-à-fait dissemblables. Si les personnes qui parlent l'allemand à l'heure présente, entraient en contact avec les Teutons, leurs ancêtres du neuvième siècle, elles seraient tout-à-fait incapables de tenir conversation avec eux; de même, les sujets de Charlemagne n'auraient pu échanger leurs idées avec les Goths de l'armée d'Alaric, ou bien avec les soldats d'Arminius au temps de César Auguste. Si rapide, en effet, a été le changement en Allemagne, que le poème épique « *Nibelungen Lied* », jadis si populaire et vieux à peine de sept cents ans, ne peut être interprété mantenant que par les érudits.

« Si nous portons ensuite nos regards vers la France, nous rencontrons encore la même évidence du mutations incessantes. Il y a un traité de paix existant encore, comptant mille années environ, entre Charles le Chauve et le roi Louis de Germanie (daté de 841), dans lequel le roi d'Allemagne fait un serment en langue française de l'époque, tandis que le roi français jure en allemand du temps, eh bien, ces deux serments pourraient seulement être traduits intelligiblement par les savants de ces deux contrées. De même, en Italie, les Italiens d'aujourd'hui ne peuvent aller beaucoup au-delà de Dante, c'est à-dire quelque six cents ans avant notre époque. » *Antiquity of Man*, quatrième édition. Londres et Philadelphie, 1873, p. 508,

de Palenqué. Il donne dans les *Actes de la Société philologique* (tome Ier, n° 3, mars 1870), son *Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription*



Figure 10.

Hiéroglyphes de la Stèle gauche du Temple de la Croix
— d'après Waldeck —

palenquéenne. Cet exposé se trouve également, sous forme abrégée, dans l'*Ancien alphabet phonétique du Yucatan*, du docteur Brinton. Il choi-

sit pour les traduire deux hiéroglyphes du Groupe de la Croix, mais malheureusement il fit son essai sur le dessin accompagnant le rapport de Del-Rio. Il considère d'abord le caractère ou combinaison de caractères que l'on aperçoit immédiatement au-dessus de l'enfant dans les mains du prêtre, et s'évertue à démontrer qu'il exprime le mot *Hunab-Ku,* c'est-à-dire le nom d'un dieu Maya. Le défaut de sa façon de procéder consiste en ce qu'il en trouve l'interprétation dans le défaut d'exactitude du dessin de cet hiéroglyphe, qu'on voit dans la planche IV reproduction d'une partie du dessin de Del-Rio. Catherwood l'a traité différemment, ainsi qu'on le verra par un coup d'œil jeté sur l'esquisse ci-jointe. Dans le dessin de Waldeck, figure 5, le milieu ovale ou écusson renferme une sorte de croix maltaise au lieu de points. La planche V, enfin, nous donne le dessin de cet hiéroglyphe exécuté d'après la photographie de Charnay. Ce dernier ne brille pas par la clarté, toutefois il nous montre l'hiéroglyphe sous une forme assurément différente de celle qui sert de base à l'interprétation de M. de Charencey. Je ne puis en suivre ici l'analyse, assez compliquée dans les parties constituantes du caractère; mais qu'il me soit permis de dire que, selon moi, l'auteur a eu grand tort de confondre une seule de ces parties avec une de celles traitées par les signes de Landa; que je puisse dire également qu'il ne paraît pas avoir réussi davantage en essayant de prouver qu'elles n'étaient que des modifications des dernières.

La seconde figure qu'il veut interpréter est la plus élevée dans l'unique rangée qui se trouve derrière le prêtre.

Cet hiéroglyphe appartient à la dalle de la Smithsonian, et a été relevé par Castañeda, lorsque les trois stèles formant le bas-relief de la Croix étaient encore en place. La planche III en donne un dessin fidèle, qui diffère considérablement de la même figure dans le dessin de Del-Rio (pl. IV). Une comparaison nous démontrera combien peu ces deux dessins ressemblent l'un à l'autre. M. de Charencey croit que l'hiéroglyphe exprime le nom de *Kukulcan,* qui est correspondant au Quetzalcohuatl des Mexicains. Dans ce cas, l'analyse du traducteur, s'il est possible, est encore moins satisfaisante que la première; mais je ne puis dire les raisons de ma pensée sans entrer dans des détails incompatibles avec l'étendue de cette publication.

D'après ce qui précède, on ne doit pas s'attendre à ce que je puisse

concevoir quelque espérance au sujet du déchiffrement des hiéroglyphes de Palenqué, avec les moyens dont nous pouvons actuellement disposer. La clef



FIGURE 11.
Jours du Calendrier Maya
— D'APRES LANDA —

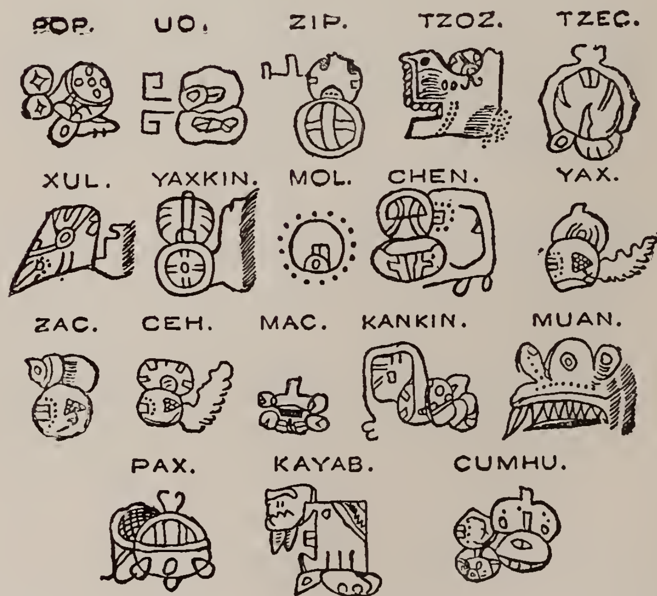


FIGURE 12.
Mois du Calendrier Maya
— D'APRÈS LANDA —

de Landa n'est pas suffisante, et nos prévisions pour une solution future sont assez ténébreuses, à moins qu'on ne fasse de nouvelles découvertes qui puissent nous fournir un secours plus efficace pour obtenir ce résultat si désirable. Brasseur même semble, en effet, avoir cherché cette aide future lorsqu'il fait allusion à une « découverte possible de l'un de ces manuscrits que les Mayas, de même que les Égyptiens, mettaient dans les tombeaux renfermant les restes de leurs prêtres [1]. »

L'affinité entre les signes de Landa et les hiéroglyphes des tables de

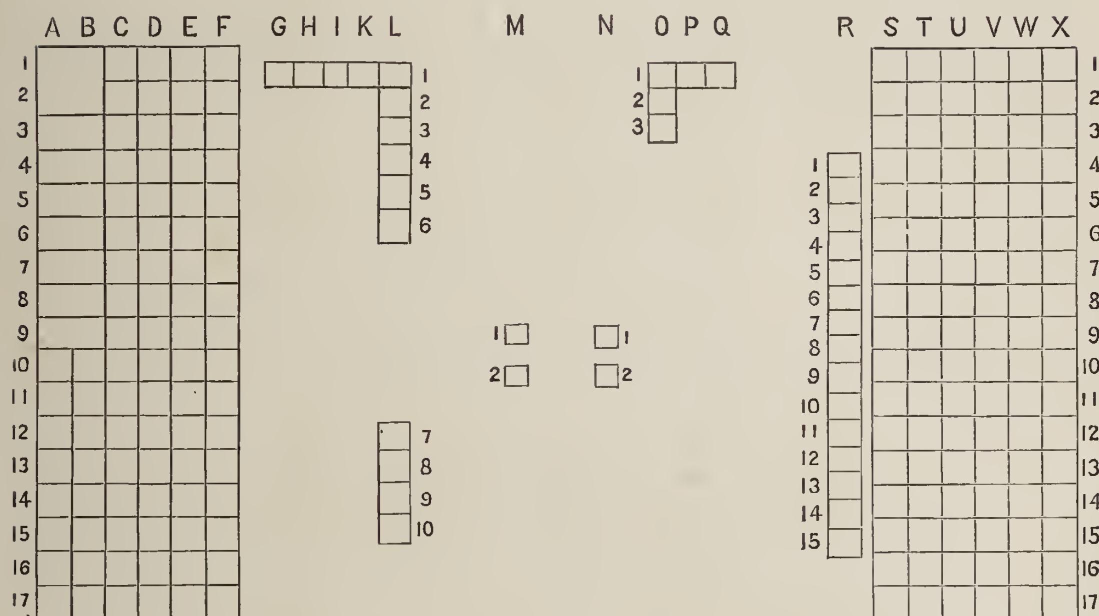


FIGURE 13.

Diagramme des Hiéroglyphes de la Stèle de la Croix

Palenqué est indiscutable, et va certainement même jusqu'à montrer que les premiers sont les débris d'un système graphique en faveur chez les Mayas et peuples congénères des siècles passés. De plus, cette parenté m'amène à supposer que les Mayas et les constructeurs de Palenqué, si ce n'étaient les mêmes individus, étaient au moins alliés de bien près les uns aux autres.

Je vais maintenant noter telles et telles analogies que j'ai découvertes entre

[1] Landa, *Relation*, etc., p. v. — Il y a peu de temps, j'ai appris qu'on avait tout récemment découvert, dans une vieille bibliothèque, en Espagne, un catéchisme écrit en caractères Maya; la traduction

les deux sortes de caractères au moyen du diagramme ci-joint (fig. 13), dans lequel la place des hiéroglyphes que présente la planche III est indiquée par de petits carrés; les rangées horizontales et verticales se trouvent respectivement marquées avec des lettres et des numéros. La méthode adoptée ici présente quelque lenteur dans son application, toutefois elle est si simple, que de plus amples détails paraîtraient superflus. Dans certains cas, on trouvera les signes de Landa parfaitement identiques avec les hiéroglyphes ou parties d'hiéroplyphes sculptés sur les tables de Palenqué, tandis qu'ailleurs on y pourra découvrir une ressemblance plus ou moins accentuée. Dans l'analyse ci-après, à laquelle il pourrait être donné plus de soin, on a conservé les désignations de Landa pour les signes qui lui appartiennent, quelle que pût être leur véritable signification.

LETTRES ET SYLLABES

1. — Figure ressemblant à la partie supérieure de H; toujours liée à une partie inférieure affectant différentes variations :



1. Signe *a* se rencontre dans R 4, T 7, T 15, U 16, V 5, W 4. — Dans S 8 et T 1, l'espace renfermé dans l'anneau intérieur de la partie inférieure est en hachures. Il est placé horizontalement et offre une bande simple ou double dans F 9, S 17 (?), R 7 (?), S 1.

Signe *b ;* dans S 16, U 12, V 6, X 3.

Signe *c ;* se rencontre seulement dans une position horizontale : V 17, S 9 (?).

Signe *d ;* assez semblable au précédent, a la partie supérieure double,

en langue Espagnole accompagnait cet ouvrage. Toutefois, le secret en est gardé quant à présent. Ces faits ont été avancés par M. Pinart, dans une lettre adressée en mai 1879, à M. Albert S. Gatschet, intendant du Major Powell.

dans V 15. Les portions supérieures, toutefois, ressemblent assez à des feuilles. Ex. : R 12.

Signe *e*, dans lequel les bandes sont remplacées par des cercles concentriques, T 11, T 13, T 16 ; diffère un peu dans W 17, X 17.

2. Landa assigne à X la forme imparfaite d'une main avec les doigts dirigés en bas. La main, presque invariablement dirigée à droite, et offrant deux cercles concentriques près du poignet, se rencontre sur la stèle de Palanqué, comme partie d'hiéroglyphe, dans A 7, B 11, C 3, D 4, F 7, L 5, O 3, R 4, R 12, S 1, T 7, T 15, U 6, U 16, V 11 (?), W 3, W 17. — Comme il n'existe qu'une faible ressemblance entre le signe de Landa et les mains sculptées sur la stèle, je m'aventurerais difficilement à affirmer que tous deux doivent avoir la même signification.

3. — Deux formes semblables à CU de Landa, dans B 3 (grandes, en partie hachées), C 5, C 7, F 6, U 2, U 4, U 8, U 9, U 11 (?), V 14, W 2, X 12, X 14.

4. — Cette combinaison, la même que syllabe KU, se rencontre à T 9 et à V 2.

5. — Figure offrant une ressemblance éloignée avec HA. — M. de Charencey, en essayant de traduire l'hiéroglyphe au-dessus de la tête de l'enfant (d'après le dessin de Del Rio, pl. IV), la fait servir d'H. Elle se rencontre dans S 5, S 7, S 11, S 13, V 4, V 9, X 7, et, moins distinctement, dans plusieurs autres hiéroglyphes.

Parmi les caractères de l'alphabet Yucatèque sont deux figures de têtes; l'une d'elles, évidemment humaine, exprime PP, selon Landa; l'autre, plus distinctement indiquée, émet un souffle de la bouche, et représente, dit-on, la lettre X. Des têtes d'hommes, et aussi d'animaux, se voient fréquemment dans le bas-relief de Palenqué. Le profil est tourné à gauche, et parfois tire la langue. On s'exposerait beaucoup si l'on voulait, pour le présent, établir une connexion entre ces têtes sculptées et celles de l'alphabet.

JOURS

1. — KAN, dans T 8, X 10.

2. — Ressemblant à LAMAT, dans C 17 (?), W 5, S 10

3. — CHUEN, dans B 1, D 1, D 5, E 5, E 10, F 15, R 2, S 6, S 12, S 15, U 3, V 13, W 1, W 15, X 6, et pas tout-à-fait aussi clairement dans d'autres caractères.

4. — BEN, toujours lié à (partie de signe pour le mois POP), dans R 10, R 15, T 9.

5. — EZANAB, dans M 1 (?), U 7.

6. — Ressemble à AHAU, dans A 16, B 8, D 3 (?), T 17.

7. — YMIX, dans E 2, D 6; forme un peu différente, dans X 5.

MOIS

1. — Une faible partie de POP, toujours combinée avec dans R 10, R 15, T 9.

2. — Ressemble presque entièrement à PAX; se rencontre toutefois avec modifications dans AB 1, 2, B 4, B 5, C 6, C 14, D 9, D 10. D 14, D 15, E 6, E 11, E 16, F 5, F 16, R 3, T 6, T 12, U 4, U 9, U 14, V 3, V 8, V 14, W 2, W 7, W 12, X 1, X 12, X 15. — Il existe une différence dans le nombre des barres verticales, dans l'intérieur de l'espace demi-circulaire, et, en certains cas, les barres sont hachées. La portion inférieure de la figure affecte également quelque diversité de forme. Ces modifications, on peut le présumer, ont eu pour but de changer le sens des hiéroglyphes.

Les analogies dont nous avons montré l'existence entre les signes de Landa et les hiéroglyphes du bas-relief de Palenqué sont d'un intérêt tout aussi considérable puisque les premiers paraissent expliquer, pour le moins,

l'intention générale des derniers. Lorsque je considère que les signes, ou portions de signes qui désignent les mois, et plus particulièrement les jours, se rencontrent en connexion avec les nombres exprimés par des points et des barres, sur la stèle de la Croix, je me hasarde à proposer l'idée que de telles inscriptions constituent une histoire *chronologique* quelconque. Le groupe central représente probablement l'un des événements racontés ou indiqués par le hiéroglyphes qui l'environnent. M. de Charencey pense que nous devons, selon toute probabilité, voir dans les inscriptions de Palenqué des litanies chantées par les prêtres en l'honneur des dieux Mayas [1]. En avançant cette opinion, M. de Charencey avait évidemment en vue le caractère sacré du temple ; mais j'avoue que je ne puis admettre cette union de chants de litanies avec les signes multipliés de la division du temps, à moins, toutefois, que les hiéroglyphes en question n'aient eu pour but de former une sorte de calendrier servant à régler la succession de ces rites religieux.

Quelques idoles monolithiques, ou statues de Copan, dans le Honduras, décrits par M Stephens, présentent des hiéroglyphes sensiblement pareils, dans leur aspect général, à ceux de Palenqué, ce qui pourrait faire croire à quelque parenté entre les anciens habitants de ces deux districts. En tout cas ces peuples doivent avoir eu certainement la même civilisation. Pour la comparaison, je renvoie le lecteur à l'ouvrage de Stephens sur l'Amérique centrale, travail contenant une description complète des ruines de Copan, accompagnée de quelques figures. L'une d'elles représente le toit entièrement plat d'un autel de pierre, ayant six pieds carrés, sur lequel sont sculptés trente-six hiéroglyphes disposés en rangées comme sur les stèles de Palenqué. On en voit le dessin page 141 du premier volume, et aussi page 454 du second, et là Stéphens y a joint une petite portion du Codex de Dresde, pour montrer la ressemblance de ses caractères avec ceux de Palenqué et de Copan. Par là, l'auteur sut montrer à coup sûr la finesse de son discernement. Mais, lorsqu'il s'imagine que les Aztèques ou Mexicains, à l'époque de la conquête, avaientle même langage écrit que les natifs de Copan et de Palenqué, il tombe dans l'erreur partagée par Humboldt, Kingsborough

[1] De Charencey, *Essai de Déchiffrement*, etc., dans les *Actes de la Société Philologique*, t. I, nº 3, mars 1870, p. 50.

et autres, qui voient dans le Codex de Dresde un manuscrit d'origine *Mexicaine*.

La grande similitude du caractère général des hiéroglyphes de Copan et de Palenqué est assurément indiscutable ; toutefois, la différence dans les détails est très frappante ; elle est assez forte pour autoriser à croire qu'il s'est écoulé une longue période entre la fondation de ces deux villes, durant laquelle s'effectuèrent de considérables modifications dans la forme des caractères. En réalité, quelques archéologues, considérant les particularités des styles d'architecture et de sculpture, regardent Copan comme la plus ancienne des deux cités[1]. En établissant ces faits je n'ai cependant pas d'autre intention que d'émettre une hypothèse et non une opinion arrêtée : car il est possible que les caractères employés par les anciens habitants de Copan aient été primitivement plus ou moins différents de ceux qui étaient en usage chez les constructeurs de Palenqué.

[1] « Les ruines de Copan, et monuments identiques que j'ai examinés dans la vallée du Chamelicon, se distinguent surtout par la singularité et le travail fini de leurs monolithes. Ceux-ci semblent avoir été remplacés, à Palenqué, par des bas-reliefs également soignés, appartenant, paraîtrait-il aussi, à une période de l'art plus moderne et plus avancée. » Squier, *États de l'Amérique Centrale.* New-York, 1858, p. 241.

APPENDICE

NOTES SUR LES RUINES DU YUCATAN ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

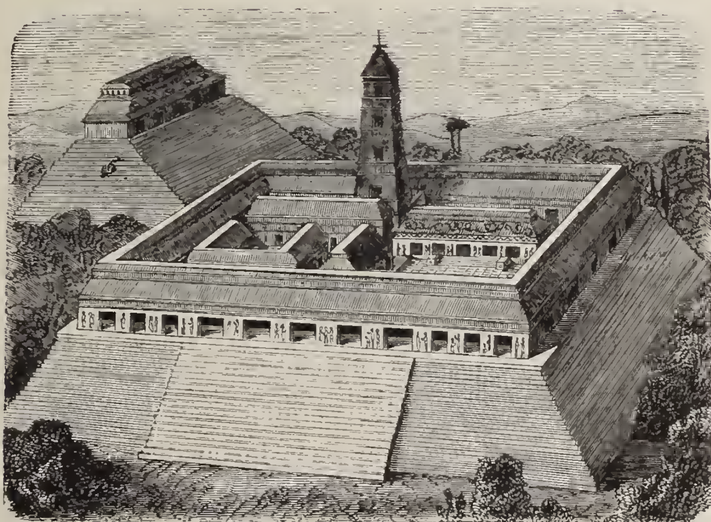


FIGURE 14.
Restitution du Palais et du Temple des Trois Stèles à Palenqué
— D'APRÈS ARMIN —

M. Stephens n'est pas d'avis d'assigner une bien haute antiquité aux ruines du Yucatan et de l'Amérique centrale, contrées qu'il a examinées et décrites avec un si grand soin. Comme son bon sens est des meilleurs, et que ses

idées sont loin d'être chimériques, son opinion à cet égard est de la plus haute importance. L'auteur arrive à conclure que les constructions dont il s'agit ne sont pas l'œuvre de nations disparues, et dont l'histoire s'est perdue; mais il croit, contrairement à tout ce qui a été imaginé jusqu'ici, qu'elles furent élevées par des peuples qui habitaient le pays au temps de l'invasion espagnole, ou bien par leurs ancêtres plus ou moins éloignés. Il admet toutefois que plusieurs d'entre elles ont pu se trouver en ruines et abandonnées avant l'arrivée des conquérants européens. A l'égard de l'âge de ces constructions, il combat toutes les idées extravagantes qui ont été émises jusqu'ici au point de vue physique et historique; quelques-unes d'entre elles peuvent être rappelées ici avec utilité. L'état même des ruines milite contre leur haute antiquité. « Le climat et la riche nature du pays sont des plus destructifs pour toute chose périssable. Durant six mois de l'année, tout est exposé aux averses tropicales; de plus, les végétaux croissent sur le seuil et sur le sommet des édifices; aussi semble-t-il impossible, qu'après deux ou trois mille ans, une seule construction puisse encore être debout [1]. »

Plus loin, il cite à l'appui de sa façon de voir, les rapports sincères de Bernal Diaz del Castillo. Celui-ci prit part à trois expéditions successives au Yucatan sous les ordres de Hernandez de Cordoue, de Grijalva et de Fernand Cortes, dans le cours desquelles il rencontra habitées des constructions faites de chaux et de pierre, ayant le caractère des ruines que l'on observe maintenant dans les mêmes parages. En parlant d'un petit temple de l'île Cozumel, il croit qu'il n'y a rien d'exorbitant à supposer que cet édifice est le même que celui dans lequel les Indiens pratiquèrent leurs cérémonies sous les yeux de Cortès et de ses compagnons ; le fanatique conquérant coupa court ces pratiques, fit briser et renverser les idoles, et convertit le sanctuaire païen en un temple voué au Christianisme [2]. M. Stéphens appuie son opinion sur le Journal du chapelain de Grijalva, Juan Diaz, Là, en effet se trouve la description des temples et des villes habitées, vus par lui

[1] Stéphens, *Amérique Centrale*, etc., vol. II, p. 443.
[2] Stéphens, *Yucatan*, vol. II, p. 374. — Cet incident est rapporté par Bernal Diaz, dans son « *Histoire de la Conquête de la Nouvelle-Espagne.* » Madrid, 1632, ch. XXVII, f. 19.

lors de son expédition dans l'île Cozumel et sur différents points de la côte du Yucatan [1].

Tandis que M. Stéphens était à Mérida, capitale du Yucatan, don Simon Péon, citoyen considérable de l'endroit, et propriétaire du district où se trouvent les ruines d'Uxmal, lui montra les premiers titres qui établissaient ses droits. L'un de ces documents porte la date du 12 mai 1673; c'est un acte royal par lequel quatre lieues d'étendue, du côté sud, depuis les constructions d'Uxmal, une lieue vers l'est, une autre vers l'ouest, et une dernière vers le nord, sont transférées au régidor don Lorenzo de Evia, en reconnaissance d'éminents services rendus à la couronne. Dans le préambule sont énoncées plusieurs des raisons du régidor pour solliciter la faveur royale, parmi lesquelles la suivante : Il désirait pourvoir les dits endroits et prairies de bêtes à cornes, procédé qui ne pourrait nuire à un tiers, mais rendrait, *au contraire, un immense service à Dieu notre maître. Agir ainsi*, expliquait-il, *empêcherait les Indiens d'adorer le diable dans les anciennes constructions qui s'y trouvent, puisque là sont leurs idoles aux pieds desquelles brûle leur encens, et mettrait un terme à l'accomplissement d'autres détestables sacrifices, tels que ceux que notoirement et publiquement ils font chaque jour.*

Toutefois, le régidor fut inquiété par un Indien, Juan Can. Celui-ci réclamait les terres, parce qu'il descendait des Indiens, auxquelles elles avaient tout d'abord appartenu; et, à l'appui de sa demande, il produisait plans et papiers. Pour éviter des ennuis, don Lorenzo de Evia fit compter la somme de soixante-quatorze dollars à l'Indien qui abandonna pour toujours ses droits sur le terrain qu'il possédait. Ces détails sont mentionnés dans un document daté du 3 décembre 1687. Pour terminer, le régidor prit possession dernière de toute cette étendue, comme le prouve l'écrit suivant commençant ainsi : « A l'endroit appelé les édifices d'Uxmal et son territoire, le troisième jour de janvier 1688, etc., » et terminant par ces mots : « En vertu du pouvoir et de l'autorité qui, par ce même titre, me sont donnés par le dit gouverneur, en vertu de ces ordres, je pris par la main le dit Lorenzo de Evia. Celui-ci vint avec moi par tout Uxmal et ses édifices, *ouvrit et ferma les portes* qui

[1] Je parlerai plus loin de ce Journal.

avaient plusieurs pièces [1], coupa plusieurs arbres dans l'intérieur de la propriété, releva quelques pierres tombées, puisa de l'eau à quelques citernes [2] de la dite place d'Uxmal, et accomplit autres actes de possession [3]. »

D'après les extraits précédents, on peut conclure, qu'il y a moins de deux cents ans, les Indiens accomplissaient encore leurs cérémonies religieuses dans les temples d'Uxmal, et que ces derniers étaient pourvus de portes pouvant s'ouvrir et se fermer, fait indiquant une récente occupation. M. Stéphens, magistrat avant de devenir explorateur, croit assurément que ces preuves seraient d'un grand poids dans une cour de justice.

M. Stéphens mentionne un autre fait assez curieux pour asseoir son opinion. Le curé de Chemax (près de Valladolid, Yucatan), lui montra une collection de restes authentiques de l'un des monticules de pierre élevés dans son hacienda à Kantunile. En creusant le monticule pour en tirer de la pierre à bâtir, les terrassiers indiens découvrirent un tombeau contenant trois squelettes dans un état de dissolution très avancé, apparemment restes d'un homme, d'une femme et d'un enfant. On trouva dans cette tombe deux vases en argile avec couvercles. L'un d'eux contenait des ornements indiens, des perles de collier, des pierres et trois écailles habilement sculptées en relief; l'autre était rempli de pointes de flèches, d'obsidienne; au-dessus se voyait *un canif rouillé, au manche vermoulu*. Ce canif, assurément de manufacture européenne, devait venir des Espagnols; et, comme on l'avait regardé comme objet de grande valeur, on l'avait déposé dans ce tombeau, suivant l'usage primitif. M. Stéphens était désireux de s'approprier ces débris, mais il échoua dans sa tentative [4].

En 1861, lors d'une visite au Yucatan, M. Stephen Salisbury, Jr., vit à l'hacienda de don Manuel Casares, appelée Xuyum, à quinze milles nord-est de Mérida, nombre de cerros ou tumuli, et des restes de plusieurs petites constructions en pierre bâties sur des élévations artificielles; mais « son attention fut appelée avant tout sur deux têtes de chevaux sculptées qui étaient là

[1] C'est-à-dire probablement « Qui conduisaient à diverses pièces. »
[2] Aguadas, *Réservoirs Artificiels.*
[3] Stéphens, *Yucatan*, vol. I. p. 322.
[4] Stéphens, *Yucatan*, vol. II, p. 341.

sur le sol, dans le voisinage de quelques édifices en ruines. Ces têtes étaient de grandeur naturelle, tout en pierre calcaire, et représentaient des têtes et des cous de chevaux. La crinière était taillée et sortait droite du cou comme celle du zèbre. Le travail des figures était artistique, et l'on croyait alors qu'elles avaient dû servir de bas-reliefs aux ruines de quelque édifice voisin. Je parlai, en 1869, de l'existence de ces figures au docteur Carl Hermann Bérendt qui était sur le point de revoir le Yucatan. Celui-ci manifesta beaucoup d'intérêt à cet égard, et m'avoua son intention de visiter cette propriété lorsqu'il serait à Mérida. Je fis de nouvelles recherches pour découvrir quelque trace de ces figures, mais j'échouai complètement. Le docteur Berendt n'avait jamais vu de chevaux représentés sur les ruines de l'Amérique centrale; aussi considérait-il de la plus haute importance l'existence de ces sculptures, par là même que les chevaux furent inconnus des natifs jusqu'aux temps de la découverte espagnole. L'auteur pense que ce travail fut exécuté par les Indiens après la conquête, et qu'il servit à embellir les édifices élevés à la même époque et par les mêmes mains [1].

L'occasion est des meilleures pour parler d'une statue de cheval en pierre et mortier, que les Itzas du lac Peten, dans le Guatémala, avaient placée dans un temple. Ils l'adoraient sous le nom de *Tzimin-Chak*, comme divinité présidant au tonnerre et aux éclairs, en mémoire d'un cheval hors de service abandonné par Cortès pendant sa marche vers le Honduras. On peut lire les détails dans Prescott, Stephens, Morelet, Bancroft et autres auteurs modernes [2]. Ces Itzas, à une certaine époque, pendant le quinzième siècle, et, par conséquent, peu de temps avant la conquête, avaient abandonné leur

[1] Salisbury, *Les Mayas*, etc., Worcester, 1877, p 25.

[2] D'après les récits contenus dans Cogolludo « *Histoire du Yucatan*, » Madrid, 1688, liv. I, ch. xvi, p. 54, etc., et dans un ouvrage par Villaguttierre, intitulé : « *Histoire de la Conquête de la Province de el Itza*, » Madrid, 1701, liv. II, ch. iv, p. 100, etc., — Au sujet du mot Tzimin-Chak, M. Morelet dit : « Les historiens sont muets sur l'etymologie de cette glorieuse appellation; ils nous apprenennt seulement que cette nouvelle divinité, par quelque étrange vertu, présidait aux orages et dirigeait le tonnerre » (*Voyages*, p. 19). Cette remarque est suivie de la note suivante de E.-G. Squier, dans la traduction : « Le mot *Tzimin-Chak* vient de *tzimin*, le tapir ou Danta, et de *chak*, blanc; c'est-à-dire le *tapir blanc*. Le tapir est le plus gros animal indigène du Yucatan, et le seul que les Itzas pouvaient comparer aux chevaux des conquérants. Le tapir était, en outre, un animal sacré parmi toutes les nations de l'Amérique Centrale. Le cheval de Cortès était sans doute blanc. Comme cet animal parut au milieu des Indiens, amené par des hommes qui avaient des armes à feu, il n'est pas surprenant que leur nouveau dieu fut en quelques sorte lié dans leur idée aux phénomènes du tonnerre et des éclairs, eux qui toujours accompagnent les orages ». Selon Brasseur *chaac* ou châc signifie

patrie, et, se dirigeant peu à peu vers le sud, à travers des districts inhabités, ils avaient fini par arriver à ce lac, où ils s'étaient fixés et avaient bâti une cité dans une île au milieu du lac même. Cette ville, ils l'apelèrent Tayasal ; elle contenait grand nombre de maisons et de temples badigeonnés au lait de chaux. Les Espagnols, en en approchant, pouvaient les distinguer à une distance de plus de deux lieues[1]. « Ces constructions, dit M. Prescott, élevées par l'une des races du Yucatan, offraient sans nul doute les mêmes détails de main-d'œuvre que les restes d'édifices que l'on peut voir encore dans cette remarquable péninsule[2]. » On permit aux Itzas de vivre là tranquilles et selon leurs mœurs, dans la retraite qu'ils s'étaient choisie, jusqu'en 1697, où ils furent attaqués violemment sous Don Martin de Ursua et forcés de se soumettre au joug espagnol. Après avoir parlé des constructions qu'il avait vues jadis dans cette île, Stéphens nous dit : « La conquête eut lieu en mars 1697, et nous tenons ce fait pour intéressant que, il y a cent quarante-cinq ans à peine[3], c'est-à-dire la période de deux existences, il se trouvait une ville habitée par des Indiens qui n'avaient pas reçu le baptême, tout à fait dans le même état qu'elle était avant l'arrivée des Espagnols, possédant des palais, des oratoires, des temples offrant généralement le même caractère que les grandes constructions maintenant éparpillées en ruines dans toute cette contrée. On ne peut repousser cette conclusion à moins de refuser tout crédit aux récits historiques existants sur ce sujet[4]. Cependant l'île n'est pas très grande et la ville, par conséquent, ne peut avoir été très étendue. « L'île de Peten, elle-même, dit M. Morelet, qui a visité l'endroit, a une forme ovale, s'élève en pente douce du sein des ondes et se termine en un plateau de roches calcaires. Celui-ci n'est pas considérable ; on en peut faire le tour en un quart-d'heure. Sa surface est couverte de

éclair, tonnerre, orage et pluie ; c'est aussi le nom géométrique des divinités qui gouvernent les eaux et les moissons (Rapport de Landa, p. 485). — Villagutierre traduit *Tzimin-Chak*, par Caballo de Trueno, ô Rayo.

Les Indiens de Peten, ai-je appris du docteur Berendt, ont conservé le souvenir e cette statue, et la montrent même, au fond du lac, elle, ou ce qu'il en subsiste. Berendt se rendit en cet endroit, mais il ne put rien découvrir qui ressemblât à un cheval.

[1] Bernal Diaz : *Historia verdadera*, etc., cap. CLXXVIII, p. 201.

[2] Prescott, *Conquête du Mexique*, vol. III, p. 291.

[3] M. Stéphens écrivit cela vers 1842.

[4] Stéphens, *Yucatan*, vol. II, p. 200.

petites pierres, restes assurément d'anciennes constructions [1]. » La ville de Florès occupe actuellement la place des édifices primitifs.

En 1869, le docteur C. H. Berendt découvrit non loin de l'embouchure du Tabasco ou rivière Grijalva, l'emplacement d'une ancienne ville qu'il supposa être celle de Cintla, où se livra en 1519 une bataille sanglante entre les naturels et les troupes espagnoles commandées par Cortès, alors qu'elles se rendaient au Mexique [2]. « Les ruines furent ensevelies dans les forêts épaisses et fiévreuses des côtes marécageuses et demeurèrent inconnues jusqu'alors aux Indiens eux-mêmes. Dans le cours des fouilles que je fis faire, on découvrit des antiquités curieuses et intéressantes. En première ligne parmi ces ruines, et présentant un caractère particulier d'exécution, on remarque ce qu'on appelle des *teocalis* ou tumuli, faits de terre, le sommet et les côtés recouverts d'une couche de mortier, et offrant l'apparence d'un ouvrage en pierre. Dans l'un de ces tumuli je trouvai non seulement le faîte et les flancs, mais encore deux rampes d'escalier construits en ces mêmes matériaux fragiles en apparence, mais cependant de la plus grande solidité. L'une de ces dernières était en parfait état de conservation. Je vis également des figures d'animaux en argile recouverte d'une semblable couche de plâtre ou mortier, imitant une pierre sculptée et présentant encore des traces de peintures de différentes couleurs. La raison de ce singulier usage du ciment, c'est que, dans le sol d'alluvion de cette côte, on ne rencontre aucune pierre à cinquante milles et davantage des bords de la mer; les outils en pierre, tels que haches, ciseaux, pierres à aiguiser, objets que l'on y trouve accidentellement, ne peuvent avoir été introduits que par la voie du commerce. La poterie et les idoles en terre cuite annoncent un haut degré de perfection. Relativement à l'époque à laquelle peuvent remonter ces sortes d'ouvrages, un vase brisé, retiré en ma présence de l'un des tumuli, pourra servir d'indice. Ses deux anses représentent des Espagnols, avec leurs traits européens, leur barbe, leur coiffure catalane et leurs *polainas* ou guêtres [3]. » Si le docteur Berendt

[1] Morelet, *Voyages*, etc., p. 206, — L'original porte : « On peut en faire le tour en un quart d'heure, sans déployer beaucoup d'activité. »

[2] Bernal Diaz, *Histoire*, etc, ch. XXIII, f. 22, etc.

[3] Berendt, *Remarques sur les Centres d'ancienne civilisation dans l'Amerique Centrale* (lues devant la Société Géographique Américaine, » juillet 1876). New-York, 1876, p. 8.

n'avait pas trouvé ce vase, façonné à coup sûr après la conquête, et, de plus, s'il avait ignoré les détails de cet événement, il aurait pu commettre l'erreur d'attribuer une très haute antiquité aux ruines qu'il avait découvertes.

D'un autre côté, on peut tout naturellement supposer que nombre de ces édifices du Yucatan et pays voisins étaient abandonnés, et plus ou moins en ruines, lors de l'apparition des Espagnols sur le sol américain. Ces constructions avaient été élevées à différentes époques et non seulement leur âge avancé, mais encore d'autres causes diverses, telles que les défaites en temps de guerre, les terreurs superstitieuses produites par quelque grand malheur, et autres raisons de même genre ont pu déterminer l'abandon de beaucoup d'entre elles, bien longtemps avant la conquête. Il est à regretter que les auteurs auxquels nous devons les premières descriptions de ces édifices, n'en fassent, en général, mention que d'une manière superficielle et accidentelle, en traitant de sujets, à leur avis, de bien plus haute importance ; ils nous privent ainsi de détails qui pourraient nous donner des renseignements positifs à cet égard. Ces édifices devaient être soit des temples, soit des habitations de princes ou de personnages de distinction. Le bas peuple vivait probablement près de ces constructions dans des maisons de chétif aspect, dont toutes traces ont depuis longtemps disparu. Cet assemblage de demeures riches et misérables constituait sans nul doute une ville Yucatèque dans les temps anciens[1]. L'histoire nous apprend d'une façon évidente que, pendant la pre-

[1] Il paraît toutefois que, dans certaines parties du Yucatan, les naturels se construisaient des demeures en pierre. Juan Diaz, le chapelain qui accompagna Grijalva, et fit ensuite l'histoire de cette expédition au Yucatan, nous donne quelque détails à ce sujet. Lorsqu'il aborda non loin d'un village dans l'ile Cozumel, Grijalva reçut des Indiens le meilleur accueil. Ceux-ci conduisirent le commandant et dix à douze de ses compagnons dans un palais, et là, ils offrirent à manger aux nouveaux venus. Ce palais, dit le rapport, était bâti en pierre bien jointes, et couvert en paille. Ensuite les Espagnols, « entrèrent dans le village, dont toutes les maisons étaient construites en pierre. Cinq de ces édifices, surmontés de belvéders, avaient été l'objet d'un travail achevé. La base de ces demeures est très large et très massive; toutefois la partie supérieure en est très soignée. On dirait qu'elles ont été faites il y a bien longtemps; mais il y eu a également de neuves. Le village ou ville est pavé en pierres concaves; les rues sont en talus vers le milieu, et là ce sont partout de larges dalles. De chaque côté de ces voies sont les maisons. Celles-ci sont de pierre, des fondations mêmes jusqu'au milieu des murs; elles sont couvertes en paille. D'après leurs édifices et leurs maisons, ces Indiens paraissent très ingénieux, et si nous n'avions pas vu plusieurs constructions récentes, nous aurions pu croire que ces édifices avaient été élevés par les Espagnols, » En longeant la côte, les étrangers virent plusieurs cités offrant le même caractère ; l'une d'elles était si vaste et si bien bâtie qu'ils crurent voir Séville. Des habitations en bois, pour les pêcheurs, étaient probablement construites dans l'eau, l'auteur en fait également mention, mais ce passage est assez obscur. — *Itinéraire du Voyage de la Flotte du Roi catholique à l'ile de Yucatan dans l'Inde, fait en l'an 1518, sous les ordres du capitaine général Juan de Gri-*

mière période de la suprématie espagnole, les édifices d'un caractère religieux furent souvent visités par les naturels dans le dessein d'y accomplir leurs cérémonies sacrées. C'est ce qui se produisit à Uxmal, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Ce puissant attachement prouve irréfutablement que ceux qui fréquentaient ces temples étaient de la même race que ceux qui les avaient élevés.

L'abbé Brasseur, quelle que soit notre opinion sur ses conclusions et ses considérations, a mis en lumière, dans ses diverses publications bien des faits pouvant faire connaître la condition primitive des peuples du Mexique et de l'Amérique Centrale. Ainsi, sa traduction du manuscrit de l'évêque Landa a beaucoup ajouté à ce que nous savions des Mayas, tels qu'ils étaient vers le milieu du seizième siècle, c'est-à-dire peu de temps avant la conquête. L'évêque consacre à la description des édifices du Yucatan tout un chapitre commençant par ces mots : « Si le nombre, la grandeur et la beauté des constructions pouvaient ajouter à la gloire et à la renommée d'un pays comme l'or, l'argent et autres richesses l'ont fait pour tant d'autres régions indiennes, il est certain que le Yucatan n'aurait pas acquis moins de célébrité que le Pérou et la Nouvelle-Espagne. En effet, de tout ce qui a été découvert aux Indes, ces édifices sont ce qu'il y a de plus remarquable. On les trouve d'ailleurs en si grand nombre, et en tant d'endroits différents ; ils sont si bien construits, à leur manière, en pierre de taille, qu'ils ne peuvent manquer de commander l'admiration du monde entier. » Il appelle ensuite l'attention sur ce fait que les indigènes n'avaient à leur disposition aucun métal pour travailler la pierre ; puis il donne de curieuses raisons en essayant de nous faire connaître leur nombre. A son avis, les naturels devaient avoir eu pour chefs des princes qui, dans leur désir de tenir leurs sujets constamment au travail ou particulièrement attachés à leurs idoles, poussaient les communes à bâtir des temples. « Différents motifs ont pu, continue-t-il, déterminer la population à aller habiter ailleurs ; alors, partout où ils allaient, ils élevaient de nouveaux sanctuaires et pour leurs chefs de nouvelles demeures. Quant à eux-mêmes, le bois et le chaume leur suffisaient. Toute-

jalva, pp. 8, 11 et 12.— Ce récit a été également traduit de l'Italien par Tornaux-Compans ; on le trouvera dans le volume « Recueil de pièces relatives à la Conquête du Mexique. » Icazbalceta l'a publié aussi en espagnol. — M. Stéphens croit que la cité que l'on compare à Séville est Tuloom, le même endroit, selon lui, occupé par les indigènes longtemps après la conquête (*Yucatan*, vol. II, p. 405).

fois, si le pays leur offrait la facilité de se procurer de la pierre, de la chaux et une espèce de terre blanche répondant à leurs desseins, ils se laissaient aller à élever un si grand nombre de bâtiments que, si on ne les avait vus, on pourrait prendre ce rapport pour une véritable folie. » Il est de toute évidence qu'il est impossible de soutenir certains de ces arguments.

« Cette contrée, dit-il, cache encore un secret, que jusqu'ici on n'a pu pénétrer, et que les hommes d'aujourd'hui sont incapables de découvrir. En effet, personne n'est fondé à dire que les autres nations aient subjugué ces Indiens (ceux dont il s'agit ici) afin de les forcer au travail, parce que chacun peut clairement s'apercevoir, à certains caractères que ce fut la même race d'Indiens, nus entièrement, qui construisit ces édifices. Celui-là pourra s'en convaincre qui examinera l'un des plus considérables de l'endroit (Izamal). Là, parmi les ornements qui y sont épars, on aperçoit des débris de statues d'hommes, lesquels, nus d'ailleurs, ont les reins couverts d'une ceinture qu'ils appellent *ex*, sans compter d'autres décorations, faites encore par les Indiens avec un ciment très fort. Il arriva, lors de mon long séjour en ce pays que nous découvrîmes, dans un édifice que nous démolissions, une grande urne à trois anses, couverte extérieurement d'ornements en argent, et contenant les cendres d'un corps humain ; parmi ces ossements se trouvaient des objets d'art en pierre, d'un travail parfait, semblables à ceux que les Indiens donnent en monnaie d'échange. Ce sont là toutes preuves évidentes que ces constructions ont été élevées par les Indiens.

« J'admets parfaitement que, si c'étaient des Indiens, ils devaient être, sous le rapport physique, supérieurs à ceux d'aujourd'hui : plus grands, en même temps que plus robustes. On le constate ici, à Izamal, bien mieux que partout ailleurs, en voyant de ces statues en demi-relief, moulées dans le ciment, sur des piliers et représentant des hommes de haute stature. J'avais eu d'ailleurs d'autres preuves de ce que je viens d'avancer ; je veux parler des extrémités des bras et des jambes de l'homme dont les cendres avaient été renfermées dans l'urne dont il a été question ci-dessus. »

Il décrit ensuite l'une des constructions d'Izamal, et en donne le dessin sur plan horizontal. Parlant ensuite de l'escalier : « Ces marches, dit-il, sont de pierre ; elles sont larges et d'un travail fini ; elles sont déjà presque invisible et le temps et la pluie en ont fait des ruines. » Plus loin, l'auteur

ajoute : « Rien ne rappelle ici quels furent les fondateurs de ces édifices qui paraissent, du reste, avoir été les premiers. »

Vient ensuite une description des constructions de Tihoo, ville sise jadis à l'endroit même où se trouve actuellement Mérida. Un plan du principal édifice y est joint. « Cet emplacement, dit Landa, nous a été donné (à nous Franciscains) par les Adelantedo Montejo. Il était couvert de bois et de broussailles, nous le nettoyâmes, et y construisîmes, avec les pierres que nous y trouvâmes, un monastère assez étendu et une église convenable, que nous avons appelée l'Eglise de la Mère de Dieu. » Les arbres et arbrisseaux auxquels il fait allusion n'indiquent nullement une époque reculée, si on tient compte de l'activité de la végétation dans ces régions tropicales. Dans un autre passage : « Ces constructions, ajoute-t-il, remontent à des temps si éloignés de nous, que le souvenir des fondateurs a été entièrement perdu. » Plus loin, il donne une description de Chichen-Itza accompagnée du plan du grand édifice pyramidal. Les têtes de serpents gigantesques que l'on voit au pied de l'un des escaliers, et qui sont dessinés dans le Yucatan de Stéphen [1], obtiennent de la part de l'évêque une mention toute spéciale. Il garde le silence sur l'antiquité de ces constructions, mais il cite une tradition indienne relative à l'emplacement et aux motifs qui en ont jadis déterminé l'abandon [2].

Les extraits ci-dessus de l'ouvrage de Landa, dont quelques-uns dénotent une grande naïveté [3], ont à peine besoin de commentaire. Bien qu'il considère comme assez anciens ces édifices qu'il a vus lui-même, il donne à entendre que ceux qui les ont élevés appartenaient à une race identique, sinon peu différente des Indiens, parmi lesquels il vivait. La conquête du Yucatan, sous Don Francisco Montejo, commença en 1527, et l'histoire prouve d'une manière évidente, que Landa, né en 1524, à Cifuentes de l'Alcaria, en Espagne, fut élu en 1553 conservateur du couvent d'Izamal, distinction qui lui fut assurément octroyée en raison de son zèle à convertir les naturels ; Brasseur a, en effet, établi que Landa fut du nombre des premiers missionnaires de l'ordre de saint François qui se rendirent au Yucatan. Il se trouvait par conséquent dans le pays en un temps où il pouvait profiter de tous les

[1] Vol. II, p. 313.
[2] Landa, *Relation*, etc., § XLII, p. 323, etc.
[3] *Une ignorance naïve,* comme le dit Brasseur.

renseignements utiles. Comme il instruisait les Mayas, il parlait à coup sûr leur langage et était à même de les interroger sur l'origine de leurs édifices. Dans ces circonstances, on peut s'étonner du manque de clarté dans ses récits, à moins de supposer que les Indiens eux-mêmes ne pussent s'expliquer sur ceux qui avaient élevés les édifices. Si les opinions de Landa sont l'expression de la pensée de l'époque, il serait à croire que même alors on donnait carrière à l'imagination au sujet de quelques-unes de ces constructions. Toutefois, Izamal, Tihoo et Chichen-Itza étaient des villes bien connues au moment de la conquête ; on en fait d'ailleurs également mention dans les traditions du Yucatan. D'après les données du P. Lizana (que je citerai maintenant), Stephens établit qu'Izamal était encore habité lors de la conquête [1], et, s'appuyant sur les rapports de Cogolludo, il réclame le même bénéfice pour Tihoo [2] . Quant à Chichen-Itza, « nous ne savons pas encore si ces édifices étaient habités, ou s'ils étaient en ruines [3]. »

L'abbé Brasseur a ajouté au récit du Yucatan par Landa. Il a tiré de l'ouvrage du P. Lizana, ayant pour titre « *Dévotion à N. D. de Itzmal, etc. 1663*, une série de curieux extraits pris dans le premier livre, relatifs au pays en général et à la construction des édifices d'Izamal. Comme plusieurs de ces extraits concernent notre sujet, j'en donnerai ce qu'il y a de plus intéressant.

Durant la période de paganisme, dit Lizana, le Yucatan était appelé « le pays des dindons et des daims », en raison de son abondance en ces espèces de gibier. Le territoire était soumis à Montezuma [4], empereur du Mexique, mais encore sous la puissance de nombre de petits rois, qui reconnaissaient la souveraineté de ce monarque en lui payant, disent quelques-uns, un tribut de filles de princes et d'autres jeunes femmes de distinction que recommandait leur beauté. Selon d'autres, il consistait en produits de laine tissée et en certaines pièces de monnaies équivalentes, appellées maintenant *cuzcas*. Bien qu'il y eût dans la contrée, lors de l'arrivée des Espagnols, une foule de petits princes, on rapporte qu'elle était, dès l'origine, sous le joug d'un seul monarque, mais que sa tyrannie fit éclore un plus grand nombre de

[1] Stéphens, *Yucatan*, vol. II, p. 435.
[2] Ibid. vol. I, p. 321.
[3] Ibid. vol. II, p. 321.
[4] Probablement inexact.

ces rois. Ceux-ci amenèrent alors la ruine sur eux-mêmes par des discordes et des persécutions, finirent par abandonner leurs édifices en pierre, et allèrent se réfugier dans les forêts. Là, les familles vécurent réunies en petites castes, et gouvernées par l'individu le plus considérable entre tous. Lizana fonde son opinion que le pays était jadis soumis à un seul chef sur la similitude des constructions : « Celles-ci, dit-il, ont toutes la même architecture, le même style, et sont bâties sur des élévations artificielles ou tumuli. Cela amènerait à supposer que ce parfait ensemble aurait été exécuté sous les ordres d'un seul homme. » Il est inutile d'appeler l'attention sur le peu de vraisemblance de cette hypothèse. Lizana parle ensuite du grand nombre des édifices, dont la plupart, dit-il, sont presque tout entiers de somptueuse apparence et ornés de figures de guerriers et d'animaux. Bien qu'il les considère comme très anciens, plusieurs, à son avis, paraissent si neufs et montrent les linteaux [1] des portes dans un tel état de conservation, qu'on s'imaginerait qu'ils ont été élevés, il y a vingt ans à peine. « Ces constructions, ajoute-t-il, n'étaient pas habitées par les Indiens lors de l'arrivée des Espagnols, car les indigènes vivaient en familles dans des chaumières au milieu des bois, comme il a été dit plus haut. Mais ces édifices leur servaient de temples et de sanctuaires ; et, dans chacun d'eux, à la place la plus élevée, ils conservaient leur dieu, tout faux qu'il était. C'était là qu'ils accomplissaient leurs sacrifices, dont les victimes étaient parfois des hommes, des femmes et des enfants. Là aussi, ils faisaient leurs prières et se livraient à leurs cérémonies, à leurs jeûnes et à leurs pénitences. »

Le reste de ces extraits a pour objet les cinq pyramides d'Izamal [2]. Aucune de celles-ci, lorsque Lizana les vit, n'était en bon état de conservation. Il rapporte aussi les traditions concernant l'origine de ces constructions et donne même les noms des idoles qui jadis en couronnaient le faîte. Où il excite surtout l'intérêt, c'est lorsqu'il nous entretient de Zamnà, ou Itzamna, le fameux civilisateur des Mayas, le fondateur de la capitale de leur empire, Mayapan, détruite vers 1420, un siècle seulement avant la conquête. C'est à Zamnà qu'est

[1] M. Stéphens vit dans le cours de ses explorations au Mexique des linteaux de zapote encore à leur place et dans un bon état de conservation. A Palenqué, ils avaient disparu, parce que le haut de entrées avait été brisé. Le zapote fournit un bois très solide et très durable.

[2] L'évêque Landa parle de onze à douze.

attribuée l'invention de l'écriture Yucatèque. Ce héros fut enseveli à Izamal qui, par là, devint célèbre et attira des pèlerins de toutes les parties de la contrée[1].

Stephens eut connaissance des détails fournis par Landa; ceux-ci, cependant, ne se produisaient pas sous la forme présentée par Brasseur dans sa *Relation* de Landa, ouvrage qui parut longtemps après la mort de l'explorateur. Aussi Stephens, grâce à ces documents, croit-il qu'Izamal fut habité jusqu'au moment de l'arrivée des Espagnols.

Les édifices de Palenqué qui ne sont pas compris, il est vrai, dans les frontières du Yucatan, doivent cependant leur origine à une civilisation analogue à celle qui, jadis, était répandue sur toute la péninsule : déjà ils étaient anciens au temps de Cortès; tels étaient aussi assurément ceux de Copan, dans la partie occidentale du Honduras. Il est vrai que Hernandez de Chaves, sur l'ordre de Pedro de Alvarado, assiégea et prit, en 1530, une ville du même nom; mais ce n'était certainement pas la cité demeurée jusqu'ici célèbre par ses ruines et ses gigantesques idoles monolithiques; c'était une ville cachée, probablement alors comme aujourd'hui, dans les profondeurs des forêts[2]. Stephens partagea cette opinion, mais il se serait exprimé d'une façon plus positive s'il avait eu connaissance du rapport du licentié Garcia de Palaccio, adressé en 1576, au roi d'Espagne, Philippe II. Ce dernier auteur fut peut être le premier Européen qui visita ce pays; et, à coup sûr, le premier qui l'ait fait connaître. Lorsqu'il le parcourut, les édifices étaient déjà en ruines, aussi les croit-il bien supérieurs à tout ce que les naturels habitant alors le pays, pouvaient, avec leur intelligence grossière, imaginer à cet égard. « Les traditions de ce peuple attribuent, dit-il, la construction de ces édifices à des émigrés du Yucatan ; » et il adopte cette opinion en indiquant l'analogie de style entre les constructions de Copan et celles qui furent découvertes à Tabasco et au Yucatan[3]. Les

[1] Landa. *Relation*, etc., pp. 349-365.

[2] Stephens dit que le village actuel de Copan se compose d'une douzaine de misérables huttes couvertes en chaume. (*Central América*, vol. I, p. 90.)

[3] Ouvrage dédié au roi d'Espagne par le docteur licencié Don Diego Garcia de Palacio, en 1576; avec traduction et notes en anglais par E.-G. Squier. New-York, 1860, p. 88. — Traduit en allemand par le docteur. A Von Frantzius. Berlin, New-York, Londres, 1873. — Ternaux-Compans également a traduit en français cet intéressant rapport.

ruines de Quirigua, sur la rivière Motagua, dans le Guatémala, peuvent être considérées comme les restes d'une ville abandonnée bien avant l'apparition de la race caucasique.

M. Stephens a pu se tromper en certains cas, mais, à mon avis, et somme toute, son opinion est des plus sensées. J'ai adopté sa manière de voir, il y a des années et j'ai hautement exprimé cet aveu dans mes publications allemandes et anglaises. Cela m'a donné la satisfaction de constater que M. Bancroft, qui a traité la civilisation du Mexique et de l'Amérique centrale avec un si grand soin, partage entièrement cette opinion. « On peut accepter cette hypothèse, car elle amène à ne pas mettre en doute que les constructions du Yucatan aient été élevées par les Mayas, ancêtres directs des hommes que l'on trouva dans la péninsule aux temps de l'invasion, ancêtres également de la population indigène de l'époque actuelle... Les Espagnols constatèrent que les gigantesques pyramides et les édifices considérables en pierre servaient encore aux naturels pour leurs rites religieux, mais non pour leur demeure, et que probablement ils n avaient jamais été employés à cet usage, même par les hommes qui les avaient construits. Les conquérants établirent généralement leurs propres villes dans le voisinage immédiat des cités primitives. Ils purent ainsi se procurer, dans les constructions indigènes, tous les matériaux dont ils avaient besoin, détruisant autant que possible toutes les idoles, tous les autels et autres accessoires du culte Maya, forçant enfin à cesser les cérémonies en l'honneur des faux dieux... Tous les premiers explorateurs, conquérants ou voyageurs, parlent des merveilleux édifices en pierre qu'ils trouvèrent dans le pays, les uns abandonnés, les autres occupés en partie par les naturels. Quant à supposer que les constructions qu'ils virent, et dont ils donnèrent la description, ne sont pas identiques avec les ruines; que toutes traces des premières ont disparu, et que les dernières ont échappé aux remarques des premiers visiteurs, il est par trop absurde de donner à tout cela un seul instant de considération [1]. »

[2] Bancroft: *Native races* etc.; vol. IV, pp. 281-283.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE III

LE TEMPLE DE LA CROIX

CHAPITRE IV

LE GROUPE DE LA CROIX

CHAPITRE V

ÉCRITURE PRIMITIVE AU MEXIQUE, AU YUCATAN ET DANS L'AMÉRIQUE CENTRALE

APPENDICE

NOTES SUR LES RUINES DU YUCATAN ET DE L'AMÉRIQUE CENTRALE

PLANCHES HORS TEXTE

FIGURES DANS LE TEXTE

